

RR156, 740



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch





Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

TOME QUATRIEME.

Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT : J. J. Rousseau , Citoyen
de Genève, à M. d'Alembert : Réponse
de M. d'Alembert : Apologie du
Théâtre, par M. Marmontel.

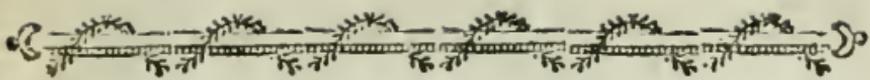


A P A R I S,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



T A B L E

DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrième Tome.

<i>P</i> RÉFACE ,	page	3
J. J. Rousseau , Citoyen de Genève , à M. d'Alembert.		19
Lettre à M. Rousseau , Citoyen de Genève , par M. d'Alembert , de l'Académie Française , en réponse à la précédente.		275
Apologie du Théâtre , ou Analyse de la Lettre de M. Rousseau , Citoyen de Genève , à M. d'Alembert , au sujet des spectacles , par M. Marmontel.		341

Fin de la Table.

ŒUVRES

DIVERSES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE,

A M. D'ALEMBERT,

De l'Académie Française, &c. &c. &c.
Sur son Article GENEVE dans le VII.
Volume de l'ENCYCLOPÉDIE;

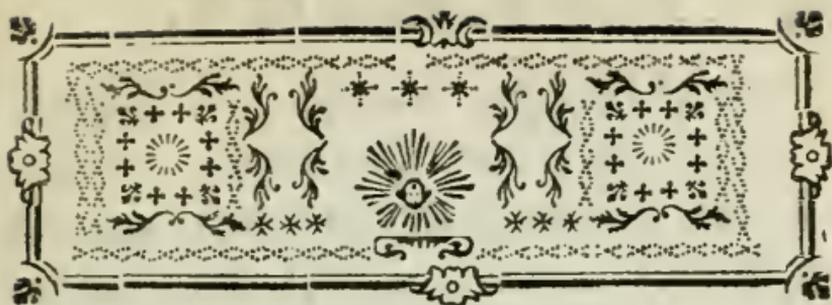
ET PARTICULIEREMENT,

Sur le Projet d'établir un Théâtre de Comédie
en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.

Tome IV.

A



PRÉFACE.

JAI tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable, de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considère sa personne : j'admire ses talens : j'aime ses ouvrages : je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme : Humanité, patrie

4 P R E F A C E.

voilà ses premières affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

COMME tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici, de l'article *Genève*, le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zèle qui l'a pu dicter; en le lisant dans son ar-

PRÉFACE. 5

ticle , on trouvera que la Comédie qui n'est pas à Genève , & qui pourroit y être , tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choses qui y sont.

« ON ne souffre point de Comédie à Genève : ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on craint , dit-on , le goût de parure , de dissipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient par des loix séveres & bien exécutées sur la conduite des Comédiens ? Par ce moyen , Genève auroit des spectacles & des mœurs , & jouiroit de l'avantage des uns & des autres ; les représenta-

6 PRÉFACE.

» tions théâtrales formeroient le
» goût des citoyens , & leur don-
» neroient une finesse de tact ,
» une délicatesse de sentiment
» qu'il est très-difficile d'acqué-
» rir sans ce secours ; la littéra-
» ture en profiteroit sans que le
» libertinage fît des progrès , &
» Genève réuniroit la sagesse de
» Lacédémone à la politesse d'A-
» thènes. Une autre considéra-
» tion , digne d'une République
» si sage & si éclairée , devroit
» peut-être l'engager à permet-
» tre les spectacles. Le préjugé
» barbare contre la profession de
» Comédien , l'espece d'avilisse-
» ment où nous avons mis ces
» hommes si nécessaires au pro-
» grès & au soutien des arts , est
» certainement une des princi-
» pales causes qui contribuent au
» déreglement que nous leur re-
» prochons ; ils cherchent à se

„ dédommager par les plaisirs ,
 „ de l'estime que leur état ne peut
 „ obtenir. Parmi nous , un Co-
 „ médien qui a des mœurs est
 „ doublement respectable ; mais
 „ à peine lui en sçait-on gré. Le
 „ traitant qui insulte à l'indi-
 „ gence publique & qui s'en nour-
 „ rit , le courtisan qui rempe &
 „ qui ne paye point ses dettes :
 „ voilà l'espece d'hommes que
 „ nous honorons le plus. Si les
 „ Comédiens étoient non-seule-
 „ ment soufferts à Genève , mais
 „ contenus d'abord par des ré-
 „ glemens sages , protégés en-
 „ suite & même considérés dès
 „ qu'ils en seroient dignes , en-
 „ fin absolument placés sur la mê-
 „ me ligne que les autres ci-
 „ toyens , cette ville auroit bien-
 „ tôt l'avantage de posséder ce
 „ qu'on croit si rare & qui ne l'est
 „ que par notre faute , une trou-

8 P R É F A C E.

» pe de Comédiens estimables.
» Ajoutons que cette troupe de-
» viendrait bientôt la meilleure
» de l'Europe ; plusieurs person-
» nes , pleines de goût & de dis-
» positions pour le théâtre , &
» qui craignent de se déshonorer
» parmi nous en s'y livrant , ac-
» courroient à Genève, pour cul-
» tiver non-seulement sans hon-
» te , mais même avec estime ,
» un talent si agréable & si peu
» commun. Le séjour de cette
» ville , que bien des François
» regardent comme triste par la
» privation des spectacles , de-
» viendrait alors le séjour des
» plaisirs honnêtes , comme il
» est celui de la Philosophie &
» de la liberté ; & les Etrangers
» ne seroient plus surpris de voir
» que , dans une ville où les
» spectacles décens & réguliers
» sont défendus , on permette

„ des farces grossières & sans
 „ esprit , aussi contraires au bon
 „ goût qu'aux bonnes mœurs.
 „ Ce n'est pas tout : peu-à-peu
 „ l'exemple des Comédiens de
 „ Genève , la régularité de leur
 „ conduite , & la considération
 „ dont elle les feroit jouir , ser-
 „ viroient de modele aux Co-
 „ médiens des autres nations , &
 „ de leçon à ceux qui les ont
 „ traités jusqu'ici avec tant de
 „ rigueur & même d'inconfé-
 „ quence. On ne les verroit pas
 „ d'un côté pensionnés par le
 „ gouvernement , & de l'autre un
 „ objet d'anathême ; nos Prêtres
 „ perdroient l'habitude de les ex-
 „ communier , & nos bourgeois
 „ de les regarder avec mépris ;
 „ & une petite République au-
 „ roit la gloire d'avoir réformé
 „ l'Europe sur ce point , plus

» important , peut-être , qu'on
» ne pense ».

VOILA certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir ; mais voilà en même temps le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du moins , tel est mon sentiment , & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la Jeunesse de Genève , entraînée par une autorité d'un si grand poids , ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant ? Combien , depuis la publication de ce volume , de jeunes Genevois , d'ailleurs bons citoyens , n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre , croyant rendre un service à la patrie & presque au

genre humain ! Voilà le sujet de mes allarmes ; voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends justice aux intentions de M. d'Alembert , j'espère qu'il voudra bien la rendre aux miennes : je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin , quand je me tromperois , ne dois-je pas agir , parler selon ma conscience & mes lumieres ? Ai-je dû me taire ? L'ai-je pu , sans trahir mon devoir & ma patrie ?

POUR avoir droit de garder le silence en cette occasion , il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fit trente ans mon bonheur , il faudroit avoir toujours sçu t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Édi-

teurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'ouvrage, que mon nom se trouve avec ceux des Auteurs; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Genève* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler; il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le sçais bien; mais moi, j'ai besoin de m'honorer, en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

JE n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devroit

être , est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au-dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre , que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zèle tînt lieu de talent , j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire , & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? Triste recommandation pour un livre ! Pour être utile , il faut être agréable , & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchû , & l'on ne tombe pas au-dessous de rien.

PREMIEREMENT , il ne s'agit

plus ici d'un vain babil de Philosophie , mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre , mais au Public ; ni de faire penser les autres , mais d'expliquer nettement ma pensée : il a donc fallu changer de style. Pour me faire mieux entendre à tout le monde , j'ai dit moins de choses en plus de mots ; & , voulant être clair & simple , je me suis trouvé lâche & diffus.

JE comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus : j'ai commencé à la hâte ; & , mon sujet s'étendant sous ma plume , je l'ai laissé aller sans contrainte. J'étois malade & triste ; & , quoique j'eusse grand besoin de distraction , je me sentois si peu en état de penser &

d'écrire que , si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu , j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fît supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées , sans prévoir combien , pour soulager mon ennui , j'en préparois peut-être au lecteur.

LE goût , le choix , la correction ne sçauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul , je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévere & judicieux : je ne l'ai plus , je n'en veux plus * ; mais je le regrette.

* Ad amicum etsi produxeris gladium , non desperes ; est enim regressus ad amicum ; si aperueris os triste , non timeas ; est

rai fans cesse , & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

LA solitude calme l'ame , & appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent , on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent , le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes , j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs , le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer , je substi-

enim concordatio : excepto convitio , & improprio , & superbiâ , & mysterii revelatione , & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic. XXI. 26. 27.*

tuerois l'amour de la vengeance à celui de la justice ; il vaut mieux tout oublier. J'espère qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit , mais qui me faisoit lire ; je consens d'être moins lu , pourvu que je vive en paix.

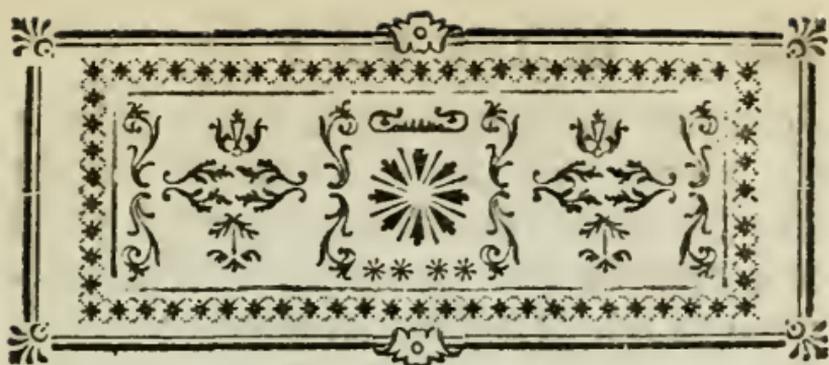
A CES raisons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain dissimuler ; le Public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si , dans les essais sortis de ma plume , ce papier est encore au-dessous des autres , c'est moins la faute des circonstances que la mienne : c'est que je suis au-dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame : à force de souffrir , elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagere produisit en moi quelque lueur de talent ; il s'est

18 P R E F A C E.

montré tard , il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel , je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment , il est passé ; j'ai la honte de me survivre. Lecteur , si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon Ombre : car pour moi , je ne suis plus.

A MONTMORENCY, le 20 Mars 1758.





J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE,

A M. D'ALEMBERT.

J'AI lu , Monsieur , avec plaisir votre article GENÈVE , dans le septieme volume de l'*Encyclopédie*. En le relisant avec plus de plaisir encore , il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir , sous vos auspices , au public & à mes concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article ; mais si les éloges dont vous honorez ma patrie m'ôtent le droit de vous en rendre , ma sincérité parlera pour moi : n'être pas de votre avis sur quelques points , c'est assez m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter , & dont

L'examen me convient le moins ; mais sur lequel , par la raison que je viens de dire , le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Ministres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très-beau , très-vrai , très-propre à eux-seuls dans tous les Clergés du monde, qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée , en montrant qu'ils aiment la philosophie , & ne craignent pas l'œil du philosophe. Mais, Monsieur , quand on veut honorer les gens , il faut que ce soit à leur maniere , & non pas à la nôtre ; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles , qui , pour être données à bonne intention , n'en blessent pas moins l'état , l'intérêt , les opinions ou les préjugés de ceux qui en sont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de secte est toujours odieux , & que de pareilles imputations , rarement sans conséquence pour des laïques , ne le sont jamais pour des théologiens ?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges , & que le philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité

n'est pas si claire, ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités; & je ne vois pas où l'on en peut prendre, pour prouver que les sentimens qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez; mais vous les attribuez à plusieurs; & plusieurs dans un petit nombre sont toujours une si grande partie, que le tout doit s'en ressentir.

Plusieurs Pasteurs de Genève n'ont, selon vous, qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

Or, dans les matieres de pur dogme, & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un

tiers , contre celle de la personne intéressée ? Qui sçait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas ? Et à qui doit-on s'en rapporter la-dessus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête-homme des conséquences sophistiques & défavouées , un Prêtre acharné poursuive l'auteur sur ces conséquences , le Prêtre fait son métier & n'étonne personne : mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute ? & le philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont-il fut si souvent la victime ?

Il resteroit donc à penser , sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejeter les peines éternelles , qu'ils vous ont confié la-dessus leurs sentimens particuliers : mais si c'étoit en effet leur sentiment , & qu'ils vous l'eussent confié , sans doute ils vous l'auroient dit en secret , dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique ; ils l'auroient dit au philosophe , & non pas à l'auteur. Ils n'en ont donc rien fait ; & ma preuve est sans réplique : c'est que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent; & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne sçais ce que c'est que le Socinianisme, ainsi je n'en puis parler, ni en bien, ni en mal; & même sur quelques notions confuses de cette secte & de son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais, en général, je suis l'ami de toute religion paisible, où l'on sert l'Être éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute: c'est celle de sa raison (a); & comment

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des prosélites qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour règle à celle des autres.

Supposons de la bonne-foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à cer-

concevrai-je que Dieu le punisse de ne s'être pas fait un entendement (b) con-

tain point, il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine; ainsi ce sentiment ne mène point au Scepticisme: mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier Dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissensions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres; il n'y auroit plus ni persécutions, ni disputes: les premiers n'auroient personne à tourmenter; les seconds, personne à convaincre: autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même? je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(b) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

traire

traire à celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de

Le monde intellectuel, sans en excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables ; parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les apercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu ; tels sont les mystères admis dans les Communions Protestantes. Les mystères qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont toute autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes ; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas : car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive, lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mystérieuse, obscure, incompréhensible, vous dites, au contraire, une absurdité palpable, une chose évidemment fausse. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauraient l'emporter sur celle qui la détruit, parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement, la raison, déposant contre elle-même, nous forceroit à la recuser ; & loin de nous faire croire ceci ou cela,

Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout , que pourrois-je penser en moi-même , sinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe , qui ne voit nulle absurdité dans les Mysteres , est obligé de les croire : mais si le Socinien y en trouve , qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera , lui , par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sçauroit entendre. Que faire donc ? Le laisser en repos.

JE ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément , rejettent l'éternité des peines , s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas , ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion , plutôt que de l'abandonner ; que peuvent-ils faire autre chose ? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour

elle nous empêcheroit de plus rien croire , attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme , de quelque Religion qu'il soit , qui dit croire à de pareils mysteres , en impose donc , ou ne sçait ce qu'il dit.

le plus sublime de tous les livres ; il me console & m'instruit tous les jours , quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que , si l'écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui , il faudroit la rejeter en cela . comme vous rejettez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes : car , de quelque authenticité que puisse être le texte sacré , il est encore plus croyable que la Bible soit altérée , que Dieu injuste ou mal-faisant.

VOILA, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens , qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible , si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux , me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête , & à cette barbare intolérance qui se plaît à tourmenter , dès cette vie , ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens , je vous remercie pour ma patrie

de l'esprit de philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre ; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolérans *, il ne s'enfuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous suivre. Quoiqu'un tel système n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes pasteurs qui ne l'ont pas adopté, de peur que l'éloge que j'en pourrois faire neournît à d'autres le sujet d'une accusation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me

* Sur la tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzième livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient, dans les règles de cette censure, la douceur du Chrétien, la raison du Sage, & le zèle du Pasteur,

chargerois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de Religion, qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ! Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, & laissons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, sur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'est pas aussi le sujet de cette Lettre. Les Ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre (a) ; ce n'est pas la mienne qu'ils

(a) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le Public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi, non-seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma lettre entièrement superflu, & le rendroit

choisiroient pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir ; mais ayant à parler d'un même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (b) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de

peut-être indiscret dans tout autre cas ; mais étant sur le point de le supprimer, j'ai vu que, parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que, si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Genève, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(b) C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques ; soit pour dire ce qu'ils font en effet, soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Eglise. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuses disputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe, enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de passer à une discussion moins grave & moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'est celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Genève. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez sûrement le premier Philosophe (c) qui

(c) De deux célèbres Historiens, tous deux Philosophes, tous deux chers à M. d'Alem-

jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'austérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent-être bien observées ? &c. Tout est problème encore sur les vrais effets du Théâtre, parce que, les disputes qu'il occasionne ne partageant que les gens d'Eglise & les Gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur, des recherches qui ne seroient pas indignes de votre plume. Pour moi,

bert, le moderne seroit de son avis, peut-être; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près, il imite si bien quelquefois, en eût-il été de même ?

fans croire y suppléer, je me contenterai de chercher dans cet essai les éclaircissements que vous nous avez rendu nécessaires ; vous priant de considérer qu'en disant mon avis, à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, si je me trompe dans mon sentiment, cette erreur ne peut nuire à personne.

Au premier coup-d'œil jetté sur ces institutions, je vois d'abord qu'un Spectacle est un amusement ; & s'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal pour un Être dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins ; & ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en sçait jouir peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus

précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en sçait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oïveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scene, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce barbare (*d*) à qui l'on vantoit les magnificences du cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans ? Le barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au spectacle, & c'est-là que chacun s'isole ; c'est-là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siècle. Tâ-

[*d*] Chrysoſt. in Matth. Homel. 38.

chons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport; avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'espèces *; il y a, de peu-

* » Il peut y avoir des spectacles blâmables
 » en eux-mêmes, comme ceux qui sont inhu-
 » mains, ou indécens & licencieux; tels
 » étoient quelques-uns des spectacles parmi les
 » Payens. Mais il en est aussi d'indifférens en
 » eux-mêmes, qui ne deviennent mauvais que
 » par l'abus qu'on en fait; par exemple, les
 » pièces de Théâtre n'ont rien de mauvais en
 » tant qu'on y trouve une peinture des carac-
 » teres & des actions des hommes, où l'on
 » pourroit même donner des leçons utiles &
 » agréables pour toutes les conditions: mais si
 » l'on y débite une morale relachée; si les per-
 » sonnes qui exercent cette profession, menent
 » une vie licencieuse & servent à corrompre
 » les autres; si de tels spectacles entretiennent
 » la vanité, la fainéantise, le luxe, l'impudi-
 » cité, il est visible alors que la chose tourne

ple à peuple , une prodigieuse diversité de mœurs , de tempéramens , de caracteres. L'homme est un , je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions , par les Gouvernemens , par les loix , par les coutumes , par les préjugés , par les climats , devient si différent de lui-même , qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général , mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays : ainsi les pièces de Ménandre , faites pour le Théâtre d'Athenes , étoient déplacées sur celui de Rome : ainsi les combats de gladiateurs , qui , sous la République , animoient le courage & la valeur des Romains , n'inspiroient , sous les Empéreur , à la populace de Rome , que l'amour du sang & la cruauté.

» en abus , & qu'à moins qu'on ne trouve le
 » moyen de corriger ces abus ou de s'en ga-
 » rantir , il vaut mieux renoncer à cette sorte
 » d'amusement ». Instruction Chrétienne. T.
 III. L. III. Chap. 16.

Voilà l'état de la question bien posé ; il s'agit de sçavoir si la morale du théâtre est nécessairement relâchée , si les abus sont inévitables , si les inconvéniens dérivent de la nature de la chose , ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

Du même objet offert au même peuple en différens tems , il apprend à mépriser sa vie , & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des spectacles , c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent , & non leur utilité , qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver , à la bonne heure ; mais l'objet principal est de plaire ; & , pourvu que le peuple s'amuse , cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissements tous les avantages dont ils seroient susceptibles ; & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection , qu'on ne sçauroit mettre en pratique , sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles , selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide , grave & cruel veut des fêtes meurtrieres & périlleuses , où brillent la valeur & le sang-froid. Un peuple féroce & bouillant veut du sang , des combats , des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un peuple badin veut de la

plaisanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modérasent.

La scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre les sentimens du public; & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions ou qui les domineroit toujours, n'y sçauroit intéresser personne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable : dans la Comédie, il seroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la scène comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du Public (e) ; il le suivit ou le développa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce

(e) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir ; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le *Misanthrope*.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente ; savoir qu'un peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, si-tôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand, de mon temps, on jouoit la fureur des *Pantins*, on ne faisoit que dire au théâtre ce que pensoient ceux-mêmes qui passoient leur journée à ce sot amusement ; mais les goûts constans d'un peuple, ses coutumes, ses vieux préjugés doivent être respectés sur la scène. Jamais Poète ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

que, dans un siècle devenu plus poli, le Théâtre gardoit sa première grossièreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chef-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours; si le Public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire, que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne pièce ne tombe; vraiment je le crois bien, c'est que jamais une bonne pièce ne choque les mœurs (f) de son temps. Qui est-ce qui doute que, sur nos Théâtres, la meilleure pièce de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne sçauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre

(f) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même temps; proposition qui demande éclaircissement & discussion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs; ce qui est incontestable.

des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais; & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler? C'est, tout au contraire, que cette piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'ensuit de ces premieres observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractère national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens, il sembleroit que, cet effet se bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie seroit

bonne aux bons, & mauvaise aux méchans. Encore, dans le premier cas, resteroit-il toujours à sçavoir si les passions trop irritées ne dégénèrent point en vices. Je sçais que la Poëtique du Théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les passions en les excitant: mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que, pour devenir temperant & sage, il faut commencer par être furieux & fou?

« Eh non ! ce n'est pas cela, disent les partisans du Théâtre. La Tragédie prétend bien que toutes les passions dont elle fait des tableaux nous émeuvent ; mais elle ne veut pas toujours que notre affection soit la même que celle du personnage tourmenté par une passion. Le plus souvent, au contraire, son but est d'exciter en nous des sentimens opposés à ceux qu'elle prête à ces personnages ». Ils disent encore que, si les Auteurs abusent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artistes, & non point à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidelle des passions & des peines qui les accompagnent, suffit seule pour nous les faire

Éviter avec tout le soin dont nous sommes capables.

Il ne faut , pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses , que consulter l'état de son cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion , le trouble , & l'attendrissement qu'on sent en soi-même & qui se prolonge après la piece , annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter & régler nos passions ? Les impressions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent si souvent , sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin ? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions , effaceroit-elle celle des transports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi naître , & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables ? Ne sçait-on pas que toutes les passions sont sœurs ; qu'une seule suffit pour en exciter mille , & que les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison ; & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de

tous les personnages, il est vrai ; car , leurs intérêts étant opposés , il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quel- qu'un , autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais, loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer , il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres , un Drame intéresse en faisant haïr les François ; à Tunis , la belle passion seroit la piraterie ; à Messine , une vengeance bien favorable ; à Goa , l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (g) choque ces maximes , il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point ; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance , pour avoir manqué à la premiere loi de son art , à celle qui sert de base à tou-

(g) Qu'on mette , pour voir , sur la scene Françoisé, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour , sans galanterie , & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un sage sans préjugés , qui , ayant reçu un affront d'un Spadassin , refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur , & qu'on épuisse tout l'art du théâtre pour rendre ces personnages intéressans, comme le Cid au peuple François ; j'aurai tort , si l'on réussit.

tes les autres, qui est de réussir. Ainsi le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas, & fomenté celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remède bien administré ?

Il y a donc un concours de causes générales & particulières qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra; encore ces effets se réduiroient ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sçache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple; sçavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (h) feroit une peine & non pas un amu-

(h) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des pièces, la manière de les jouer; mais elles ne sçauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au théâtre, faisoit égorger ceux qui s'endormoient;

fement. L'opinion n'en dépend point, puisqu'au lieu de faire la loi au Public, le Théâtre la reçoit de lui; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc! avant qu'il y eût des Comédies, n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans; & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui! Les méchans sont haïs sur la scène... Sont-ils aimés dans la société, quand on les y connoît pour tels? Est-il bien sûr que cette haïne soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait

encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles acteurs de l'opera de Paris, ah! si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu!

commettre? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux je ne vois point ce que cet art a de si admirable; & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajoûter un soupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phédre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la piece; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens! Ah! si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser sou-

tenir que l'homme est né bon , je le pense & crois l'avoir prouvé ; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal , est en nous & non dans les Pièces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*i*) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scènes ; l'Auteur ne l'y porte pas : il l'y trouve ; & , de ce pur sentiment qu'il flatte , naissent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui , s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve , & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait

(*i*) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoi qu'en disent les philosophes, cet amour est inné dans l'homme & sert de principe à la conscience. Je puis citer, en exemple de cela, la petite pièce de Nanine, qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'auteur ; & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

aimer ?

aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent ; & c'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de là constitution des choses, que le méchant tire un double avantage de son injustice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul ; en sorte que chacun lui rendît fidèlement ce qui lui est dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne ? Il aime la vertu, sans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il espere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui seroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au spectacle ? Précisé-

ment ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le Public dont il s'excepte , & des gens immolant tout à leur devoir , tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit , mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagere & vaine , qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes , & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au spectacle , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam , tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés , qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si , selon la remarque de Diogene-Laërce , le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; si les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que

ne feroit la présence même des objets imités ; c'est moins , comme le pense l'Abbé du Bos , parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (a) , que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions , nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité , sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines , qui coûteroient du moins à notre indolence , & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

(a) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ses héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la tragédie , parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés ; d'autres , honteux de pleurer au spectacle , y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

Au fond , quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables , & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis , & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au Théâtre , on ne l'approche pas de nous , on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex , le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siècles ; & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris , on me le feroit supposer du tems de Moliere. Le Théâtre à ses regles , ses maximes , sa morale à part , ainsi que son langage & ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient , & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ces héros , que de parler en vers , & d'endosser un habit à la Romaine. Voilà donc à peu-près à quoi seroient

vent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase ; à les reléguer à jamais sur la scène , & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre , bon pour amuser le Public ; mais qu'il y auroit de folie à vouloir la transporter sérieusement dans la Société ! Ainsi la plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est de réduire à quelques affections passagères , stériles & sans effet , tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité , en disant au pauvre : Dieu vous assiste.

On peut, il est vrai, donner un appareil plus simple à la scène , & rapprocher dans la Comédie le ton du théâtre de celui du monde : mais de cette manière on ne corrige pas les mœurs , on les peint , & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraisemblance & la nature ; & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables , elle ne les rend que ridicules ; & de-là résulte un très-grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre

les ridicules , les vices n'effraient plus, & qu'on ne sçauroit guérir les premiers sans fomenter les autres. Pourquoi , direz-vous , supposer cette opposition nécessaire ? Pourquoi , Monsieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérision , mais les écrasent de leur mépris , & que rien n'est moins plaisant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule , au contraire , est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu , il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainsi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des spectacles dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur , disoit le grave Muralt , d'espérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choses : car , en général , le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports , pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-dessous de l'homme ; dans le tragique , il les étend pour les rendre héroïques , & les met au-dessus de l'Humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure , & tou-

jours nous voyons au théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterais que cette différence est si vraie & si reconnue, qu'Aristote en fait une règle dans sa Poétique. *Comœdia enim deteriores, tragœdia meliores quàm nunc sunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse, entre le défaut & l'excès, ce qui est, comme une chose inutile? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent la pièce est parvenue à son but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul, reste le mal; & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée: mais passons à quelques exemples qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui restent, est

cependant , à-peu-près , aussi parfait qu'il peut l'être , soit pour l'agrément , soit pour l'utilité ; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler , sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre ; ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de pièces préférables à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre , ayant besoin pour se soutenir des talens de l'Auteur , périra nécessairement avec lui ; & ses successeurs , dépourvus des mêmes ressources , seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célèbres , de grands noms , de grands crimes , & de grandes vertus dans la tragédie ; le comique & le plaisant dans la Comédie ; & toujours l'amour dans toutes deux (*b*). Je demande quel pro-

(*b*) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur tragédie ; & ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre , qui n'a pas la même ressource , ne sçauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

fit les mœurs peuvent tirer de tout cela?

On me dira que dans ces pieces le crime est toujours puni , & la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela seroit , la plupart des actions tragiques , n'étant que de pures fables , des événemens qu'on sçait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les spectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires , qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai ; car cet objet n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces, ils doivent rarement l'atteindre , & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la scene Françoisé, sans contredit la plus parfaite , ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé , n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats

que des plus illustres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable: ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue règle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la pièce qui les représente, quoique Britannicus y périsse. Mais, par le même principe, quel jugement porterons nous d'une tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux; où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant; où Cicéron, le sauveur de la République, Cicéron, de tous ceux qui portèrent le nom de pères de la patrie le premier qui en fut honoré, & le seul qui le mérita, nous est montré comme un vil rhéteur, un lâche; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes

qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous les Magistrats & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene; telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le sçavoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration; & toi, douce & modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la Nature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le

monstre qui sert de héros à chacune de ces deux pièces acheve paisiblement ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien supposer que les spectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la pièce où cette maxime est mise en exemple ?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y seroit d'autant plus grand, que celui-ci a bien un autre coloris, si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scène, sur-tout, qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art, que Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon

sens & l'intrépide vertu de Zopire (c). Il falloit un auteur qui sentît bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne; mais je n'en connois pas une au théâtre François, où la main d'un grand

(c) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar, emporté par son fanatisme, ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zèle & d'admiration qui l'élève au-dessus de l'Humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique; c'est un fourbe qui, sçachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il est plus grand, & qu'il sçait mieux discerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute, si je ne l'avois pas senti; mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractère de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette pièce, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils soins sont très-inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle & stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître, est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès: c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner, ni de convaincre; il faut laisser là la Philosophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des spectateurs, sa grandeur d'âme

ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; & qu'une pareille pièce , jouée devant des gens en état de choisir , ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a , du moins , de bien sûr , c'est que de pareils exemples ne sont guère encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses ; l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; & , quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur , il n'y a pas dans toute la pièce un seul personnage en état par son caractère de partager avec lui l'attention publique : car , quant au doux Plis-thene , je ne sçais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Sénèque n'a point mis d'amour dans la sienne , & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste , il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galans à côté des scènes d'Atrée.

Avant que de finir sur cette pièce , je ne puis m'empêcher d'y remarquer un

mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux, ce n'est point un modèle de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (d) : c'est un homme foible & pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple Humanité souffrante, de peur

(d) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse : Quant à la faute dont il est puni, elle est ancienne, elle est trop expiée ; & puis, c'est peu de chose pour un méchant de théâtre, qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

que , n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux , nous n'en ayons jamais pour personne ? Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théâtres ; nous , au-contraire , nous n'y mettons que des héros , & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens le voyant en peine , lui firent signe de loin ; il vint , mais ils se ferrent & se moquerent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du Théâtre, fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle Jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent , & se levant à l'instant , placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon Vieillard , *d'un ton de douleur , les Athéniens savent ce qui est honnête , mais les Lacédémoniens le pratiquent. Voilà la phi-*

lophilie moderne , & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phédre & dans Œdipe , sinon que l'homme n'est pas libre , & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée , si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des pieces du Théâtre François : vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces , utiles , si l'on veut , à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus , mais dangereuses certainement , en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devoit pas même connoître , & à des forfaits qu'il ne devoit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sçais quelles commodes suppositions , on les rend permis , ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phédre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme , le jeune Horace poignardant sa sœur , Agamemnon immolant sa fille , Oreste égorgeant

sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoûtez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sententieux, pour l'instruction du parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scene Françoisé, pour l'amusement du peuple le plus doux

& le plus humain qui soit sur la terre. Non... je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affeux spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai ; mais on ne fouilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureusement la Tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous ; eile nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs : mais sans répéter ce que j'ai déjà dit de

sa nature , je me contenterai d'en faire ici l'application , & de jeter un coup-d'œil sur votre théâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection , c'est-à-dire , à sa naissance. On convient, (& on le sentira chaque jour davantage) que Moliere est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne , ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule , & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; les vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet auteur ; par-tout vous trouverez que les vi-

ces de caractère en font l'instrument , & les défauts naturels le fujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre ; & que les fots font les victimes des méchans : ce qui , pour n'être que trop vrai dans le monde , n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation , comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise , la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis , vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui , tout au plus , raillent quelquefois les vices , sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens , disoit un ancien , qui sçavent bien moucher la lampe , mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment , pour multiplier ses plaisanteries , cet homme troublé tout l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée , comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans , des maris sur leurs femmes , des maîtres sur leurs

serviteurs ! Il fait rire , il est vrai , & n'en devient que plus coupable , en forçant , par un charme invincible , les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le Gentilhomme, ou d'un Gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle , ce dernier n'est-il pas l'honnête-homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un payfan assez fou pour épouser une demoiselle , ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , & rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches ; & , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction , de répondre d'un air goguenard qu'il n'a

que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente , en est-elle moins punissable ; & la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite , en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils sont condamnés par tout le monde (e) ; & il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modèles & de son siècle , qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons , ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse , ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres pièces , & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour

(e) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres , depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les pièces , je ne sçais s'il ne vaudroit pas mieux que les valets seuls en fussent chargés , & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes , au moins sur la scène.

son

son chef-d'œuvre ; je veux dire , le Misanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre , & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public , il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modele. , & sur ce modele un tableau des défauts contraires , dans lequel il a pris ses caracteres comiques , & dont il a distribué les divers traits dans ses pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme , mais un homme du monde ; par conséquent , il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; & , comme j'ai déjà dit , il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de société , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins , le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

Vous ne sçauriez me nier deux choses : l'une , qu'Alceste dans cette piece est un homme droit , sincere , estimable , un véritable homme de bien ; l'autre , que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez , ce me semble , pout rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste , non la vertu , mais un véritable défaut , qui est la haine des hommes. A cela je répons qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en impose , comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut , mais une dépravation de la nature & le plus grand de tous les vices : puisque , toutes les vertus sociales se rapportant à la bien-faisance , rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister , il ne seroit pas rire ; il seroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne , une piece intitulée , *La vie est un songe*. Si vous vous rappelez le Héros de cette piece , voilà le vrai Misanthrope.

Qu'est-ce donc que le Misanthrope

de Moliere? un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle & la méchanceté de ses contemporains ; qui , précisément parce qu'il aime les semblables , hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement , & les vices dont ces maux font l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité , moins indigné des iniquités qu'il voit , seroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens , parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci , & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit , je l'avoue , qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il (a) ? Quand , outré d'avoir vu son ami trahir

(a) J'avertis qu'étant sans livres , sans mémoires , n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle , je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes , mes raisons ne le seroient pas moins , attendu

lâchement son sentiment , & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs , la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

*Les uns , parce qu'ils sont méchans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.*

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi , mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons , ni flatteurs , il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misanthrope en ce sens, ou plutôt , les vrais Misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond , je ne connois point de plus grand ennemi des hommes , que l'ami de tout le monde , qui , toujours charmé de tout , encou-

qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle piece , mais de l'esprit général du Théâtre , que j'ai bien étudié.

rage incessamment les méchans , & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la Société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misanthrope à la lettre , c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades , il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas , à la vérité , lui ressembler : parce que tant de droiture est fort incommode : mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui ressemblât ; ce qui n'arriveroit pas , s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere , le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là , quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire , on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion , la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fit des pieces répréhensibles , il étoit personnellement honnête-homme ; & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sçut couvrir de couleurs

odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre des ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere représentation, de n'avoir pas été, sur le sonnet, de l'avis du Misanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule; il l'est, en effet, à certains égards; & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la piece; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des frippons; de ces gens si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on dé-

clame en faveur des pauvres ; qui , de leur maison bien fermée , verroient voler , piller , égorger , massacrer tout le genre humain sans se plaindre ; attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice , née d'un amour ardent pour la vertu , & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée , sert encore à les écarter du cœur

qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société, le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, aggrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour-propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère qui ne laisse prise, au fond de son ame, qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs, qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere, & qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre

homme au Misanthrope & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées; mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin pué-
rile, qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse,

que d'indignes amis le déshonorent , que de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir fans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal faisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non , sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage , l'a forcé de le dégrader , contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du sonnet , comment 'Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procedés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere , ou la premiere fois que sa sincerité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès , loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

*Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.*

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester , il n'a qu'à ou-

vrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scene avec Dubois , plus Alceste a de sujet de s'impatier , plus il doit rester flagmatique & froid ; parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caractères très différents : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le lecteur à mes dépens , j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances , une très grande vérité , & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan , que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa piece , en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes , & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Mi-

lanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élança, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus

théâtrale , & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parler alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde , & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misanthrope (b).

Dans la même vue , il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur , d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

*La peste de ta chute , empoisonneur au Diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez.*

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope , qu'il vient d'en cri-

(b) Je ne doute point que , sur l'idée que je viens de proposer , un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope , non moins vrai , non moins naturel que l'Athénien , égal en mérite à celui de Molière , & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce . c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît : car , quoi qu'on dise , en choses qui déshonorent , nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

tiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il est bien étrange que celui qui la fait propose un instant après la chanson du Roi Henri pour un modele de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceste qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable, dans cette comédie, est que les charges étrangères que l'Auteur a données au rôle du Misanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi, tandis que, dans toutes ses autres pieces, les caractères sont chargés pour faire plus d'effet ; dans celle-ci seule, les traits sont émoussés pour la rendre plus théâtrale.

La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverfer & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misanthrope : c'est un honnête-homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement : Votre Sonnet ne vaut rien, jetez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misanthrope & de ses *je n' dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Eh ? que dis-tu donc, Traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester Misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car, si l'on se permet le premier ménagement & la première altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capa-

ble de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un juge! Il ne faut pas être Misanthrope, il suffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir, & alors il lui fait une insulte; ou il lui propose une acception de personnes, & alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge, qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même & qu'il vaut mieux perdre une cause juste, que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien; & que son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse

agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici, l'Auteur a marqué fortement la distinction du médisant & du Misanthrope. Celui-ci dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrète médisance est indigne de lui, il la méprise & la haït dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la pièce, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène: parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier

que, si le Misanthrope étoit plus Misanthrope, il ne fût pas beaucoup moins plaisant : parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère : c'est au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore, c'est que le Misanthrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manières, par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui composent la politesse & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable pièce, quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de

toutes les Comédies de Moliere , celle qui contient la meilleure & la plus saine morale , sur celle-là jugeons des autres ; & convenons que , l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus , ou sa morale porte au mal , ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison : en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des spectateurs , il leur persuade que , pour être honnête-homme , il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage , si je voulois passer de l'examen de Moliere à celui de ses successeurs , qui , n'ayant ni son génie , ni sa probité , n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées , en s'attachant à flatter une Jeunesse débauchée , & des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui les premiers ont introduit ces grossières équivoques , non moins prosrites par le goût que par l'honnêteté , qui firent long-tems l'amusement des mauvaises

compagnies, l'embarras des personnes modestes, & dont un meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres Auteurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable, qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement, au milieu de Paris, une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête-homme de la piece, s'occupe, avec son digne cortége, de soins que les loix payent de la corde; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens même, on égaye, à l'envi, de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la nature sont joués dans cette odieuse scène. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir; avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentilleses. Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, & tout y est ap-

plaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant, malgré eux, à ces misérables, sortent de la pièce avec cet édifiant souvenir, d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui, pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou à manquer son coup? Qui ne devient pas un moment filou soi-même, en s'intéressant pour lui? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place? Belle instruction pour la Jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice! Est ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théâtre des actions blâmables? Non : mais en vé-

rité , pour ſçavoir mettre un frippon ſur la ſcène , il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts ſont tellement inhérens à notre Théâtre , qu'en voulant les en ôter on le défigure. Nos Auteurs modernes , guidés par de meilleures intentions , font des pièces plus épurées ; mais auſſi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produiſent aucun effet. Elles inſtruiſent beaucoup , ſi l'on veut ; mais elles ennuiſent encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théâtre , on ſe voit contraint d'y ſubſtituer aux véritables beautés éclipsées , de petits agrémens capables d'en impoſer à la multitude. Ne ſçachant plus nourrir la force du comique & des caractères , on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même choſe dans la Tragédie pour ſuppléer aux ſituations priſes dans des intérêts d'État qu'on ne connoît plus , & aux ſentimens naturels & ſimples qui ne touchent plus perſonne. Les Auteurs concourent à l'envi , pour l'utilité publique , à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe ;

& , depuis Moliere & Corneille , on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans , sous le nom de pieces dramatiques.

L'Amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi : parce que , selon l'ordre de la nature , la résistance leur appartient , & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance , qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de pièces est donc d'étendre l'empire du Sexe , de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public , & de leur donner sur les spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs Amans. Pensez-vous , Monsieur , que cet ordre soit sans inconvénient , & qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes , les hommes en seront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête - homme ; mais est - ce d'elles , en général , qu'il doit prendre conseil ? & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe , à moins d'avilir le nôtre ? Le

plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien, est, je l'avoue, une femme aimable & vertueuse; mais cet objet céleste où se cache-t-il? N'est-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaisir au Théâtre, pour en trouver de si différens dans la société? Cependant le tableau séducteur fait son effet. L'enchantement causé par ces prodiges de sagesse, tourne au profit des femmes sans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la scène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu, est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance ou une Cénie (c) tout-

(c) Ce n'est point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Pièce soit l'ouvrage d'une femme: car cherchant la vérité de bonne foi, je ne sçais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment; & ce n'est pas à une femme, mais aux femmes que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur & désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

au-

au-moins. C'est ainsi que, sur la foi d'un modèle imaginaire, sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius auræ fallacis*, le jeune insensé court se perdre, en pensant devenir un Sage.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espèce de problème. Les Anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes (a); mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du Public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le Pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes, & que la

(a) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui sont bas & surannés parmi nous. On sçait quel usage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les meres Troyennes n'étoient guères sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensiblement, & qu'on a tout-à-fait proscrit du ton à la mode. J'observe que les anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate , entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance , l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que , dans leur Comédie , les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne repréentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du Sexe , qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient , de mettre une honnête fille sur la scène , seulement en représentation (b). En un mot , l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous , au contraire , la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit , de qui l'on parle le plus , qu'on

(b) S'ils en usoient autrement dans les Tragédies , c'est que , suivant le système politique de leur Théâtre , ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur , & font toujours exception aux regles de la Morale.

voit le plus dans le monde, chez qui l'on dine le plus souvent, qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles sçavans mendient le plus bassement la faveur. Sur la scène, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne sçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout: mais au Théâtre, sçavantes du sçavoir des hommes; Philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes: c'est toujours une femme qui sçait tout, qui apprend tout aux hommes; c'est toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sçauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles pieces. La Bonne est sur le Théâtre, &

Les enfans font dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre, je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dus?

La même cause qui donne, dans nos pieces tragiques & comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'en-suit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans; alors ils sont haïssables; ou ils sont amoureux eux-mêmes, & alors ils sont ridicules. *Terpe senex miles.* On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des usurpateurs, dans les Comédies, des jaloux, des usuriers, des pédans, des peres

insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au Théâtre, voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable *Lufignan* & le bon vieux *Philippe Humbert*. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'avilissement où la plupart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les méprise tous également ? Observez à Paris, dans une assemblée, l'air suffisant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente Jeunesse, tandis que les Anciens, craintifs & modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces, & dans les lieux où les spectacles ne sont

point établis ; & par toute la terre , hors les grandes villes , une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables , en renonçant au maintien qui leur convient , pour prendre indécemment la parure & les manières de la Jeunesse , & que , faisant les galants à son exemple , il est très-simple qu'on la leur préfère dans son métier. Mais c'est tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter , qu'ils sont contraints de recourir à celui-là ; & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules , que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet , & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme , qui , traînant à son char un Nestor , croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cythere , & ont la malice de traiter d'hommes charmans , de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables.

b'es, s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la scène, uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importants, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Écrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur action répondu, prévenus par la manière de le présenter ; l'amour qu'on expose au Théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu ; &, dès qu'il est coupable, il est puni. Fort bien : mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour sçavoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent ? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions

qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractère, & ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'enfuit-il de-là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au-moins de contre-poison. Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un

baïser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien , sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc , d'une action fort honnête , faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sçais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible , & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

Rappelez - vous , Monsieur , une piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous , il y a quelques années , & qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu ; soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé , soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire

au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain qui balance , comme le dernier des hommes , entre sa maitresse & son devoir ; qui , flottant incessamment dans une déshonorante incertitude , avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'Histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde , & les délices du genre humain. Qu'en pense le même spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit , par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime , par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation ? Le rôle de Titus , très-bien rendu , eût fait de l'effet , s'il eût été plus digne de lui ; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice , & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent

une grande émotion durant le cours de la piece ; mais au cinquieme Acte où , cessant de se plaindre , l'air morne , l'œil sec & la voix éteinte , elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir , l'art de l'Actrice ajoûtoit au pathétique du rôle , & les spectateurs vivement touchés , commençoient à pleurer , quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela ? sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré ; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre , même au risque de l'en moins estimer ? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet , & qui a bien appris aux spectateurs à surmonter les foibleesses de l'amour ?

L'évenement dément ses vœux secrets : mais qu'importe ? Le denouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part sans le congé du parterre ; l'Empereur la renvoie *invitus invitam* , on peut ajoûter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain , il est seul de son parti ; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

Quand même on pourroit me disputer cet effet ; quand même on soutiendrait que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus , vainqueur de lui-même , fonde l'intérêt de la piece , & fait qu'en plaignant Bérénice , on est bien aise de la plaindre , on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que , comme je l'ai déjà dit , les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret , même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece , c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même , & que , s'ils sont contens de voir Titus vertueux & magnanime , ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible , ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible , imaginons un denouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur , Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome , ni vendre le bonheur à l'ambition , vienne , avec des maximes opposées , abdiquer l'Empire aux pieds

de Bérénice ; que , pénétrée d'un si grand sacrifice , elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant , & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux , enivrés des charmes de l'amour , de la paix , de l'innocence , & renonçant aux vaines grandeurs , prennent , avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la nature , le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre ; qu'une scène si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eût si bien fait valoir ; que Titus , en quittant les Romains , leur adresse un discours , tel que la circonstance & le sujet le comportent : n'est-il pas clair , par exemple , qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la dernière mal-adresse , un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée ? La piece , finissant ainsi , sera , si l'on veut , moins bonne , moins instructive , moins conforme à l'Histoire ; mais en fera-t-elle moins de plaisir , & les spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits ? Les quatre premiers Actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont , & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est

vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une Tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

Veut-on sçavoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très-fortement dans Zaire; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Orosmane: puisqu'il ne se donne la mort que pour se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain, le remords d'avoir poignardé sa maitresse. Voilà donc assurément des leçons très-énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être sorti d'une représentation de Zaire, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque spectateur dire en son cœur à la fin de la tragédie: Ah! qu'on me donne une Zaire, je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se lasser de courir en foule à cette piece enchante-

resse & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'est pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal; mais c'est parce que, de toutes les tragédies qui sont au Théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour surcroît de profit, à ne pas juger sa maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie, une femme sensible y voit sans effroi le transport de la passion: car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra; il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la pièce est mauvaise; s'il est bien peint, il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore, que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs mêmes. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce

image amollit insensiblement le cœur ; on prend , de la passion , ce qui mène au plaisir ; on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros , & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête , on se livre à l'amour criminel.

Ce qui achève de rendre ces images dangereuses , c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne le voit jamais regner sur la scène qu'entre des âmes honnêtes ; c'est que les deux amans sont toujours des modèles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante , entre deux cœurs dont le caractère est déjà si intéressant par lui-même ? Je doute que , dans toutes nos pièces dramatiques , on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé , on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveille de rendre un amant estimable ou haïssable , selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours : de faire toujours approuver au Public les sentimens de sa maîtresse ; & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la ver-

tu : au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour , à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime , & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. je ne sçache gueres que le Misanthrope , ou le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Misanthrope amoureux, n'étoit rien ; le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la société ? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête-homme est obligé d'être amoureux , & qu'une amante aimée ne sçauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits !

Encore une fois , je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théâtre ; mais je dis que , si ces peintures sont quelquefois dangereuses , elles le seront toujours , quoi qu'on fasse pour les

déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi, ou sans le connoître, de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangères qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt séparées; impressions qui même en déguisent les dangers, & donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduise de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles; soit qu'on examine tout ce que les lumières d'un siècle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses, que l'effet moral du Spectacle & des Théâtres ne sçauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même: puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or, par une suite de son utilité même, le Théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les

continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent , nous affoiblissent , nous rendent plus incapables de résister à nos passions ; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour-propre , sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes , ont donc tort.

Outre ces effets du Théâtre , relatifs aux choses représentées , il y en a d'autres non moins nécessaires , qui se rapportent directement à la scène & aux personnages représentans ; & c'est à ceux-là que les Genevois déjà cités attribuent le goût de luxe , de parure & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens , mais celle du Théâtre , qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques , & d'offrir une ressource assurée à l'oïveté , il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même & s'oc-

cuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord , qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature , (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels ,) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais : sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes , & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles , & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens , de peur qu'ils ne les imaginent conformes à

leurs inclinations vicieuses, & ne deviennent aussi malfaifans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plaît ; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté, & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car, comme il faut peu d'appêts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigants, désœuvrés, sans Religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oïveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun, déroband aisément sa conduite aux yeux du Public, ne se montre que par son crédit & n'est estimé que par ses richesses, la Police ne sçauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation

d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettraient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges de fainéans & frippons du pays, est encore autant de gagné pour les peres de familles, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leur bourse ou sur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours sous les yeux du Public, sont censeurs nés les uns des autres, & où la Police a sur tous une inspection facile, il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie, des arts, des manufactures, on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins, & enrichit le Prince de l'avarice des sujets. Si le pays sans commerce nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomentier en eux l'oïveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déjà que trop, il faut

la leur rendre insupportable , en les contraignant , à force d'ennui , d'employer utilement un temps dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris ; où l'on juge de tout sur les apparences , parce qu'on n'a le loisir de rien examiner , on croit , à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup-d'œil la plupart des villes de Province , que les habitans , plongés dans une stupide inaction , n'y font que végéter , ou tracasfer & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément , si l'on songeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris , la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque temps dans une petite ville , où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates ; non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes ; mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens , par ses ouvrages ; que vous surprendrez encore plus en les admirant , & qui , vous montrant des prodiges de travail , de patience & d'industrie , croira ne vous montrer que des

choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vraie génie : il n'est ni intrigant , ni actif ; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune , & ne songe point à le chercher ; il ne se compare à personne : toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages , & peu sensible aux louanges , s'il se connoît , il ne s'assigne point sa place , & jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville , on trouve , proportion gardée , moins d'activité , sans doute , que dans une capitale ; parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans : mais plus d'esprits originaux , plus d'industrie inventive , plus de choses vraiment neuves ; parce qu'on y est moins imitateur , qu'ayant peu de modeles , chacun tire plus de lui-même , & met plus du sien dans tout ce qu'il fait ; parce que l'esprit humain , moins étendu , moins noyé parmi les opinions vulgaires , s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude ; parce qu'en voyant moins , on imagine davantage ; enfin , parce que , moins pressé du temps , on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

Jeme souviens d'avoir vu dans ma jeunesse

nessé, aux environs de Neufchâtel, un spectacle assez agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entière couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux payfans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver sur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (a) qu'il a bâtie lui-

(a) Je crois entendre un bel-esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent), qu'il est impossible qu'une maison de

même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoûtent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de Profession n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux Etrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris; entre autres, ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; & ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

bois soit chaude. Grossier mensonge! Erreur de Physique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sçais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sentément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit (*b*). Ils font des siphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece ; vous prendriez le poële d'un paysan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous sçavent un peu dessiner, peindre, chiffrier ; la plupart jouent de la flûte, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vu sçavoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours sçue. Un de leurs plus fréquens

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célèbre Valaisan. Je sçais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin, c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pseaumes à quatre parties; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis si long-temps oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leur caractère. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il est sur la route du mien !

Après cette légère idée, supposons

qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établit un spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même spectacle; & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zèle ne fournira plus tant de loisir ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paye à la porte; on paye enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans,

quand on les y mène & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser ; tout cela coûte du temps & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs Marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (c), & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leur prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne sont pas praticables ; & , comme il

(c) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

faudra toujours , dans ces temps-là , que la troupe vive , elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout temps. L'hyver , il faudra faire des chemins dans la neige , peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques ; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons allant , d'abord pour voir , & ensuite pour être vues , voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle , mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris , les gagnera peut-être , & qui trouvera , sans cesse , mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite; sans avoir égard à l'espèce du Spectacle & à ses effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles, du plus au moins, ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*; & , *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

Ainsi, quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendront point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux, ils seront utiles pour attirer les

étrangers, pour augmenter la circulation des especes, pour exciter les Artistes, pour varier les modes, pour occuper les gens trop riches ou aspirans à l'être, pour les rendre moins malfaisans, pour distraire le peuple de ses miseres; pour lui faire oublier ses chefs, en voyant ses baladins; pour maintenir & perfectionner le goût, quand l'honnêteté est perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaises mœurs ne dégènerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail, à décourager l'industrie, à ruiner les particuliers, à leur inspirer le goût de l'oïveté, à leur faire chercher les moyens de subsister, sans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la Morale en Métaphysique, à travestir les citoyens en beaux-esprits, les meres de famille en Petites-Maitresses, & les filles en amoureuses de Comédie. L'ef-

fet général sera le même sur tous les hommes ; mais les hommes ainsi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux , les mauvais gagneront , les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractère de mollesse , un esprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus , & préservera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles reflexions , il résulte une conséquence directement contraire à celle que je tirois des premières ; sçavoir que , quand le peuple est corrompu , les Spectacles lui sont bons ; & mauvais , quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire , & les Spectacles rester indifférens à tous ; mais il y a cette différence , que l'effet qui renforce le bien & le mal , étant tiré de l'esprit des pieces , est sujet , comme elles , à mille modifications qui le réduisent presque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien , résultant de l'existence même du Spectacle , est un effet constant , réel , qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il fuit de-là que , pour juger s'il est à propos, ou non, d'établir un Théâtre en quelque Ville , il faut premierement sçavoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises : question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit , tout ce que je puis accorder là-dessus , c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal , si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens , vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen , dites-vous , on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs , & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs ! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir , d'autant plus que ce seroit la première fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix severes & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus , & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix séveres ! La première est de n'en point souffrir. Si

nous enfreignons celle-là que deviendra la sévérité des autres? Des loix bien exécutées! Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des loix a sa mesure; celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités, & trouvé que la première surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces rapports fait la véritable science du Législateur: car, s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits, reglemens sur reglemens, pour remédier aux abus, à mesure qu'ils naissent, on diroit, sans doute, de fort belles choses, mais qui, pour la plupart, resteroient sans effet, & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse, qu'avec du sens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, seroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une Morale aussi pure que celle des loix de Platon? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit. C'est d'approprier tellement

ce code au peuple pour lequel il est fait, & aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'en-suive du seul concours de ces convenances; c'est d'imposer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne seront point observées: car sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix:

Une autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas comme celles de justice particulière & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou, si quelquefois les loix influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La première fonction des Éphores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que

l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient, pour ainsi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avons les mêmes maximes, on pourroit établir à Genève un spectacle sans aucun risque: car jamais citoyen, ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi, mais dans les autres, ce sont leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel; & le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent, est d'être estimés heureux.

Quant au choix des instrumens pro-

pres à diriger l'opinion publique, c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous, & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple sensible que ces instrumens ne sont ni des peines, ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux : je le tire de votre patrie ; c'est celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges suprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agissoit-il dans cette institution ? De changer l'opinion publique sur les duels, sur la réparation des offenses, & sur les occasions où un brave homme est obligé, sous peine d'infamie, de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'en-suit de-là ;

Premierement, que, la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits, il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'hon-

neur & l'infamie : jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'arrêts, point de gardes armés. Simplement un appariteur qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'en-suivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. De-là résultoit naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le Roi dans ses Tribunaux, dans ses armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en font un effet nécessaire.

Il s'en-suit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question ; & quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement : car, dans une nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens mi-

litaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il suit, en troisieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le Souverain doit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts faits pour représenter ce jugement, &, qui plus est, pour le déterminer. Il doit s'efforcer au contraire de mettre la Cour d'honneur au-dessus de lui, comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duélistes indistinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron, le Roi, malgré toute sa puissance, aura beau le déclarer brave, personne n'en croira rien; & cet homme, passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en sera que plus mé-

prisé. Quant à ce que disent les édits, que c'est offenser Dieu de se battre, c'est un avis fort pieux sans doute ; mais la loi civile n'est point juge des péchés ; & , toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la religion , elle sera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux , quand ils disent qu'au lieu de se battre , il faut s'adresser aux Maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction, sans réserve, c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On sçait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel , même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; & , selon les préjugés du monde , il y a beaucoup de semblables cas : car , quant aux satisfactions cérémonieuses , dont on a voulu payer l'offensé , ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi, en ménageant cette maxime avec art , on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en est pas de même ,

quand l'honneur de gens auxquels le nôtre est lié se trouve attaqué; dès-lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet, si ma sœur, ma femme, ou ma maitresse est insultée, conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur? Il n'y a ni Maréchaux, ni satisfactions qui suffisent: il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet, n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Grève?

Ainsi l'on a beau faire; ni la raison, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & sauver les lâches; mais heureusement ils sont trop absurdes pour pouvoir être employés, & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment fal-

loit-il donc s'y prendre ? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la juridiction des Maréchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non-seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ, quand ils le jugeroient à propos ; mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité, sçavoir que, dans les affaires qui passent par-devant eux, ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire ; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir, quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes ; mais il y en aura toujours à leur dire : je suis offensé, faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels secrets seroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offensé pouvant se défendre, & le courage se montrer au champ d'honneur, on eût très-

justement suspecté ceux qui se seroient cachés pour se battre , & quand ceux que la Cour-d'honneur eût jugé s'être mal (d) battus , seroient , en qualité de vils assassins , restés soumis aux Tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup , & d'autres même étant solennellement autorisés , il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens ; mais ç'eût été pour la sauver dans la fuite à des infinités d'autres ; au lieu que , du sang qui se verse malgré les édits , naît une raison d'en verser davantage.

Que seroit-il arrivé dans la fuite ? A mesure que la Cour - d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple , par la sagesse & le poids de ses décisions , elle seroit devenue peu-à-peu plus sévère , jusqu'à ce que , les occasions légitimes se réduisant tout à-fait à rien , le point-d'honneur eût changé de principes , & que les duels fussent entiere-

(d) Mal , c'est-à-dire , non-seulement en lâche & avec fraude , mais injustement & sans raison suffisante ; ce qui se fût naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal.

ment abolis. On n'a pas eu tous ces embarras , à la vérité ; mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares , ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis ; c'est parce que les mœurs ont changé (e) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part ; la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point , c'est qu'après tant de soins mal entendus , tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront , l'épée à la main , n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

(e) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse : en vivant plus familièrement avec les femmes , ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés , il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les militaires ne se battent plus que pour des passe-droits , ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siècle éclairé chacun sçait calculer , à un écu près , ce que valent son honneur & sa vie.

Une quatrième conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point doivent ressortir à cette Cour d'honneur; les uns pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs discours & de leurs maximes: tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la nation, & réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine: car si le point-d'honneur fait agir la noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent; & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande par-

tie la maniere de penser des hommes.

De ce principe, il suit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eussent été sévères; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes, ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines eussent eu, par le concours de l'autorité suprême, les mêmes effets

effets qu'a naturellement le jugement public , quand la force n'annulle point ses décisions ; que le Tribunal n'eût point statué sur des bagatelles , mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité , quand il jetta sa canne par la fenêtre , de peur , dit-il , de frapper un Gentilhomme (a) ; qu'il eût comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eût été jugé solennellement , comdamné à faire réparation au Gentilhomme , pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait , & que le Tribunal lui eût en même temps décerné un prix d'honneur , pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix , qui devoit être un signe très simple , mais visible , porté par le Roi durant toute sa vie , lui eût été , ce me semble , un ornement plus honorable que ceux de la royauté ; & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que , quant à l'honneur , les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au juge-

(a) M. de Lauzun. Voilà , selon moi , des coups de canne bien noblement appliqués.

ment du Public, & peuvent, par conséquent, sans s'abaisser, comparoître au Tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi; parce qu'une pareille institution est entièrement contraire à l'esprit de la Monarchie: mais il est très-sûr que, pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés, & changer le point-d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu méprisables des loix qui passaient leur pouvoir.

Cependant, en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain; sçavoir, que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain,

poli , quand il sçait se battre ; que le mensonge se change en vérité , que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité louable , si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'avoue , une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang , Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , Bête féroce ? Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ! Tels sont les préjugés que les Rois de France , armés de toute la force publique , ont vainement attaqués. L'opinion , Reine du Monde , n'est point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes les premiers esclaves.

Je finis cette longue digression , qui malheureusement ne sera pas la dernière ; & de cet exemple , trop brillant peut-être , *si parva licet componere magnis* , je reviens à des applications plus simples.

Un des infallibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédieriez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive: quand une fois il les a déterminées, non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change: il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sçauroient faire; ou plutôt, c'est précisément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien: comme les dés qui partent de la

main , quelque impulfion qu'on leur donne , n'en amenant pas plus aifément le point qu'on défire.

Tout ce que la fageffe humaine peut faire eft de prévenir les changemens , d'arrêter de loin tout ce qui les amene ; mais fi-tôt qu'on les fouffre & qu'on les autorife , on eft rarement maître de leurs effets , & l'on ne peut jamais fe répondre de l'être. Comment donc prévien-drons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la caufe ? A l'imitation de l'établiffement dont je viens de parler , nous propoferez-vous d'instituer des Cenfeurs ? Nous en avons déjà (*b*) ; & fi toute la force de ce Tribunal fuffit à peine pour nous maintenir tels que nous fommes , quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaiſon à la pente des mœurs , que fera-t-il pour arrêter ce progrès ? Il eft clair qu'il n'y pourra plus fuffire. La premiere marque de ſon impuiſſance à prévenir les abus de la Comédie , fera de la laiffer établir. Car il eft aifé de

(*b*) Le Conſiſtoire & la Chambre de la réforme.

prévoir que ces deux établissemens ne sçauroient subsister long-temps ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne répons pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie, que le mauvais exemple des Comé-

diens, je veux bien rechercher encore si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les uns & les autres, avares & prodigues tout-à-la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leurs dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante; que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont partout méprisés (c), & qu'à Paris

(c) Si les Anglois ont inhumé la célèbre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens anno-blissent dans les moindres états; les petits avilissent dans les plus illustres. Et quant à la

même où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que partout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisieme observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort partout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés, s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en dis-

profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que partout ailleurs.

tinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner , peut-être , avant de les justifier aux dépens du Public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres , si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme , & , non-seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple , mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes , leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains , & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque , hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots , plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (*d*) , n'avoient aucun intérêt à les décrier , & ne les décrioient pas en effet. Cependant , on pouvoit dès-

(*d*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome , l'an 390 , à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui , l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet ; & sûrement cela seroit plus raisonnable.

lors se récrier , comme vous faites , sur l'inconféquence de déshonorer des gens qu'on protège , qu'on paie , qu'on pensionne ; ce qui , à vrai dire , ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protège des professions déshonorantes , mais utiles , sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissûres étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités ; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de *Comédien* & d'*Histrion* étoient parfaitement synonymes , & n'avoient d'autre différence , sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron , dans le livre de l'Orateur , appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome , Esope & Roscius ; dans son plaidoyer pour ce dernier , il plaint un si honnête-homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens , Histrions & Farceurs , ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux

des Comédies , la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théâtre. *Quisquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis est.* Il est vrai seulement , que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même , que sur l'état où l'on en faisoit métier : puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement , à la fin des grandes pieces , les Attellanes ou Exodes , sans déshonneur. A cela près , on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves, & traités comme tels , quand le Public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sçache qu'un seul Peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres ; ce sont les Grecs. Il est certain que , chez eux , la profession du Théâtre étoit si peu déshonnête , que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques , soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1^o. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs , aussi-bien que la Comédie , ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur

un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; & , quand on commença de les connoître , l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2^o. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3^o. Tous les sujets des pieces n'étant tirés que des antiquités nationales, dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4^o. Ce Peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature, se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5^o. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théâtre, ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6^o. Enfin leurs Spec-

tacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient, de toutes parts, que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zèle, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec

tout cela , jamais la Grece , excepté Sparte , ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte , qui ne souffroit point de Théâtre , n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains, qui , loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs , en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession ? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle ? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable : car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre , & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés, mais de sçavoir premierement si ce ne sont que des préjugés ; si la profession de Comédien n'est point , en effet , déshonorante en elle-même : car , si , par malheur , elle l'est , nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas , au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du Comédien ?

L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractère que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang-froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si l'on le pensoit réellement, & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte si, lâchement travestis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la populace? Quel est donc, au fond, l'esprit que le Comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages,

hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sçais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croye affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scène, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant? Par-tout la tentation de mal faire aug-

mente avec la facilité : & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes , s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'Orateur , le Prédicateur , pourra-t-on me dire encore , paient de leur personne ainsi que le Comédien. La différence est très-grande. Quand l'Orateur se montre , c'est pour parler & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même , il ne fait que son propre rôle , ne parle qu'en son propre nom ; ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense ; l'homme & le personnage étant le même être , il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scène , étalant d'autres sentimens que les siens , ne disant que ce qu'on lui fait dire , représentant souvent un être chimérique , s'anéantit , pour ainsi dire , s'annulle avec son héros ; & , dans cet oubli de l'homme , s'il en reste quelque chose , c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes , & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils se-

roient bien fâchés de ressemôler ? C'est un grand mal , sans doute , de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux , de plus choquant , de plus lâche , qu'un honnête-homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat , & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes , dont lui-même est pénétré d'horreur.

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête , on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices , qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie , les hommes , abrutis par leur vain sçavoir , ont fermé leur esprit à la voix de la raison , & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état , dans tout pays , dans toute condition , les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle ;

que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes ; mais elles ont toujours le même degré de bonté , modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides. Les Anglois sont durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé , & que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près , tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux sont cas des plaisirs de la table , tous deux se rassemblent pour boire après le repas ; les hommes , du vin ; les femmes , du thé : tous deux se livrent au jeu sans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; & , s'ils la violent , ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plaît à tous deux ; tous deux sont silencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions ; pour tous deux l'amour est terrible &

tragique, il décide du sort de leurs jours : il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne, & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires, qu'elles vont se montrer à *Wzuxhall*. De ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives, & des romans dont l'Angleterre est inondée (e). Ainsi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, se livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie, & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils font de toutes les nations du Monde, celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence consiste en ce que la vie des femmes est un développement con-

(e) Ils y sont, comme les hommes, sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant.

tinuel de leurs mœurs, au lieu que, celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre, pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage; que la dignité de leur sexe est dans sa modestie; que la honre & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté; que rechercher les regards des hommes, c'est déjà s'en laisser corrompre, & que toute femme qui se montre, se déshonore: à l'instant va s'élever contre moi cette Philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de-là le cri de la nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention

des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi, & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en seroient-elles différentes? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la nature? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légèrement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauve-garde commune que la nature a donnée aux deux sexes dans un état de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que, durant ce temps de ténèbres, ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts, afin qu'il souffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pû donner cette même nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il, de part & d'autre, mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendrait l'espece humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit

changé? L'assaillant choisiroit au hazard des temps où la victoire seroit impossible; l'assailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre; & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber: enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités; le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est, au fond, ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans: en les gênant, la pudeur les enflamme; ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle: c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus.

refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient , plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & des ses plaisirs.

Pourquoi disent-ils , ce qui n'est pas honteux à l'homme , le seroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ?... Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austères devoirs de la femme ne dériveroient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere ! quand ces importantes considérations nous manqueroient , nous aurions toujours la même réponse à faire , & toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la nature ; c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux ; telle est sa destination (a) : il faut bien que

(a) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité : car rien ne part de sentimens plus opposés , & n'a d'effets plus con-

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

Comment peut-on disputer la vérité

taires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui; sa grossiereté n'est point passionnée, elle est outrageante; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne: un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satyre; celle d'un homme est de sçavoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'affervir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire, il faut de plus le con-

de ce sentiment ? Toute la terre n'en rend-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives, afin qu'elles fuyent ; & foibles, afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner

sentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête-homme & l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres, malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui qui sçait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert ; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

un cœur plus sensible à la pitié, moins de vitesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus délicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre? Assujetties aux incommodités de la grossesse, & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de force? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placé la nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devoit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, & où l'on raffine incessamment sur les loix sociales; il devoit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (b). Dans

(b) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur; car elles vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore

nos montagnes les femmes sont timides & modestes , un mot les fait rougir ; elles n'osent lever les yeux sur les hommes , & gardent le silence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur est ignoble & basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes , ne conclut point & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espèce les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela , où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je

moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai , au sujet des filles de Lacédémone.

vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût : je les vois ensuite, au lieu de fuir, s'empressez d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, sinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premières amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur présentent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien aimé, & prend chasse elle-même aussi-tôt qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction : de légers coups de bec le réveillent ; s'il se retire, on le poursuit ; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore ; l'innocence de la nature ménage les agaceries & la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas

mieux; & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domestique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles; & toute femme qui les dédaigne, offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est-là qu'elle impose vraiment du respect & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa

maison , perd son plus grand lustre ; & dépouillée de ses vrais ornemens , elle se montre avec indécence. Si elle a un mari , que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas , comment s'expose-t-elle à rebuter , par un maintien peu modeste , celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire , on sent qu'elle n'est pas à sa place en public ; & sa beauté même , qui plaît sans intéresser , n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation , elle est commune à tous les peuples du monde ; par-tout on considère les femmes à proportion de leur modestie ; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manières de leur sexe , elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme , elles s'avilissent par cette odieuse imitation , & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

Je sçais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux

mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés, elles vivoient très-renfermées; elles se monstroient rarement en public, jamais avec des hommes; elles ne se promenoient point avec eux; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle; elles ne s'y mettoient point en montre (c); il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous; & l'on sçait qu'il y avoit peine de mort contre ceiles qui s'oseroient montrer aux jeux olympiques.

Dans la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assen-

(c) Au Théâtre d'Athènes, les femmes occupoient une galerie haute, appelée *Ceris*, peu commode pour voir & pour être vues; mais il paroît, par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

blée commune pour les deux sexes ; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres , faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir ; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (d) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les usages des Perses , des Grecs , des Romains , & même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sortoient des bornes de cette modestie , le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lisistrata* d'Aristophane , combien l'imprudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue , avec quel scandale ne vit-on point enco-

(d) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce ; mais les Grecs en faisoient peu d'usage , & Rome subsista cinq cents ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

re les Dames Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs !

Tout est changé. Depuis que des foules de Barbares , traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées , eurent inondé l'Europe , la licence des camps , jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux , qui rend la réserve moins nécessaire , introduisit une autre maniere de vivre que favoriserent les livres de chevalerie , où les belles Dames passaient leur vie à se faire enlever par des hommes , en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps , les idées de liberté qu'ils inspirent , s'introduisirent sur-tout dans les cours & les grandes villes , où l'on se pique davantage de politesse : par le progrès même de cette politesse , elle dut enfin dégénérer en grossiereté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue , & que les mœurs des vivandieres se sont transmises aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous sçavoir combien ces usages contraires aux idées naturelles , sont choquans pour qui n'en a pas

l'habitude? Jugez-en par la surprise & l'embarras des étrangers & des provinciaux à l'aspect de ces manières si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays; & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent, c'est plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur, chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public, & qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre

danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très-peu modeste (e) , sans cesse entourées d'une Jeunesse ardente & téméraire , au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir , résisteront à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité , son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ?

(e) Que sera-ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur le *Fils naturel* , pag. 183.

Supposons, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état ; & elles le sentent si bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au Public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la première à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théâtre aussi bien que sa dignité ; & si l'on prend des leçons de vertu sur la scène, on les va bien vite oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je

n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs, sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant naissent des sentimens déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devoit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelle que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse, principalement entre les Actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien, que ferons-nous, Monsieur,

pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un seul moyen; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent de sa nature ou d'une manière de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ensuit-il de-là qu'il faille mépriser tous les Comédiens? Il s'ensuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est, comme vous l'avez très-bien dit, doublement estimable; puisqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie; & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuse; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si longtemps dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage en-

core à l'appliquer précisément à la ville de Genève ; mais la répugnance de mettre mes Citoyens sur la scène m'a fait différer, autant que je l'ai pu, de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin ; & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche , si je ne cherchois , sur notre situation particuliere , ce qui résultera de l'établissement d'un Théâtre dans notre ville , au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles , qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Genève est riche, il est vrai ; mais , quoiqu'on n'y voye point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans , & sement la misere autour de l'opulence , il est certain que , si quelques Gênevois possèdent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure , & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu , d'économie & de modération , plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus

pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que, son temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple Gènevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Étranger entrant dans Genève, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit regner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier S.-Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de

toiles peintes semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font ; & j'ai vu des gens , sur ce premier coup-d'œil , en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras , l'emploi du temps , la vigilance, l'austere parcimonie ; voilà les trésors du Genevois ; voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs , qui , nous ôtant à la fois le temps & l'argent , doublera réellement notre perte.

Genève ne contient pas vingt-quatre mille ames , vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé, entretient exactement un Théâtre, & que, quand ce Théâtre est un opéra, la ville n'y sçauroit suffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume, en entretient trois assez médiocrement, & un quatrième en certains temps de l'année. Supposons ce quatrième (f) perma-

(f) Si je ne compte point le Concert spirituel, c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajoû-

ment. Je vois que, dans plus de six cents mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oïfiveté fournit à peine journallement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs, tout compensé. Dans le reste du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer : je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oïfifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un Théâtre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de sièges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure !

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de com-

té aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas non plus les petits Spectacles de la Foire ; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Genève, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative que ne le donnent les faits connus.

paraison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, si plus de six cents mille habitans ne fournissent journellement, & l'un dans l'autre, aux Théâtres de Paris que douze cents Spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Genève. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Genève qu'à Paris; supposition qui me paroît infoutenable.

Or, si les Comédiens François, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur Théâtre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cents Spectateurs par représentation (g), je

(g) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui, pendant dix ans, les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Genève; ce qui renforce mes objections.

demande comment les Comédiens de Genève se soutiendront avec une assemblée de quarante huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Genève qu'à Paris. Oui ; mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis , la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits , c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris , ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théâtre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître , c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher , & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin , l'on peut m'objecter que la troupe de Genève , étant bien moins nombreuse que celle de Paris , pourra subsister à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence fera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuse a aussi

L'avantage de pouvoir jouer plus souvent; au lieu que, dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne sçauroient jouer tous les jours; la maladie, l'absence d'un seul Comédien fait manquer une représentation, & c'est autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime excessivement la campagne: on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & de Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Genève. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie; & pendant toute la belle saison, il ne restera presque, pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Pa-

ris, c'est toute autre chose : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & , tout l'été , l'on ne voit à l'heure où finissent les spectacles , que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville , la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins , que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques , il faut aller chercher si loin la campagne , l'air est si empesté d'immondices , & la vue si peu attrayante , qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens, & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous , Monsieur , qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide ? Pour moi , je ne vois aucun autre remede à cela , que de changer l'heure où l'on ferme les portes , d'immoler notre sûreté à nos plaisirs , & de laisser une Place-forte ouverte pendant la nuit (h) ,

(h) Je sçais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que , quand nous aurions assez de troupes pour les défendre , cela seroit fort inutile encore : car sûrement on ne viendra pas nous
 au

au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Genève : parce que le bien de la Patrie leur est plus cher que leur amusement. Où fera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école ; & com-

assiéger. Mais pour n'avoir point de siège à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellens, quand on est dedans.

bien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'est uniquement par un principe de Religion, qui sûrement ne sera pas moins fort parmi nous ; & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendrait pas (a).

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théâtre de Comédie se soutienne à Genève par le seul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir, charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-temps ; ou que l'Etat s'en mêle & le soutienne à ses propres fraix. Mais com-

[a] Je n'entends point par-là, qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis trop défabusé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

ment le soutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant sur les dépenses nécessaires, auxquelles suffit à peine son modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien destinera-t-il à cet usage important les sommes que l'économie & l'intégrité de l'administration permettent quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magistrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute ressource, au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui soit praticable, c'est la voie des taxes & impositions ; c'est d'assembler nos Citoyens & Bourgeois en conseil général dans le temple de Saint-Pierre, & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croye nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ; & sur votre propre Article, on peut juger assez comment elle seroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces dis-

ficultés, ce seroit tant pis pour nous ; car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui, nous affoiblissant encore dans notre petitesse, nous perdrait enfin tôt ou tard. Supposons, pourtant, qu'un beau zele du Théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les Comédiens bien établis dans Genève, bien contenus par nos loix, la Comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au-reste qui me semblent peu compatibles ; car celui des Spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs, est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement sera, comme je l'ai déjà dit, une révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est temps d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent

à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur: à ces coteries ainsi devenues ridicules, ont succédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Genève, sous le nom de *cercles*; & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article, que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées, n'ayant pour objet que le plaisir & la joie, ne

se formoient guères qu'au cabaret. Nos discordes civiles , où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang-froid , firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles ; & d'une fort triste cause sont sortis de très-bons effets (*b*).

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent , tous les après-midi, ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble ; & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût , on joue , on cause , on lit , on boit , on fume. Quelquefois on y soupe , mais rarement , parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble , & les amusemens qu'on se donne sont des

[*b*] Je parle ici d'après des inconvéniens,

exercices propres à rendre & à maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours, que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Genève. Sans être dépourvus de plaisirs & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines : mais dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous une différence extrême : c'est qu'un Théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense,

fera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femme ou de jeune-homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car, pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple, & sans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premièrement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre manière.

Suivons les indications de la Nature, consultons le bien de la Société ; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent

autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs , & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution : car ce sexe plus foible , hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui , nous force de prendre la sienne trop molle pour nous ; & , ne voulant plus souffrir de séparation , faute de pouvoir se rendre hommes , les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme , est très-grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes , cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République , il faut des hommes (c).

[c] On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes , ils n'ont , par exemple , qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préfèrent l'honneur à la vie ; quand elles se battent , elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues

Les Anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil, & presque toujours tête nue (*d*). A tout cela, point de femmes; mais on sçavoit bien les trouver au besoin; & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent, que l'esprit, ni le goût, ni l'amour même, perdissent rien à cette réserve. Pour nous, nous avons pris des manières toutes contraires: lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger & non servir, nous avons appris à le mépri-

de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

[*d*] Après la bataille gagnée par Cambise sur Psammétique, on distinguoit, parmi les morts, les Egyptiens, qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes; au lieu que les Perses, toujours coëffés de leurs grossières tiaras, avoient les crânes si tendres, qu'on les brisoit sans effort. Hérodote lui-même fut, long-temps après, témoin de cette différence.

fer en lui obéissant , à l'outrager par nos soins railleurs ; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un ferrail d'hommes plus femmes qu'elle , qui sçavent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur, dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires , se lever , se rasseoir , aller & venir sans cesse à la cheminée , à la fenêtre , prendre & poser cent fois un écran , feuilleter des livres , parcourir des tableaux , tourner , pirouetter par la chambre , tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue , n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence , si ce n'est que la Nature, qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casaniere , en prescrit aux hommes une toute opposée , & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait assez transpirer , font peu d'exercice & ne se promènent point , au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise ; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'érouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls ni avec leurs armées. Othon lui même, l'efféminé Othon marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégénéré ? L'espece a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu ?

Au-contre : les Barbares du Nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart, descendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (e), & trouvoient dans leurs continuel exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée, au-lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler, vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énervait pas.

(e) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit si grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

Si ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps , il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes , & qui passe sa vie entiere à faire pour elles , ce qu'elles devroient faire pour nous , quand , épuisés de travaux dont elles sont incapables , nos esprit ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes , à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens , nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (f) : agréables , si l'on

(f) Les femmes , en général , n'aiment aucun art , ne se connoissent à aucun , & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit , du goût , de la grace , & quelquefois même de la Philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science , de l'érudition , des talens , & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrâse l'ame , ce génie qui consume & dévore , cette brûlante éloquence , ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs , manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez , jamais d'ame ; ils

veut ; mais petits & froids ; comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre tous ours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions : mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la règle. C'est pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer

seroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sçache, & une autre, mériteroient d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or, partout où dominent les femmes, leur goût doit aussi dominer ; & voilà ce qui détermine celui de notre siècle.

qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer : on les sert sans les honorer ; elles sont entourées d'agréables , mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis est que les premiers , sans avoir les sentimens des autres , n'en usurpent pas moins tous les droits. La société des deux sexes , devenue trop commune & trop facile , a produit ces deux effets ; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi , j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes , pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants , ces compliments insultans & moqueurs , auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi. Les outrager par ces évidens mensonges , n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime , cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne se-

roient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule? Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *Je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *Vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelques images des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur; on ose être soi-même, sans s'affervir aux maximes d'une

caillette. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute: chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaud est préférable encore à ce style plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent déceamment avec le vice. La maniere de vivre plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérament. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient; plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il

ne faut pas croire que cete chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier sous les pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former, dans les mêmes hommes, des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse; qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoises

difent assez librement ce qu'elles ſçavent, & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fauſſes; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par le ſilence & par leurs diſcours, cachent, de peur de repréſailles, le mal qu'elles ſçavent, & publient, par vengeance, celui qu'elles ont inventé.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſévères obſervatrices? Elles font preſque dans notre ville la fonction de Cenſeurs. C'eſt ainſi que dans les beaux temps de Rome, les Citoyens, ſurveillans les uns des autres, ſ'accuſoient publiquement par zele pour la juſtice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haïne des vices qui les démaſque en devint un. Aux Citoyens zelés ſuccéderent des délateurs infâmes, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchans, ils en furent accuſés à leur tour. Grace au Ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes

point réduits à nous cacher à nos propres yeux de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus circonspéctes : on se ménagera davantage, quand on aura plus de raison de se ménager, & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés des femmes. Qu'elles médifent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médifent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sçauroient supporter long-temps cette maniere de vivre; & quelque chere que leur pût être la médifance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, fans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (g).

(g) Ce principe auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont

Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sçais ce qu'elles on dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute; quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enivre, on passe les nuits: tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejeter, ni tout admettre. La regle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut

je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assez de temps pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

rejeter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais (*h*), quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux Spectacles.

Les Citoyens d'un même État, les habitans d'une même ville ne sont point des Anachorettes, ils ne sçauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or de toutes les sortes de liaisons qui

(*h*) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre , les cercles forment , sans contredit , la plus raisonnable , la plus honnête , & la moins dangereuse : parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher , qu'elle est publique , permise , & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter , naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi , on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus , qu'il le propose , & qu'ensuite les cercles soient abolis : à la bonne heure En attendant , laissons , s'il le faut , passer la nuit à boire , ceux qui , sans cela , la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse , & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme , aliene au-moins sa raison pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre : il
rend

rend l'homme stupide & non pas méchant (a). Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance; le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état

(a) Ne calomnions pas le vice même; n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur ; mais , au fond , laquelle est le plus à craindre , de l'intempérance du Suisse , ou de la réserve de l'Italien ?

Je le répète , il vaudroit mieux être sobre & viai , non-seulement pour soi , même pour la Société ; car tout ce qui est mal en morale , est mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal personnel ; le Magistrat ne voit que les conséquences publiques : l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point ; l'autre , que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre : ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire , ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin , tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres , le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse , & l'abbat moins aisément ; un sang ardent lui don-

ne d'autre desirs. Dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule; la raison s'altère en naissant; & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (b); quand un vieillard abuse de ce doux remede, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort sans doute: il cesse, avant la mort, d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de repandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou

[b] Platon, dans ses loix, permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

qu'on réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du temps & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts: car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection, mais le mieux possible selon la nature de l'homme & la constitution de la Société. Il y a tel peuple à qui je dirois: détruisez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bien-

féance entre les sexes ; remontez , s'il est possible , jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous , Genevois , évitez de le devenir , s'il est temps encore ; craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul , & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de Comédie , & tout est bouleversé. L'on ne sçauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles , étant celle des cercles , les fera dissoudre ; il s'en détachera trop de membres , ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-temps les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique , en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle Jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre , & trouvera bien plus beau de

faire des entrechats au Théâtre que l'exercice à Plein-Palais ; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant , ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité ; & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent longtemps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler , les intentions sont droites encore ; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence , & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple , on m'assure que l'éducation de la Jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guères se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence ; qu'ils sçavent plus galamment donner la main aux Dames , & leur dire une infinité de gentilleses pour lesquelles je leur ferois , moi , donner le fouët ; qu'ils sçavent décider , tran-

cher , interroger , couper la parole aux hommes , importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens ; & c'est , de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode , la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à défennuyer , on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil , du vent , de la pluie , de la poussière , afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air , on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice , on leur ôte toutes leurs facultés , on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orientaux. A cela près , tout ce qui les distingue d'elles , c'est que , la Nature leur en ayant refusé les graces , ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Genève , j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en

juste-au-corps , les dents blanches , la main potelée , la voix flûtée , un joliz parasol vert à la main , contrefaire asse mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon temps. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver , & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse , en campagne , à tous leurs exercices , dans toutes les Sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés , ils étoient hardis , fiers , querelleurs entr'eux ; ils n'avoient point de frisure à conserver ; ils se défioient à la lutte , à la course , aux coups ; ils se battoient à bon escient , se bleffoient quelquefois , & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis , suans , essoufflés , déchirés : c'étoient de vrais poliçons ; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie , & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués , & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente !

Heureusement ils ne font point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution, ainsi que des bonnes mœurs. Ceux mêmes qu'une éducation trop délicate amollit pour un temps, seront contraints, étant grands, de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espère, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs pères sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos Comédiens; &, toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible, je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non-seulement d'une manière indirecte, en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pour-

rois donner , je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre , parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent , toujours plus sensibles au Vulgaire , que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes , ni l'influence sur le destin de l'Etat.

On peut considérer les Spectacles , quand ils réussissent , comme une espece de taxe qui , bien que volontaire , n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise , non-seulement parce qu'il n'en revient rien au Souverain , mais sur-tout parce que la répartition , loin d'être proportionnelle , charge le pauvre au-delà de ses forces , & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit , pour en convenir , de faire attention que la différence du prix des places n'est , ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Française , les premieres loges & le Théâtre sont à

quatre francs pour l'ordinaire , & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols , on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au Théâtre n'est que le quadruple du bien des pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant , les premiers sont d'une opulence excessive , & la plupart des autres n'ont rien (c). Il en est de ceci comme des impôts sur le bled , sur le vin , sur le sel , sur toute chose nécessaire à la vie , qui ont un air de justice au premier coup-d'œil , & sont , au fond , très-iniques :

(c) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes , on ne rétablirait point pour cela l'équilibre. Les places inférieures , mises à trop bas prix , seroient abandonnées à la populace ; & chacun , pour en occuper de plus honorables , dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours , sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sols ; mais le riche , pour le fuir , n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs : il faut , malgré lui , qu'il se laisse accoster , & , si son orgueil en souffre , sa bourse en profite.

car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son nécessaire, est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts; tandis que, ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible (*d*). De cette maniere, celui qui a peu, paye beaucoup; & celui qui a beaucoup, paye peu. Je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai, premierement, ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation; en second lieu, sa pauvreté même, qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le mon-

[*d*] Voilà pourquoi les *imposeurs* de Bodin & autres frippons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu; mais, pourvu que les grands soient contents, qu'importe que le pauvre vive?

de en fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement , qui fournit un moyen d'économie au riche , affoiblit doublement le pauvre , soit par un surcroît réel de dépenses , soit par moins de zèle au travail , comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions , il suit évidemment , ce me semble , que les Spectacles modernes , où l'on n'assiste qu'à prix d'argent , tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes , moins sensiblement , il est vrai , dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité , portée jusqu'à certain point , peut avoir ses avantages , certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes , sur-tout dans un petit État , & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le Prince & le Peuple , il peut-être assez indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car , comme d'autres les remplacent , ce changement n'interrompt point la pro-

gre lion. Mais dans une Démocratie où les Sujets & le Souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, si-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'État périclisse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre ; & cette différence portée au-delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince ; mais dans une République elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours le vrai Souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je sçais, c'est que, le temps seul donnant à

l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli, qui nous aimoit, nous l'eût bien sçu dire : Spectacles & Comédies dans toute petite République, & surtout dans Genève, affoiblissement d'Etat.

Si le seul établissement du Théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y représente ? Les avantages mêmes qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira t-elle ? Serons nous plus grands ou plus puissans pour cela ? Que nous importe d'aller étudier sur la scène

les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres? La stérile admiration des vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un Marquis, c'est un Marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir ; & qui sçait combien de courtauts croiront se mettre à la mode, en imitant les Marquis du siècle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne-foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon bannissoit Homere de sa République, & nous souffrirons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il

nous peint , même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'en ai dit assez , je crois , sur leur chapitre , & je ne pense guères mieux des héros de Racine , de ces héros si parés , si doucereux , si tendres , qui , sous un air de courage & de vertu , ne nous montrent que les modeles des jeunes gens dont j'ai parlé , livrés à la galanterie , à la mollesse , à l'amour , à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres , ou du moins qu'on y rend la plus chere aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela , quant à l'objet du Poëte : je sçais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangères , ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui , quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité , celui de la patrie , sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés ; mais quand ces deux passions

font éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit, pour leur suppléer; parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes: c'est plutôt comme supplément des bons sentimens, que comme bon sentiment lui-même, qu'on peut l'admettre; non qu'il ne soit louable en soi, comme toute passion bien réglée, mais parce que les excès en sont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis, sa patrie, & le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises, qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où

elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterais que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la Raison, la Beauté n'est pas étrangère, ni sans empire; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes; les femmes, de les inspirer; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des Spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur faiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu: mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son

enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage ; & quand on s'aperçoit de l'erreur , qu'il est tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés séduits par ces apparences , d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus, par degrés , de vils corrupteurs , sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sçait se connoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a sçu vaincre , ah ! pardonnons à ce mortel , s'il existe , d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage les choses , la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites , nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles , & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact,

sans délicatesse , substitué mal à propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au Théâtre , les comparaisons qu'on a lieu d'y faire , les réflexions sur l'art de plaire aux Spectateurs , peuvent le faire germer , mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe , il faut un commerce intime entre les citoyens , il faut une étroite dépendance les uns des autres , il faut de la galanterie & même de la débauche , il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables , & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours , & nous devons trembler d'acquiescer l'autre.

Nous aurons des Comédiens , mais quels ? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but en blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames ? Nous en aurons donc d'abord de mauvais , & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons nous , ou s'ils nous formeront ? Nous aurons de bonnes pieces ; mais les recevant pour telles sur la parole d'au-

trui, nous ferons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ferons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce, au fond, que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

Je ne vois qu'un remède à tant d'inconvéniens: c'est que, pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les composions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celle des choses honnêtes & qui conviennent à des hommes libres (e).

(e) Si quis ergò in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, & jucundum: dice-

Il est sûr que des pieces tirées , comme celles des Grecs , des malheurs passés de la Patrie ou des défauts présens du peuple , pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors, quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier ? des Lévrery ? Ah ! dignes Citoyens ! Vous fûtes des héros , sans doute ; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (f) , &

mus autem non esse ejusmodi hominem in Republicâ nostrâ , neque fas esse ut insit ; mitte-musque in aliam urbem , unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ , fabularumque fictore , utilitatis gratiâ , qui decoris nobis rationem exprimat , & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus , quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(f) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie , avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette , sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier ; non pas en imitant puérilement ses discours

nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous sçavoir admirer. Quels feront nos tyrans ? des Gentils hommes de la cuillier (g), des Evêques de Genève, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (h) & l'An-

& ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui; sçachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays, que sa vie. Avant d'aller à l'échaffaud, il écrivit sur le mur de sa prison cctte épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur :

*Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit:
Nec cruce, nec saxi gladio perit illa tyranni.*

(g) C'étoit une confrérie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Genève, & qui, pour marque de leur association, portoient une cuillier pendue au cou.

(h) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'Escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage, en entrant sur la scène, se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'autechrist

techrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siècle plaissant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux

dace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Genève: cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un spectacle plus simple & plus terrible encore; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus, au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poètes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scène même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

vengeances particulieres. Notre ville est si petite , que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personalities. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Genève, nous offre une leçon frappante : c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate : c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt , & ses désastres ne justifient que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon , aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous , c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens travestis en beaux-esprits , s'occuper à faire des vers François & des pieces de Théâtre, talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Monsieur de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus ; & , s'il nous faut absolument un Théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie , & à vivre autant que ses pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en

ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre Jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore; & , si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le feront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation: au-contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes; & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, & je dis que, si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à-peu-près égaux, il seront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne se-

ront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrâce. Les Magistrats leur en imposeront : soit. Mais ces Magistrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bien-tôt les Comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs : c'est par eux qu'aura commencé le désordre ; mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la Jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux ; tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence : chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme pourra s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écouterà point, & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chez une Jeunesse inconsidérée ? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manège à leurs succès, je ne leur donne pas

trente ans pour être les arbitres de l'État (a). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages; les élections se feront dans les loges des Actrices & les chefs d'un peuple libre seront les créatures d'une bande d'Histriens. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au Public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes rai-

(a) On doit toujours se souvenir que, pour que la Comédie se soutienne à Genève, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'est que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre, on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

sons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un aussi petit État que la République de Genève, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est-il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande; le vice & l'oïveté y ont ils déjà fait un tel progrès, qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes; car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passagères, & une Comédie à demeure; entre les poliçonneries d'un Charlatan, & les représentations régulières des ouvrages Dramatiques; entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace, & un Théâtre estimé où les honnêtes gens pen-

feront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfant qui veut, sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux: on s'en rebutera plus vîte; s'ils sont grossiers, ils feront moins séduisants. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées, & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la Jeunesse qui les écoute? Si sont bien les discrets propos du Théâtre; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entierement de tous ces tréteaux, & que, petits & grands, nous scussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état

& de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les bateleurs, il ne s'en suit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-temps d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne !

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir, quand on en sentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit : ils restent, quand leur cause est ôtée : & , dès qu'on commence à les sentir, ils sont irremédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se feront corrompus ; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du temps que nous ne sçaurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes.

mes; les Comédiens, en partant, nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bien tôt à les rappeler ou à faire pis : nous aurons mal fait d'établir la Comédie; nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs des ces fêtes publiques; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitu-

de & de l'inégalité, Non, peuples heureux, ce ne font pas là vos fêtes. C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercénaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-même, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les Spectateurs en Spectacle; rendez-les Acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voye & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs: il en est de plus modernes, il en est d'existans encore, & je les trouve précisément parmi nous.

Nous avons tous les ans des revûes , des prix publics , des Rois de l'arquebuse , du canon , de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (b) & si agréables : on ne peut trop avoir de semblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas , pour nous rendre dispos & robustes , ce que nous faisons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de sol-

(b) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain & vive dans sa condition. Il faut qu'il y vive agréablement , afin qu'il en remplisse mieux les devoirs ; qu'il se tourmente moins pour en sortir , & que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manège & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal , quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'affiette de l'État n'est bonne & solide que quand , tous se sentant à leur place , les forces particulières se réunissent & concourent au bien public , au lieu de s'user l'une contre l'autre , comme elles font dans tout État mal constitué. Cela posé , que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes , les plaisirs & toute espèce d'amusement , comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fautive.

dats ? Pourquoi , sur le modele des prix militaires , ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnastique , pour la lutte , pour la course , pour le disque , pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joutes sur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant Spectacle que de voir , sur ce vaste & superbe bassin , des centaines de bateaux élégamment équipés , partir à la fois au signal donné , pour aller enlever un drapeau arboré au but , puis servir de cortége au vainqueur revenant

Tant pis , si le peuple n'a de tems que pour gagner son pain , il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juste & bien-faisant , qui veut qu'il s'occupe , veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice & le repos , le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux ? Donnez-lui des fêtes , offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses, qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur ils s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses regles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout, jusqu'à la plaisanterie, à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant ; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur ses lèvres ; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs ; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion ; mais cette profusion même est alors bien placée. & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes.

publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fit moins de scrupule, sçavoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature, & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir, de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature ; la nôtre seule, qui la suit & la regle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter, sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon gouvernement condamne ; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que

dans une assemblée où les yeux du Public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, auquel le Spectateur impose une gravité dont on n'oseroit fortir un instant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins, quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire? & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose.

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, &

où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile , & la tristesse , & l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une Jeunesse enjouée & folâtre , elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour ; mais le vice est ami des ténèbres , & jamais l'innocence & le mystère n'habiterent long-temps ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens , je voudrois, au contraire, qu'ils fussent publiquement autorisés , & qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solennels & périodiques ouverts indistinctement à toute la Jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (c), nommé par le

(c) A chaque corps de métier , à chacune des sociétés publiques dont est composé notre État , préside un de ces Magistrats , sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes

Conseil , ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent , pour veiller sur leurs enfans , pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités , & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des Spectateurs & des Juges , sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au Public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable , destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe, qui , ayant déjà donné des citoyens à la patrie , verroient encore leurs petits-en-

les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association ; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix , aux mœurs , à la décence , même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

fans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît fans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la Vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup-d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde, au jugement du parquet, fut honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (i), & du titre de *Reine du bal* qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortège, que le pere & la mere fussent félicités

(d) Voyez la note précédente.

& remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fit un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'affauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu.

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vûes, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La Jeunesse, ayant des rendez-

vous sûrs & honnêtes, feroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un Spectacle agréable, sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit-là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractère seroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons deve-

nant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens; ces mariages, moins circonscrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'excessive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un Spectacle public, qu'à l'assemblée d'une grande famille; & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde & la prospérité de la République (e).

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir à peu de frais, & sans danger, plus de Spec-

(e) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci, l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse; je m'ennuie à voir danser... il ne peut souffrir la Comédie; j'aime la Comédie à la passion... il a de l'aversion pour les femmes; je ne serai que trop bien justifié là-dessus... il est mécontent des Comédiens; j'ai tout sujet de m'en louer, & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particulièrement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poètes dont je suis forcé de censurer les pieces : ceux qui sont morts ne feront pas de mon goût, & je serai piqué contre

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers, qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient

les vivans. La vérité est que Racine me charme, & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses pieces, & manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un service. J'estime son génie & respecte sa vieillesse; mais, quelque honneur que je porte à sa personne, je ne dois que justice à ses pieces, & je ne sçais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte, c'est par un désintéressement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne souilla le desir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai presque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la devise que j'ai choisie & dont je me sens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait parler au Public : je sçais alors m'oublier moi-même; &, si

au-moins pour y voir une chose unique : quoi qu'à dire le vrai , sur beaucoup de fortes raisons , je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je suis persuadé , quant à moi , que jamais étranger n'entra dans Genève , qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais sçavez-vous , Monsieur , qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs ? Les Genevois mêmes , qui , avec un sincere amour pour leur pays , ont tous une si grande inclination

quelqu'un m'offense , je me tais sur son compte , de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis , en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles ; aux Lecteurs , qui ne craignent pas que ma haine leur en impose ; & sur-tout à moi qui , restant en paix , tandis qu'on m'outrage , n'ai du moins que le mal qu'on me fait , & non celui que j'éproverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité , à qui j'ai consacré ma vie , non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sçauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir ; & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance.

pour les voyages , qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reste de l'Europe & du monde , vivent & meurent loin de la patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur , si j'y étois moins inutile. Je sçais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrain nous refuse , & que nous pourrions difficilement subsister , si nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent , commel'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche ; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes gens ; enrichir leur pays de leur richesse ; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres , toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs , qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ? Non , non , Monsieur ; ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sçauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays ; il faut
fait

faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter ; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices , de leurs premiers Spectacles , de leurs premiers plaisirs , reste profondément gravé dans leurs cœurs ; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé , tandis que mille autres s'effacent ; il faut qu'au milieu de la pompe des grands États & de leur triste magnificence une voix secrète leur crie incessamment au fond de l'ame : Ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie & la véritable allégresse ? Où sont la paix , la liberté , l'équité , l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois , avec une ville aussi riante , un pays aussi charmant , un gouvernement aussi juste , des plaisirs si vrais & si purs , & tout ce qu'il faut pour sçavoir les goûter , à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie ?

Ainsi rappelloit ses citoyens , par des fêtes modestes & des jeux sans éclat , cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions

en tirer ; ainsi dans Athenes parmi les beaux arts , ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse , le Spartiate ennuyé soupiroit après les grossiers festins & les fatigans exercices. C'est à Sparte que , dans une laborieuse oisiveté , tout étoit plaisir & Spectacle ; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations , & que les moindres délassemens formoient une instruction publique ; c'est-là que les citoyens , continuellement assemblés , consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat , & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisans me demander si , parmi tant de merveilleuses instructions , je ne veux point aussi , dans nos Fêtes Genevoises , introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes ? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & le cœur assez chastes pour supporter un tel Spectacle , & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Genève , comme à Sparte , couvertes de l'honnêteté publique ; mais , quelque estime que je fasse de mes compatriotes , je sçais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens , & je ne leur propose ;

des institutions de ceux-ci, que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux élèves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuse, leurs mœurs pures & sévères, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient seules rendre innocent, sous leurs yeux, un Spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

Mais pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne sçait on pas que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obscènes ? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin d'irriter les desirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme de-

vant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise, avançant un bout du pied couvert & chaussé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exaétitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire désirer davantage, quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose;

Heu! malè tùm mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuses digressions. Grace au Ciel, voici la dernière: je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables: sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un

certain esprit martial convenable à des hommes libres (a). Sans affaires & sans plaisirs , au moins de ce qui porte ces noms parmi nous , ils passoient , dans

(a) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un Spectacle assez simple , & dont pourtant l'impression m'est toujours restée , malgré le temps & la diversité des objets. Le Régiment de S.-Gervais avoit fait l'exercice , & , selon la coutume , on avoit soupé par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblèrent après le souper dans la place de S.-Gervais & se mirent à danser tous ensemble , Officiers & soldats , autour de la fontaine , sur le bassin de laquelle étoient montés les tambours , les fifres , & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir ; cependant l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme , se tenant tous par la main , & formant une longue bande qui serpenoit en cadence & sans confusion , avec mille tours & retours , mille espèces d'évolutions figurées , le choix des airs qui les animoient , le bruit des tambours , l'éclat des flambeaux , un certain appareil militaire au sein du plaisir , tout cela formoit une sensation très-vive qu'on ne pouvoit supporter de sang-froid. Il étoit tard , les femmes étoient couchées , toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zèle aux Acteurs ; elles ne purent tenir long-

cette douce uniformité, la journée sans la trouver trop longue ; & la vie , sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir , gais & dispos , prendre leur

temps à leurs fenêtrés , elles descendirent ; les maitresses venoient voir leurs maris , les servantes apportoit du vin , les enfans mêmes , éveillés par le bruit , accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue ; ce ne furent qu'embrassemens , ris , fantés , caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne sçaurois peindre , mais que , dans l'allégresse universelle , on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere , en m'embrassant , fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jacques , me disoit-il , aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois ? ils sont tous amis , ils sont tous freres ; la joie & la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois : tu verras un jour d'autres peuples ; mais quand tu voyagerois autant que ton pere , tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse , il n'y eut plus moyen : on ne sçavoit plus ce qu'on faisoit , toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque temps encore à rire & à causer sur la place , il fallut se séparer , chacun se retira paisiblement avec sa famille ; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris , non pas en troublant leurs plaisirs , mais en allant les partager. Je

frugal repas , contens de leur patrie , de leurs concitoyens & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics , en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes , selon la différence des âges ; & ces danses se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la première , en chantant le couplet suivant :

*Nous avons été jadis ,
Jeunes , vaillans & hardis.*

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour , en frappant de leurs armes en cadence :

*Nous le sommes maintenant ,
A l'épreuve à tout venant.*

Ensuite venoient les enfans, qui leur répon-

sens bien que ce spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir , & un cœur fait pour le sentir. Non ; il n'y a de pure joie que la joie publique , & les vrais sentimens de la nature ne regnent que sur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'Orgueil & mere de l'Ennui , jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie ?

doient , en chantant de toute leur force :

*Et nous bientôt le ferons ,
Qui tous vous surpasserons.*

Voilà , Monsieur , les spectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai , si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs , j'en prévois les tristes effets ; j'en ai montré quelques-uns , j'en pourrois montrer davantage ; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats sçaura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la Jeunesse de mon pays , d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse Jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort ! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus , la liberté , la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits ; c'est celui par lequel finira ma vie.

LETTRE

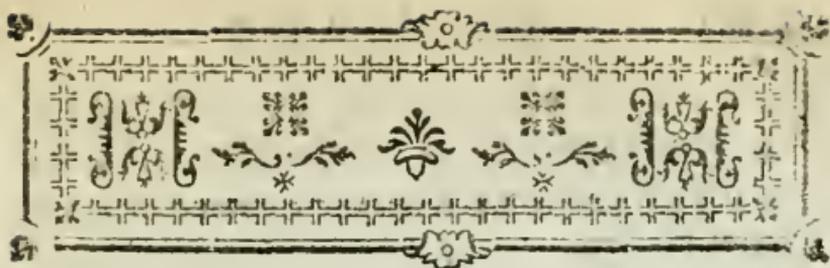
A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE;

Par M. D'ALEMBERT, de
l'Académie Française, en
réponse à la précédente.

Quittez-moi votre serpe, instrument
de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.



L E T T R E

A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, MONSIEUR, sur l'article *Genève* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore sçu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage, en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre Lettre, mais de m'entrettenir avec vous sur ce qui en fait le

fujet , & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises ; il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre , & je ne cherche point à écrire des choses brillantes , mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence ; c'est la reconnaissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous , & qu'ils imiteront peut-être enfin , quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique , elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent , & plus utile à ceux qui en font l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproques ; la vérité seroit connue , & personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse , que la manière de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois

objets principaux; d'attaquer les Spectacles pris en eux-mêmes; de montrer que, quand la Morale pourroit les tolérer, la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractère de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous, si elles sont fâcheuses; mais, à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections

en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensera pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui, pour se défendre d'une hérésie, en avançoit une plus grave; qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts est nuisible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes: vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduisant à l'état des bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient si bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de musique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que, si nous en avions une, ce seroit tant pis pour nous.* Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes, &, pour me

fervir de vos propres termes , comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre , & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les Spectacles que comme un amusement , cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte* , dites-vous , *& le temps si précieux !* Qui en doute , Monsieur ? Mais en même temps la vie est si malheureuse , & le plaisir si rare ! Pourquoi envier aux hommes , destinés presque uniquement par la Nature à pleurer & à mourir , quelques délassemens passagers , qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence ? Si les Spectacles, considérés sous ce point de vue , ont un défaut à mes yeux , c'est d'être pour nous une distraction trop légère & un amusement trop foible , précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement , & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales , nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à nous. D'ailleurs, le plaisir

superficiel & momentané qu'elles peuvent produire , est encore affoibli par la nature de ce plaisir même , qui , tout imparfait qu'il est , a l'inconvénient d'être trop recherché , & , si on peut parler de la sorte , appelé de trop loin. Il a fallu , ce me semble , pour imaginer un pareil genre de divertissement , que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes. Quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la première idée de cet amusement raffiné , qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres , & à nous rendre Spectateurs de la vie , d'Acteurs que nous y sommes , pour nous en adoucir le poids & les maux. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au Théâtre. A travers les impressions agréables de la scène , j'apperçois de temps en temps , malgré moi , & avec une sorte de chagrin , l'empreinte fâcheuse de son origine ; surtout dans ces momens de repos , où l'action suspendue refroidie , laissant l'imagination tranquille , ne montre plus que la représentation au lieu de la chose , &

l'Acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusques dans les plaisirs mêmes; moins il peut s'en passer, moins il les goûte; & plus il y met de soins & d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le Vulgaire croit un séjour de délices; & où les raffinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop souvent au riche blasé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinemens nécessaires.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs, pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés & factices, inventés & mis en usage par l'oïveté, sont bien au-dessous des plaisirs si purs & si simples que devroient nous offrir les devoirs du Citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de père: mais rendez nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins

tristes : ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux , nous nous consolions , de nôtre mieux aussi , des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux , & par conséquent les Citoyens moins rares , les amis plus sensibles & plus constans , les peres plus justes , les enfans plus tendres , les femmes plus fidelles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié , de la patrie , de la Nature & de l'amour. Mais il y a long-temps , vous le sçavez , que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables , si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens , non les meilleures loix en elles-mêmes , mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine Philosophie prescrit aux hommes , & des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer & nous prendre tels que nous sommes , pleins de passions & de foiblesses , mécontents de nous-mêmes & des autres , réunissant à un penchant naturel pour l'oïfiveté , l'inquiétude & l'activité dans les desirs. Que reste-t-il à faire à la Philosophie , que de pallier à nos yeux , par les distractions

qu'elle nous offre , l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont , comme vous , Monsieur , la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous même ? N'éprouvez - vous jamais au sein du repos , & quelquefois du travail , ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La Société seroit d'ailleurs trop malheureuse , si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous , s'en bannoient par un exil volontaire. Le sage , en fuyant les hommes , c'est-à-dire , en évitant de s'y livrer ; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Être suprême lui a marqué son séjour , & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la Chaire , cet argument si rebattu contre les Spectacles : qu'ils sont

contraires à l'esprit du Christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit, sur ce principe, les délassemens que la Religion condamne le moins. Les Solitaires austeres de Port-Royal, grands Prédicateurs de la mortification chrétienne, &, par cette raison, grands adversaires de la Comédie, ne se refusoient pas dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des sabots, & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les Spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles, déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théâtre où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, presque sans qu'ils s'en apperçussent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monsieur, de quoi vous croyez le Théâtre incapable; vous lui

attribuez même un effet absolument contraire , & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous , que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire , & que celui d'être utiles est tout au plus le second ; mais qu'importe , s'ils sont en effet utiles , que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne-foi , Monsieur , avec nous-mêmes , & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout Ecrivain ; & la première vérité qu'il veut apprendre à ses Lecteurs , c'est qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages ; l'indifférence se taît , & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une Nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir ; & le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois , si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder & sans l'entendre. La vraie Philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire , & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur ,

même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monsieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être estimé; j'ajoute, pour être estimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrète & importune nous crie, que ce qui est beau, grand & vrai plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le suffrage general, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi, quand on cherche les éloges du Vulgaire, c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérés, en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre, est un amour-propre timide qui se console d'avance, ou un amour-propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un Ecrivain, soit d'être loué, soit d'être utile, ce but n'importe guere au Public: ce n'est point là ce qui regle son jugement, c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit

ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes pieces de Théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la Morale mise en action ; ce sont les préceptes réduits en exemples ; la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes ; la Comédie , les ridicules attachés à leurs défauts ; l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abstraite & dans une espece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous les sentimens dont la Nature a mis le germe dans nos ames.

On va , selon vous , s'isoler au Spectacle , on y va oublier ses proches , ses concitoyens & ses amis. Le Spectacle est, au contraire, celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poëte dans son enthousiasme , un Géometre dans ses méditations profondes , sont bien plus isolés qu'on ne l'est au Théâtre. Mais quand les plaisirs de la scène nous feroient perdre pour un moment le souvenir de

nos semblables, n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amusement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & les amis sans les aimer moins; & vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la Poétique des Anciens, que le Théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie; mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées, si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le Théâtre tend à nous garantir ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires; j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de Morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la Tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles; elle

emploie,

emploie , par exemple , les larmes & la compassion dans Zaïre , pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans Brutus , pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis , pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si , avec quelques Philosophes , on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles , il faudra pour lors se borner à dire , que le Théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses , que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

« Voilà , objectez-vous , un remede
 » bien foible & recherché bien loin :
 » l'homme est naturellement bon ; l'a-
 » mour de la vertu , quoi qu'en disent
 » les Philosophes , est inné dans nous ;
 » il n'y a personne , excepté les scélérats
 » de profession , qui , avant d'entendre
 » une Tragédie , ne soit déjà persuadé
 » des vérités dont elle va nous instruire ;
 » & à l'égard des hommes plongés dans
 » le crime , ces vérités sont bien inutiles
 » à leur faire entendre , & leur cœur n'a
 » point d'oreilles ». L'homme est naturel ;

lement bon, je le veux; cette question demanderoit un trop long examen; mais vous conviendrez du moins que la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que, quand il voudra consulter sa raison, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu: & c'est en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juste & de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions, qui étouffent sa voix, emprunte le secours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient, quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la morale est comme la médecine; beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les âmes foibles par l'exercice des sentimens honnêtés, & d'affermir dans ces mêmes sentimens les âmes vertueuses. Vous appelez passagers & stériles les mouvemens que le Théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le temps de la pièce; mais leur effet, pour être lent & comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre,

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le Théâtre; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage? Il est bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance; est-ce une raison pour proscrire ces livres?

Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle , encore faut-il que le siecle soit bon ; sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher , & à nous de les entendre ?

« Belle comparaison ! direz-vous ;
 » je veux que nos Prédicateurs & nos
 » Moralistes n'aient pas des succès bril-
 » lans ; au moins ne font-ils pas grand
 » mal , si ce n'est peut-être celui d'en-
 » nuyer quelquefois ; mais c'est précisé-
 » ment parce que les Auteurs de Théâtre
 » nous ennuient moins, qu'ils nous nuisent
 » davantage. Quelle morale que celle
 » qui présente si souvent aux yeux des
 » Spectateurs des monstres impunis & des
 » crimes heureux : un Atrée qui s'ap-
 » plaudit des horreurs qu'il a exercées
 » contre son frere ; un Néron qui em-
 » poisonne Britannicus pour régner en
 » paix ; une Médée qui égorge ses enfans,
 » & qui part en insultant au désespoir de
 » leur pere ; un Mahomet qui séduit &
 » qui entraîne tout un peuple , victime
 » & instrument de ses fureurs ! Quel
 » affreux spectacle à montrer aux hom-

» mes, que des scélérats triomphans » ! Pourquoi non , Monsieur , si on leur rend ces scélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous instruire à la vertu , qu'en nous montrant , d'un côté , les succès du crime , & en nous faisant envier , de l'autre , le sort de la vertu malheureuse ? Ce n'est pas dans la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer , c'est dans l'abjection & dans l'infortune. Or , sur cet effet du Théâtre , j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage ; interrogez les Spectateurs l'un après l'autre au sortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime : demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être , de Britannicus , ou de Néron ; d'Atrée , ou de Thyeste ; de Zopire , ou de Mahomet. Hériteront-ils sur la réponse ? Et comment hésiteroient-ils ? Pour nous borner à un seul exemple , quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrationnable , & à faire regarder comme des monstres , ceux qui l'inspirent , que cet horrible tableau du quatrième Acte de Mahomet , où l'on voit Séide , égaré par un zèle affreux , enfoncer le poignard dans le sein de son pere ? Vous voudriez , Monsieur , bannir

cette Tragédie de notre Théâtre ? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'esprit philologique qui l'a dictée seroit de même date parmi nous , & peut-être eût épargné à la nation Françoisse, d'ailleurs si paisible & si douce, les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette Tragédie laisse quelque chose à regretter aux Sages , c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zele d'une fausse Religion , & non les malheurs encore plus déplorables , où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet , je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est , ce me semble , aucune qui ne laisse dans notre ame , après la représentation , quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable , puisqu'il a voulu , contre l'avis même des Dieux braver sa destinée ; dans Phédre , une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse , mais non pas excusable , puisqu'elle travaille à perdre

un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer ; dans Catilina , le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain ; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité , de la vengeance & de la haine. D'ailleurs , quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale , seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses ? Il suffiroit , pour les justifier de ce reproche , de faire attention aux sentimens louables , ou tout au moins naturels , qu'elles excitent en nous ; Œdipe & Phédre , l'attendrissement sur nos semblables ; Atrée & Médée , le frémissent & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies , moins pour être instruits que pour être remués , quel seroit en cela notre crime & le leur ? Elles seroient pour les honnêtes gens , s'il est permis d'employer cette comparaison , ce que les supplices sont pour le peuple ; un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin , & non pas , comme on le croit communément , un sentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit , au contraire , ces exécutions avec

un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jusqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & grossières, des secousses fortes pour les ébranler. La Tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais, bien loin d'être alors dangereuse, elle est, au contraire, importune; & un sentiment de cette espèce peut-il être une source de vices & de forfaits? Si, dans les pièces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le Spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas: quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'Histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'Histoire elle même qu'il accuse; & il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un Spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte; dans notre Opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité, ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Au-

teur de laisser jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un Opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare :

Tonnez, Dieux impuissans ; frappez : je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au Théâtre lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet ; c'est la faute du Poëte & non du genre ; vous trouverez des Historiens mêmes qui ne sont pas exempts de ce reproche ; en accuserez-vous l'Histoire ? Rappeliez vous, Monsieur un de nos chef-d'œuvres en ce genre, la conjuration de Venise de l'Abbé de Saint-Réal, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire, sans l'avoir peut-être voulu, pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie ; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles : on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit

malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de *Manlius Capitolinus*, quoique ces deux pièces ne different guere que par les noms & l'état des personnages. Des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des Sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pièces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du Théâtre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la Société? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous cherchiez en vain à détruire cette passion dans les hommes; il ne pa-

roit pas, d'ailleurs, que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, & auxquelles toute l'austérité de votre Philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut, & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos Tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts mêmes que l'on fait pour le remplir ; que l'impression du sentiment reste, & que la morale est bien-tôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots : *Je vous aime, vous êtes Empereur, & je pars* ; & où ce grand Poëte a sçu réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout Spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette Tragédie le cœur affligé, partageant en quelque manière le

sacrifice qui coûte si cher à Titus , & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame, & approfondit le sentiment triste qui l'occupe , qu'y apperçoit il , Monsieur ? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai , qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice , le bonheur du monde attaché au sacrifice de Titus nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons ; l'intérêt que nous prenons à sa douleur , en admirant sa vertu , se changeroit en indignation, s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même , tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût essayé de nous représenter ce Prince , entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, sensible aux prières d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir , mais cédant aux larmes de sa maitresse ; les adieux les plus touchans de ce Prince à ses sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil qui , pour satisfaire une passion obscure , renonce à faire du bien aux hommes , & qui va

dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose, au contraire, adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monsieur, a, d'ailleurs, un autre avantage ; c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous élève tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos Théâtres étoient dangereu-

ses, ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue, à qui les remèdes mêmes seriroient de poison; aussi suis-je persuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pièces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devoit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos Théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même & dans Andromaque, si on en excep-

te quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione? Phédre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût; on sçait la réponse que Racine lui fit : *Eh! Monsieur, sans cela, qu'auroient dit les petits-Maîtres?* Ainsi c'est à la frivolité de la Nation que Racine a sacrifié la perfection de sa pièce. L'amour, dans Corneille est encore plus languissant & plus déplacé: son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître; mais il n'y a presque aucune de ses autres Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux, si propre à nous consoler de tout ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester, veut être sur le Théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul & sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il est dégra-

dé par le second. Le seul caractère qui lui convienne dans la Tragédie, est celui de la véhémence, du trouble & du désespoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une passion commune & bourgeoise. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la sorte, il deviendra monotone, & toutes nos pièces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos Auteurs, qu'une pièce ne puisse nous intéresser sans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver, à leur exemple, une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le Théâtre ; les malheurs de l'ambition, le Spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la superstition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françaises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni ci oyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vu s'intéresser à la mort de César, & verser des larmes à Mérope ?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un

exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de Spectateur qui s'y méprenne : c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin* ? que le déreglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé : dans *le Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la Cour pour maîtresse, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur : dans les scènes d'*Harpagon* & de son fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans :

enfin dans toutes ? cette vérité si utile , que les ridicules de la Société y sont une source de désordres. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être , puisque l'objet naturel de la Comédie est la correction de nos défauts , par le ridicule , leur antidote le plus puissant ; & non la correction de nos vices , qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers : & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous ; sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable , & sont presque unique-

ment une école de mauvaises mœurs , on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui, pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satyre cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théâtre comique, si néanmoins le *Tartuffe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne sçais, Monsieur, ce que vous pensez de cette dernière piece : elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous ; ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a jouée & démasquée. Mais je viens au *Misanthrope*. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la Société, si nous ne sçavons compatir

aux foibleſſes de nos ſemblables , & ſupporter leurs vices mêmes ; que les hommes ſont encore plus bornés que méchans , & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſanthrope diverſiſſe les Spectateurs , il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux : il n'eſt perſonne, au contraire, qui ne l'eſtime , qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur , comme de celle d'un enfant bien né, & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blâmer dans le rôle du Miſanthrope , c'eſt qu'Alceſte n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raiſonnable & philoſophe que Moliere a voulu lui oppoſer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru , non pas abſolument, comme vous le prétendez , un caractère odieux , mais un caractère mal décidé , plein de ſageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſanthrope dans la premiere ſcène ſur la néceſſité de ſ'accommoder aux travers des hommes ; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſanthrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un

homme dont il ne sçait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, & donne par-là beaucoup davantage au Misanthrope. Il devoit répondre, au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement, lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misanthrope a encore plus beau jeu dans la scène du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, & se borner alors à des discours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué, & que, dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ses amis; encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste, qui se pique de vérité dans les cho-

ses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette coëre du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins fondée ; & la situation des personnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand, que Philinte eut été partagé entre l'embarras & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scène du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, & *ses je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai : *ses je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable ; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scène ; & je dois rendre cette justice à nos Spectateurs modernes,

qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siècle) dût craindre aujourd'hui le fort équivoque qu'il eut à sa naissance ; notre Parterre , plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans , n'auroit plus besoin du Médecin malgré lui , pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même temps avec vous que d'autres chefs-d'œuvres du même Poëte & de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès ; notre changement de goût en est la cause ; nous voulons dans la Tragédie plus d'action , & dans la Comédie plus de finesse. La raison en est , si je ne me trompe , que les sujets communs sont presqu'entièrement épuisés sur les deux Théâtres ; & qu'il faut, d'un côté , plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus ; & , de l'autre , plus de recherche & plus de nuances pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie , ne vous permet pas de faire grace à aucun genre , même à celui où

l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modèles de courage & de vertu; *autant voudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez, un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le Théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; & vous blâmez à présent les pièces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me semble, au contraire, qu'aucun genre de pièce n'y est plus propre; &, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scènes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux

qu'aux nôtres. Nous ne voyons , pour ainsi dire , les infortunes des Rois qu'en perspective ; & dans le temps même où nous les plaignons , un sentiment confus semble nous dire , pour nous consoler , que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême , & comme les degrés par lesquels la Nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir ; ils sont l'image fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent : un Roi n'est presque pas notre semblable ; & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre , ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poètes , est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant : deux sentimens si tranchans & si disparates ne sont pas faits pour être voisins ; & , quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois , je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le Théâtre , & si le sentiment *trouble* & mal décidé qui résulte de cet allia-

ge des ris avec les pleurs, est préférable au plaisir seul de pleurer, ou même au plaisir seul de rire ? *Les hommes sont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude & de la dureté de ses anciens amis. *Et les femmes ?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre. J'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne sont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre & discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent & contre celles qui, selon vous, nous y attirent ; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philosophien n'épargne personne, & on pourroit lui appliquer ce passage de l'Écriture, *Et manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où sont les Comédiens de re-

vêtir un caractère qui n'est pas le leur , les accoutume à la fausseté. Je ne sçau-rois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès, sur le même prin-cipe, à tous les Auteurs de pieces de Théâtre, bien plus obligés encore que les Comédiens, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scène. Vous ajoûtez qu'il est vil de s'ex-poser aux sifflets pour de l'argent ; qu'en faut-il conclure ? Que l'état de Comé-dien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récom-pense, quels applaudissemens plus flat-teurs que ceux du Théâtre ? C'est-là où l'amour-propre ne peut se faire illusion, ni sur les succès, ni sur les chûtes ; & pourquoi refuserions-nous à un Acteur accueilli & désiré du public, le droit si juste & si noble de tirer de son talent sa subsistance ? Je ne dis rien de ce que vous ajoûtez (pour plaisanter sans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroite-ment sur le Théâtre, s'instruisent à vo-ler dans les maisons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractère, & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce-là, Monsieur, celui que vous deviez préférer

pour vous y soumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti que, si ceux qui représentent nos pièces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; & qu'ainsi, en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils confidéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des esclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long temps, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considé-

ration réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité; qu'on accorde des distinctions aux Comédiennes sages; & ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'État le plus sévère dans ses mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur sçait aucun gré de se priver d'amans, & que, de l'autre, il est permis aux femmes du monde d'en avoir, sans en être moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monsieur, plus juste ou plus conséquent que le Public; votre sortie sur nos Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne sçais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont sçu quelquefois rendre malheureux, & si, par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut être

même quelque chose de plus vif ; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace ; elles sentiront du moins, (& elles vous en sçauront gré) qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence Philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt ? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment, combien leur société est aimable & dangereuse ; relisons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous récrier : *Où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse ?* comme le sage s'écrioit autrefois : *Où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si, par malheur, vous aviez raison,

quelle en seroit la triste cause ? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame ; le jargon futile , & humiliant pour elles & pour nous , auquel nous avons réduit notre commerce avec elles , comme si elles n'avoient pas une raison à cultiver , ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste , je dirois presque meurtrière , que nous leur prescrivons , sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse , à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent , une opinion qu'elles ne cachent , une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la Nature en elles, comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts , & que par-tout le plus fort est l'oppresseur & le tyran du plus foible. Je ne sçais si je me trompe ; mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame , est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne,

de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réussiroient mieux que nous, surtout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la Nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre siècle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que passionnées, sçauront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal; mais sera-ce la faute de la Nature? A l'égard des ouvrages de génie & de sagacité, mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réussir? Descartes les jugeoit plus propres que nous à

La Philosophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monsieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble, au contraire, que, les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à ſ'inſtruire. Si les ſiècles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumière y eſt trop inégalement répandue; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur: le grand défaut de ce ſiècle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumière ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienſaiſans; nous ceſſerons de

tenir les femmes sous le joug & dans l'ignorance, & elles de séduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié ; sentiment qui, dans l'intention de la Nature, devoit nous rendre heureux, & que, pour notre malheur, nous avons sçu altérer & corrompre.

Enfin, ne nous arrêtons pas seulement, Monsieur, aux avantages que la Société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux, & à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, destiné à partager avec nous le malheur d'être, le soulagement le plus propre à le lui faire supporter ? Philosophes que la Nature a répandus sur la

surface de la terre , c'est à vous à détruire , s'il vous est possible , un préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres , d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage , en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous , en recevant cette éducation précieuse , à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oïveté , un rempart contre les malheurs , & non comme l'aliment d'une curiosité vaine , & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique , qui peut les condamner à paroître ignorantes , mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent , pour des motifs très-légers , par vanité ou par humeur , heurter de front les idées de votre siècle ; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver , que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde , pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous , & que la Nature a destinés à vous survivre & à souffrir ; pour leur procurer dans l'infortune , dans les maladies , dans la pauvreté , dans la vieillesse.

des ressources dont notre injustice les a privés? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois, au contraire, ou moins sensibles, ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talens, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins, elles les dévorent & sçavent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elles, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres? Ils ne le devoient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur; les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés & que l'exemple y fortifie, deviennent, à la honte de l'Humanité, plus puissans sur nous que les sentimens naturels; la douleur fait plus périr

de Ministres déplacés, que d'amans malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce quelles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la Nature ne leur a donné ni besoins, ni passions; la réflexion peut réprimer les desirs: mais le premier mouvement (qui est celui de la Nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en sera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conservation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, & je

crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens, en attaquant la Comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas; vous avez, au contraire, étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver; & vous décrivez nos pieces de Théâtre avec l'avantage non-seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins, cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissez avoir sentie, en n'osant

vous la faire , & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps ; & c'est apparemment pour ses habitans pervers, (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées : c'est-à-dire, Monsieur, que vous nous avez traités comme des animaux expirans , qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin ; & votre délicatesse n'aurait-elle rien à se reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus , que le talent dont vous avez montré au Théâtre lyrique de si heureux essais , comme Musicien & comme Poëte, est du moins aussi propre à faire aux Spectacles des partisans , que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les

deux autres articles de votre Lettre , & en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre de Comédie à Genève. Cette partie de votre Ouvrage , (je dois l'avouer) est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes , nous regardons les Spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir. Pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours , pendant trois heures , se soulager, au Théâtre , du poids du temps qui les accable , peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs ; parce que Dieu , pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions , les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois , qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regarde , applaudissent de même à votre sévérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens , que j'ai proposé l'établissement d'un Théâtre dans leur ville ; & j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de

ces amusemens, quoiqu'en simple projet, allarment déjà vos graves Ministres; qu'ils se récrient sur-tout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la Comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en Spectacle, que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut, en ce genre, leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir; comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejeter, s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre à Genève, & je soumets cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin

de l'Univers, des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire ; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la Nature, ne doivent point en substituer d'autres ; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples ; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux : qu'en conclurez-vous pour Genève ? L'état présent de cette République est il susceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais ; où il n'y a ni haïne, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Genève, vos Citoyens en font pour le moins à l'âge d'argent ; & , dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus & Rome sauvée*, sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théâtre à Genève , c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que , des circonstances particulières ayant obligé vos Magistrats , il y a quelques années , de permettre dans la ville même de Genève un Spectacle public , on ne s'aperçut point de l'inconvénient dont il s'agit , ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant , quand il seroit vrai que la recette journalière ne suffiroit pas à l'entretien du Spectacle , je vous prie d'observer que la ville de Genève est , à proportion de son étendue , une des plus riches de l'Europe ; & j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulens de cette ville , qui désireroient d'y avoir un Théâtre , fourniroient sans peine à une partie de la dépense ; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être , & c'est en conséquence que j'ai hasardé la proposition qui vous allarme. Cela supposé , il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genève un Spectacle tous les jours ; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amu-

fement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose ; ainsi, d'un côté, le travail ne seroit point ralenti ; de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuse, & par conséquent, moins à charge à la ville ; on donneroit l'hiver seul à la Comédie, l'été aux plaisirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire aussi qu'on ne pût remédier par des loix sévères aux allarmes de vos Ministres sur la conduite des Comédiens, dans un État aussi petit que celui de Genève, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontière à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties, où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit État : d'ailleurs, la vanité même ne fera guère intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, & qu'à Genève les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement d'un

Théâtre, pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes, qui trouvent l'un & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'État*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir représenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture; le peu de séjour, disent ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le temps de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différens états; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est, tout au plus, que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulieres.

Au reste vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que, depuis deux ans, une troupe de Comédiens s'est établie aux

portes de Genève , & que Genève & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage ; la circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption , celle qui laissera aux Gênevois leur argent dont ils ont besoin , est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarassent gueres , pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins , & sur lequel, par cette raison, je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de Religion. Vous sçavez , (& ils le sçavent encore mieux que vous) que mon dessein n'a point été de les offenser ; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes , & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret* ; surtout si ce soupçon venoit de votre part ; permettez - moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine , n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que

j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages , d'après des conversations publiques , où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer* , enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont, d'ailleurs, une suite nécessaire des principes de la Religion Protestante; & , si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur Religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer: mon dessein n'a point été de donner un nom de parti à des hommes dont j'ai, d'ailleurs, fait un juste éloge; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine publique. A l'égard de leur profession de Foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue: c'étoit peut-être le moyen

le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satyre contre vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser. En matiere de profession de Foi , il est permis à un Catholique de se montrer difficile , sans que des Chrétiens d'une Communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du verbe , & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge ; mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons reconciliés les uns avec les autres , & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la Religion *Catholique* , qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence , qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison , & qui ont lu cette Profession de Foi de Genève , en aient été aussi

aussi satisfaits que vous , jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma Religion suspectes ; tout leur a été bon dans ce dessein ; & ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit , je ne sçais si les Ecclésiastiques Gênevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance , seront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi , & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'imprudencè à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere , mais à la mienne , & vous marquez , d'ailleurs , assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné , quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouïe. La rigueur de la Morale que vous prêchez les a rendu indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur , ou à vous , ou peut-être aux pro-

grès inattendus de la Philosophie dans les esprits mêmes qui en paroissent les moins susceptibles? Mon Article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous, ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légères injustices : heureux quand il n'en esluie point de plus graves !

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le *Philinte* de *Moliere*,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

A P O L O G I E

D U T H É Â T R E ,

O U

A N A L Y S E D E L A L E T T R E

D E M. R O U S S E A U ,

C I T O Y E N D E G E N E V E ,

*A M. D'ALEMBERT, au sujet
des Spectacles.*

Par M. de MARMONTEL,

STUDY OF THE

ARTS AND SCIENCES

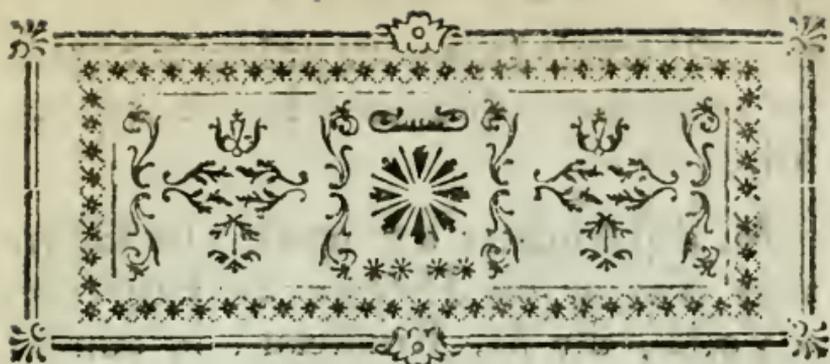
OF THE

UNIVERSITY OF

THE STATE OF

NEW YORK

IN THE



A P O L O G I E
A
DU THÉÂTRE,
O U
ANALYSE DE LA LETTRE
DE M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

A M. D'ALEMBERT, *au sujet
des Spectacles.*

C E L U I qui a regardé les Belles-Lettres comme une cause de la corruption des mœurs ; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas dû approuver qu'on envoyât ses concitoyens à une école de politesse &

de goût : mais fans nous prévenir contre ses principes , discutons-les de bonne-foi.

M. d'Alembert a proposé aux Gênois d'avoir un Théâtre de Comédie. « Voilà , dit M. Rousseau , le conseil » le plus dangereux qu'on pût nous » donner ».

« Vous ferez (dit-il à M. d'Alembert) » le premier Philosophe qui ait jamais » excité un peuple libre, un petite ville » & un État pauvre à se charger d'un » spectacle public ».

Il fait voir que Genève est hors d'état de soutenir un spectacle sans un préjudice réel : 1^o. Par le petit nombre de ses habitans. 2^o. Par la modicité de leur fortune. 3^o. Par la nature de leurs richesses , qui n'étant pas le produit des biens fonds , mais de l'industrie & du commerce, exige d'eux une application continuelle. 4^o. Par le goût excessif des Gênois pour la campagne , où ils passent six mois de l'année. Il ajoute qu'il est impossible qu'un établissement , si contraire aux anciennes maximes de sa patrie , y soit généralement applaudi.

« Supposons cependant (poursuit-il)
 » supposons les Comédiens bien éta-
 » blis dans Genève, bien contenus par
 » nos loix, la Comédie florissante & fré-
 » quentée ; le premier effet sensible de
 » cet établissement sera, comme je l'ai dé-
 » ja dit, une révolution dans nos usages,
 » qui en produira nécessairement une
 » dans nos mœurs ».

Au lieu de spectacles, Genève a des cercles ou sociétés de douze ou quinze personnes qui louent, à fraix communs, un appartement commode & où les associés se rendent. « Là, chacun se livrant
 » aux amusemens de son goût, on joue,
 » on cause, on lit, on boit, on fume ;
 » les femmes & les filles se rassemblent
 » de leur côté, tantôt chez l'une, tantôt
 » chez l'autre ; les hommes, sans être sé-
 » verement exclus de ces sociétés, s'y
 » mêlent assez rarement..... Mais, dès
 » l'instant qu'il y aura une Comédie,
 » adieu les cercles, adieu les sociétés ».
 Voilà, dit M. Rousseau, la révolution que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup & que l'on joue trop dans les cercles ; mais

il soutient avec son éloquence ordinaire, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, & croit l'excès du jeu très-facile à réprimer, si le Gouvernement s'en mêle. Il convient aussi que les femmes, dans leur société, se livrent volontiers au plaisir de médire; mais par-là même elles tiennent lieu de censeurs à la République. « Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces sévères observatrices »! Tout cela peut paroître ridicule à Paris, quoique très-sensé pour Genève; & M. Rousseau a sur nous l'avantage de mieux connoître sa patrie.

Il est vraisemblable qu'en deux ans de Comédie tout seroit bouleversé: c'est-à-dire, qu'on n'iroit plus, à l'heure du spectacle, fumer, s'enivrer & médire dans les cercles; & que l'agréable vie de Paris prendroit à Genève la place de l'ancienne simplicité. M. Rousseau se plaint déjà qu'on y élève les jeunes gens à la françoise.

« On étoit plus grossier de mon temps, dit-il, » les enfans étoient de vrais polissons; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle

» pour servir la patrie & du sang à ver-
 » ser pour elle ».

M. Rousseau croit être à Lacédémone. Mais Genève, ne lui déplaît, a de meilleurs garans de sa liberté que les mœurs de ses citoyens ; & , grace à la constitution de l'Europe , elle n'a pas besoin d'élever des dogues pour sa garde.

Cependant , que le goût du luxe , inséparable de celui du spectacle , que les maximes de nos Tragédies , la peinture comique de nos mœurs , le silence même & la gêne qui regnent dans nos assemblées & qu'il regarde comme indignes de l'esprit républicain , que tous ces inconvéniens soient tels qu'il les envisage par rapport à Genève , il est plus en état que nous d'en juger. Qu'il choisisse à sa patrie les fêtes , les jeux , les spectacles qui lui conviennent ; c'est un soin que nous lui laissons. Nous applaudissons à son zèle, nous admirons ce patriotisme éclairé, vigilant & courageux ; cette éloquence noble & simple qui n'a rien d'inculte & rien d'étudié , où la douceur & la véhémence, les images & les sentimens , le ton philo-

sophique & le langage populaire sont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art ne s'y fait point sentir. Telle est la justice que j'aime à rendre aux intentions & aux talens de M. Rousseau. Mais que, pour détourner les Gênois de l'établissement proposé, il leur représente le théâtre le plus décent de l'Univers, comme l'école du vice, les Poëtes comme des corrupteurs, les Acteurs comme des gens non-seulement infâmes, mais vicieux par état; les Spectateurs comme un peuple perdu, & à qui le spectacle n'est utile que pour dérober au crime quelques heures de leur temps; c'est ce que l'évidence de la vérité peut seule rendre pardonnable. Je crains bien que M. Rousseau n'ait écrit toute ces choses dans cette *fermentation* qu'il croit apaisée, & qui peut-être ne l'est pas assez. Quoi qu'il en soit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de son style, & croiront être aussi éloquens que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je suppose qu'il a voulu effrayer ses concitoyens, & qu'il a oublié Paris pour ne s'occuper que de Ge-

nève. Je vais donc le suivre pas à pas, sans humeur & sans invective.

Il considère d'abord le Spectacle comme un amusement. « Or, dit-il, tout » amusement inutile est un mal pour un » être dont la vie est si courte & le » temps si précieux ».

1^o. Il avouera que ce mal existe à Genève sans le Spectacle, à moins que boire, jouer & fumer, ne lui semblent des occupations utiles. 2^o. Un amusement qui délasse & console la vie laborieuse, qui occupe & détourne du mal la vie oisive & dissipée, n'est pas sans quelque utilité. 3^o. Peut-être y a-t-il des devoirs pour tous les instans de la vie; peut-être une heure de dissipation est-elle un larcin fait à la société. Mais à qui le persuaderez-vous? Et si la société se relâche elle-même de ses droits; si elle vous dit : j'exige moins, pour obtenir plus sûrement, plus librement ce que j'exige; si les hommes, pour n'être ni tyrans, ni esclaves les uns des autres, se permettent par intervalle cet oubli mutuel & passager; s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent ensemble que pour

être heureux, & que le délassement est un besoin de leur foiblesse; avez-vous à leur repliquer que vous êtes homme comme eux, & que tous vos momens sont pleins? Je fais qu'il n'y a que l'homme qui broute dont la société n'ait rien à exiger; mais elle n'attend de personne une servitude assidue. Promenez-vous donc sans remords deux heures du jour à la campagne, tandis qu'à Paris nous les passons à entendre Athalie ou Cinna, le Misanthrope ou le Tartuffe.

« Un Barbare à qui l'on vantoit la
 » magnificence du cirque & des jeux
 » établis à Rome, demanda · les Ro-
 » mains n'ont-ils ni femmes, ni enfans?
 » Le Barbare avoit raison .

Ce Barbare ne sçavoit pas que le premier besoin d'une société est d'être en paix avec elle-même; qu'il y avoit à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipoit que dans les fêtes; & que, lorsqu'un peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre joyeux. Ce Barbare auroit condamné les cercles de Genève comme les Spectacles de Rome, & il auroit eu tort.

« Je n'aime point qu'on ait besoin
 » d'attacher son cœur sur la scène, com-
 » me s'il étoit mal au-dedans de nous ».

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude, mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours. Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux-mêmes sans langueur & sans ennui. L'on a beau être à son aise au-dedans de soi, l'on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire : *se suo intuitu beat* ; encore, selon notre foible maniere de concevoir, a-t-il pris plaisir à se répandre.

« Les Spectacles sont faits pour le
 » peuple, & c'est par leurs effets sur lui
 » qu'on peut déterminer leurs qualités
 » absolues.... Quant à l'espèce des Spec-
 » tacles, c'est nécessairement le plaisir
 » qu'ils donnent, & non leur utilité qui
 » la déterminent ».

C'est au Poëte à rendre l'utile agréa-
 ble, & tous les bons Poëtes y ont réussi :
 les détails en vont être la preuve. Mais
 c'est de quoi M. Rousseau est très-éloi-
 gné de convenir.

« La scène en général est (dit-il)
 » un tableau des passions humaines ,
 » dont l'original est dans tous les cœurs :
 » mais si le Peintre n'avoit soin de flat-
 » ter ces passions , les spectateurs se-
 » roient bientôt rebutés , & ne vou-
 » droient plus se voir sous un aspect qui
 » les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il
 » donne à quelques-unes des couleurs
 » odieuses , c'est seulement à celles qui
 » ne sont point générales , & qu'on hait
 » naturellement. . . . Et alors ces pas-
 » sions de rebut sont employées à en
 » faire valoir d'autres , sinon plus légi-
 » times , du moins plus au gré des spec-
 » tateurs. Il n'y a que la raison qui ne
 » soit bonne à rien sur la scène. Un hom-
 » me sans passions , ou qui les domine-
 » roit toujours , n'y sçauroit intéresser
 » personne... Qu'on n'attribue donc pas
 » au Théâtre le pouvoir de changer des
 » sentimens ni des mœurs , qu'il ne peut
 » que suivre & embellir ».

La scène est un tableau des passions dont le germe est dans notre cœur : voilà le vrai ; mais l'original du tableau est dans le cœur de peu de personnes. S'il n'y avoit à la Cour que des Narcis-

ses, Britannicus n'y feroit point souffert; s'il n'y avoit que des Burrhus, Britannicus y feroit inutile: mais il y a des hommes vaguement ambitieux & irrésolus encore ou mal affermis dans la route qu'ils doivent suivre; c'est pour ceux-là que Britannicus est une leçon, & n'est point une insulte.

Il y a par-tout des passions nationales & constitutives de la Société; tel étoit l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; tel est parmi-nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il est certain que le Théâtre doit ménager, flatter même ces passions, s'il veut gagner la faveur du public; rien n'est plus naturel ni plus juste. L'apôtre d'une morale opposée au génie, au caractère, au gouvernement d'une nation, en est communément, ou le jouet, ou le martyr. Il est censé que ce qui constitue les mœurs nationales d'un peuple, convient à ce peuple: nul homme privé n'a droit de lui en demander compte. Mais toute passion qui ne tient point à ce caractère général, est livrée à la censure

du Théâtre. La haine, la vengeance, l'ambition personnelle, la basse envie, l'amour effrené, l'orgueil tyrannique, tout ce qui attente à la Société, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire; les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué sans ménagement. Plus la peinture en est vive & la satire accablante, plus le Spectacle est applaudi.

Il est une passion contre laquelle il seroit absurde de se déchaîner sans réserve, c'est la passion de l'amour; & c'est la seule dont M. Rousseau ait pu dire qu'on la fait valoir au Théâtre aux dépens de celles qu'on y peint avec des couleurs odieuses. Nous aurons lieu d'examiner dans la suite quand & comment l'amour est intéressant sur la scène, & pourquoi il y est protégé.

Il en est des goûts, des opinions, des ridicules nationaux, qui ne sont, en eux-mêmes, ni bien, ni mal, comme des passions nationales dont je viens de parler. La Société qui les adopte se les rend personnels, & il n'est pas raisonnable de vouloir qu'elle soit la

fable d'elle-même. Ainsi , par exemple , celui qui , au milieu de Pékin , iroit se moquer de l'Architecture Chinoise , & traiter d'imbéciles tous ceux qui habitent sous ces toits sans symmétrie & sans proportion ; celui-là, dis-je, ne feroit pas sage : il auroit peut-être raison par-tout ailleurs ; mais à Pékin , il auroit tort.

Ainsi tout n'est pas du ressort du Théâtre ; c'est l'Ecole des citoyens , & non celle de la République. Voilà , ce me semble , quelle est la distinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager sur la scène , & celles qu'on y peut censurer. Si la constitution politique est mauvaise , si les mœurs fondamentales sont altérées ou corrompues dans leur masse , le Théâtre n'y peut rien , je l'avoue ; mais en attaquant les vices épars & les passions naissantes , le Théâtre ne peut-il pas affoiblir le poison dans sa source ? Ne peut-il pas arrêter ou ralentir la contagion de l'exemple ? C'est ce qui reste à examiner.

M. Rousseau attribue à Moliere & à Corneille des ménagemens auxquels je suis bien convaincu que ni l'un, ni

l'autre n'avoient pensé. Ils ont écrit pour leur siècle, sans doute ; ils en ont consulté les mœurs & le goût : c'est-à-dire qu'ils ont pris dans l'opinion de leur siècle les moyens de l'affecter, de l'intéresser à leur gré. Mais quel est le vice qu'ils ont ménagé ? Quelle est la passion qu'ils ont flattée ? Si Moliere avoit eu la timide circonspection qu'on lui attribue, auroit-il jamais démasqué l'hypocrite ? Dans le Cid, Corneille autorise le duel ; mais dans quelle circonstance ? C'est un fils qui venge son pere, & qui, réduit à l'alternative de deux devoirs opposés, préfere le plus inviolable. Ce n'est pas la vengeance, c'est la piété qui se signale dans le Cid, & qui enleve les applaudissemens.

Le duel est un usage barbare ; mais, l'usage établi, l'honneur de Dom Diegue mortellement offensé, il n'étoit pas plus permis au Cid de pardonner l'insulte faite à son pere, que de lui enfoncer lui-même le poignard dans le sein. C'est donc un acte de vertu, & le devoir le plus sacré de la nature qui est recommandé dans cette Tragédie, l'une des plus morales & des plus in-

téressantes qui aient paru sur aucun Théâtre du monde.

Si quelque chose peut faire sentir la barbarie du point-d'honneur , c'est l'affreuse nécessité où ce préjugé réduit le Cid : mais il est aisé de voir pourquoi Corneille a respecté dans les Espagnols , & devant les François , une opinion adhérente au principe fondamental de la Monarchie.

« Si les chef - d'œuvres de ces Au-
 » teurs (Corneille & Moliere) étoient
 » encore à paroître , ils tomberoient in-
 » failliblement aujourd'hui, dit M. Rouf-
 » seau ; & si le public les admire en-
 » core , c'est plus par honte de s'en dé-
 » dire , que par un vrai sentiment de leurs
 » beautés ».

M. Rousseau a-t-il pu croire , a t il voulu nous persuader que nous faisons semblant de rire , de pleurer , de frémir à ces Spectacles ? Et le public, pour s'avoir s'il s'amuse ou s'il est ému , sera-t-il obligé de demander , comme ce jeune étranger à son Mentor : *Mon Gouverneur , ai - je bien du plaisir ?* M. Rousseau mérite qu'on lui réponde plus

férieusement ; mais faut-il nous réduire à prouver que Cinna , Polieucte , le Misanthrope , & le Tartuffe , &c. nous intéressent & nous enchantent ? Quand même l'impression en seroit affoiblie , combien de causes peuvent y contribuer , qui n'ont rien de commun avec les mœurs ? L'affertion est laconique ; la discussion ne le seroit pas.

S'il est vrai que , sur nos Théâtres , la meilleure piece de Sophocle tomberoit *tout à plat* , ce n'est point par la raison qu'on ne sçauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point. Car au fond toutes les mères ressemblent à Jocaste , tous les enfans ressemblent à Œdipe , en ce qui fait l'intérêt & le pathétique de la Tragédie de Sophocle ; & je ne pense pas qu'on nous soupçonne d'avoir moins d'horreur que les Grecs pour le parricide & l'inceste.

Ce n'est donc pas le fond , mais la superficie des mœurs qui a changé , & c'est en quoi le Poëte est obligé de consulter le goût de son siècle : mais ceci demanderoit un long détail pour être expliqué.

« Il s'en suit de ces premières obser-

» vations , dit Monsieur Rousseau , que
 » l'effet général du Spectacle est de
 » renforcer le caractère national , d'aug-
 » menter les inclinations naturelles , &
 » de donner une nouvelle énergie aux
 » passions ».

Cette conclusion a trois parties ; la première est vraie dans un sens : le Théâtre ménage, favorise les mœurs nationales, les fortifie ; & c'est un bien : car les mœurs nationales tiennent à la constitution politique ; & celle-ci fût-elle mauvaise, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édifice, en attendant qu'il soit reconstruit. Si Tunis ne pouvoit subsister que par le pillage, la piraterie devoit être en honneur sur le Théâtre de Tunis. Mais si par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangères ou nuisibles au génie du gouvernement & au maintien de la société, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le Théâtre favorise ; je n'en vois point que le public ne permette de censurer. Toutes les inclinations pernicieuses sont condamnées au Théâtre, toutes les passions funestes y inspirent l'horreur, toutes les foiblesses malheureuses y font naître la

pitié & la crainte. Les sentimens qui de leur nature peuvent être dirigés au bien & au mal, comme l'ambition & l'amour, y sont peints avec des couleurs intéressantes ou odieuses, selon les circonstances qui les décident ou vertueux, ou criminels. Telle est la règle invariable de la scène tragique, & le Poëte qui l'auroit violée révolteroit tous les esprits : c'est un fait que je vais rendre sensible dans peu par les exemples mêmes que Monsieur Rousseau a choisis.

« Je sçais, dit-il, que la poëtique du
 » Théâtre prétend faire tout le contrai-
 » re, & purger les passions en les exci-
 » tant; mais j'ai peine à bien concevoir
 » cette règle. Seroit-ce que, pour deve-
 » nir tempérant & sage, il faut commen-
 » cer par être furieux & fou »?

M. Rousseau étoit de bonne-foi: je n'en doute pas. Mais n'étoit-il pas trop animé du zèle patriotique, en écrivant ces choses étranges? Personne ne sçait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préserver les enfans des excès du vin, on leur faisoit voir des esclaves dans l'ivresse. L'état honteux de ces esclaves inspiroit aux enfans la crainte

ou la pitié, ou l'une & l'autre en même temps ; & ces passions étoient les préservatifs du vice qui les avoit fait naître. L'artifice du Théâtre n'est autre chose, & M. Rousseau en est bien instruit. Dirait-il que, pour rendre leurs enfans tempérans & sages, les Spartiates les rendoient furieux & fous?

« Il ne faut, dit il, pour sentir la
 » mauvaise foi de ces réponses, que
 » consulter l'état de son cœur à la fin
 » d'une Tragédie ».

Hé bien ! je choisis les trois piéces du Théâtre où la plus séduisante des passions est exprimée avec le plus de chaleur, & de charmes ; Ariane, Inès & Zaïre : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'impression qui en reste soit une disposition à ce que l'amour a de vicieux ? Que seroit-ce, si je parcourois les Tragédies où la jalousie sombre & cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne paroissent qu'entourées de furies, & déchirées de remords ? M. Rousseau a-t-il consulté son cœur à la fin de Polieucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope ? Est-ce le

goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces Spectacle y excitent ? J'atteste M. Rousseau lui-même, en supposant, comme de raison, qu'il ne se croit pas plus incorruptible que nous.

Mais voici un autre paradoxe. « Tou-
 » tes les passions sont sœurs ; une seule
 » suffit pour en exciter mille, & les
 » combattre l'une par l'autre n'est qu'un
 » moyen de rendre le cœur plus sensible
 » à toutes ».

Observons d'abord qu'il s'agit de la terreur & de la pitié, qui sont les ressorts du pathétique. Ainsi tout ce qui excite en nous la pitié, nous dispose à la vengeance ; ainsi la crainte que nous inspirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets sanglan de la haine ; cette crainte, dis-je, est elle-même le germe des passions qui la font naître. Est-ce dans la tête d'un Philosophe que tombent de pareilles idées ? La sensibilité, sans doute, est la base des affections criminelles : mais elle l'est de même des affections vertueuses. Tout ce qui l'excite la rend féconde ; mais elle produit des baumes ou des poisons.

sons , selon les semences qu'on jette dans l'ame ; & , s'il est des ames qui corrompent tout , ce n'est pas la faute du Théâtre.

« Le seul instrument qui sert à purger
» (les passions) , c'est la raison ; & j'ai dé-
» ja dit que la raison n'avoit nul effet
» au Théâtre ».

Voilà deux assertions également dénuées de preuves , & qui toutes deux en avoient grand besoin. Je demande à M. Rousseau si la raison elle-même a quelque moyen plus sûr de contenir une passion que de lui opposer pour contre-poids la crainte des dangers & les remords qui l'accompagnent ? Est ce par des calculs géométriques ? Est-ce par des définitions idéales , que la raison corrige les mœurs ?

Quant au fait que M. Rousseau avance pour la seconde fois , qu'il nous dise s'il regarde le rôle de Caton , dans la Tragédie d'Addisson , comme déplacé au Théâtre ? Ce rôle si intéressant & si beau , est la raison & la vertu même. Il est aussi calme qu'il est pathétique : & , si l'héroïsme en étoit moins tranquille, il

seroit beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au Théâtre Anglois ? Toutes les vertus, sur la scène Françoisse, n'ont-elles pas leurs maximes pour regles ? N'y voit-on que des furieux ou des fanatiques ? L'humanité, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie, l'enthousiasme même de la religion, n'y sont-ils pas aussi éclairés, aussi raisonnés qu'ils peuvent l'être sans froideur. M. Rousseau ne se souvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polieucte, Burhus, &c. ?

« Qu'on mette, dit-il, pour voir, sur
 » la scène Françoisse un homme droit &
 » vertueux, mais simple & grossier....
 » qu'on y mette un sage sans préjugés,
 » qui, ayant reçu un affront d'un Spa-
 » dassin, refuse de s'aller faire égorger
 » par l'offenseur ; & qu'on employe tout
 » l'art du Théâtre pour rendre ces per-
 » sonnages intéressans, comme le Cid,
 » au peuple François ; j'aurai tort, si l'on
 » réussit. ».

On ne réussira point, & vous aurez tort : 1^o. La grossiereté n'est, bonne à rien, nous la rejettons de la société & du

Théâtre : 2^e. Le sage est un personnage fort respectable , mais la bravoure est une de ces qualités nationales que le Théâtre François doit honorer. Si le sage est un Thémistocle , nous l'admirerons ; s'il n'est que patient ou timide, il n'est pas digne d'occuper la scène. En un mot , l'homme sans préjugés attaquera les nôtres ; & il en est que l'on doit respecter. Mais indépendamment de ces convenances , l'intérêt doit naître de l'émotion : or un caractère que rien n'émeut ne sçauroit nous émouvoir, à moins qu'il ne soit dans une situation pareille à celle de Caton , *colluctantem cum aliquâ calamitate*. D'ailleurs, la pitié, ce sentiment si naturel & si tendre , nous touche plus que l'admiration. Ainsi, quelque empire qu'ait sur nous la raison , il ne s'enfuit pas qu'elle doive être aussi pathétique, aussi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur , tel qu'il nous est peint dans le Cid.

« Mais en supposant les Spectacles
 » aussi parfaits , & le peuple aussi bien
 » disposé qu'il soit possible , encore , dit
 » M. Rousseau , ces effets se réduiroient-
 » ils à rien, faute de moyens pour les ren-

» être sensibles. Je ne sçache que trois
 » instrumens à l'aide desquels on puisse
 » agir sur les mœurs d'un peuple, sçavoir
 » la force des loix, l'empire de l'opi-
 » nion, & l'attrait du plaisir : or les loix
 » n'ont nul accès au Théâtre.... L'o-
 » pinion n'en dépend point.... Et
 » quant au plaisir qu'on y peut prendre,
 » tout son effet est de nous y ramener
 » plus souvent ».

Suivons, s'il est possible, le fil de ces idées, & voyons d'abord quelle est la supposition. *Le spectacle aussi parfait qu'il peut l'être* : c'est-à-dire, sans doute, l'innocence & le crime, le vice & la vertu, les bons & les mauvais exemples présentés sous le point de vue le plus moral. *Le peuple aussi bien disposé* : c'est-à-dire, au moins avec ce goût général de la vertu, & cette aversion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impressions de l'une & à repousser les atteintes de l'autre, quand la vertu lui est présentée avec ses charmes, & le crime avec son horreur. Cela posé, qu'est-il besoin de la force des loix & de l'empire de l'opinion, pour lui faire goûter des peintures consolantes

pour les bons, & effrayantes pour les méchans ? L'attrait d'un plaisir honnête ne lui suffit-il pas pour le ramener à un spectacle selon son cœur ; où la vertu qu'il aime, est comblée de gloire ; où le vice qu'il hait ne se montre que chargé d'opprobre, & malheureux même dans ses succès.

Parmi les instrumens à l'aide desquels on peut agir sur les mœurs, M. Rousseau a obmis le plus puissant, qui est l'habitude. Des affections répétées naissent les inclinations ; & celles-ci, décidées au bien ou au mal, constituent les mœurs bonnes ou mauvaises. Tel est l'infailible effet des émotions que le Théâtre nous cause : quelque passagères qu'elles soient, il en reste au moins une foible empreinte ; & les mêmes traces approfondies, se gravent si avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais est-il besoin de prouver quel est l'empire de l'habitude, & M. Rousseau lui-même peut-il se le dissimuler ?

Il attribue, en passant, aux *Acteurs de l'Opéra*, un ressentiment un peu vif de l'ennui qu'ils lui ont causé. « Néron, chan-

» tant au Théâtre , faisoit égorger ceux
 » qui s'endormoient Nobles Ac-
 » teurs de l'Opéra de Paris , ah ! si vous
 » aviez joui de la puissance impériale ,
 » je ne gémirois pas maintenant d'avoir
 » trop vécu » . Il faut que M. Rousseau
 attache à son sommeil une prodigieuse
 importance , ou qu'il ne lui en coûte
 gueres pour imaginer des assassins.

« Le Théâtre rend la vertu aimable
 » Il opere un grand prodige de faire
 » ce que la vertu & la raison font avant
 » lui ! Les méchans sont haïs sur la
 » scene ; sont-ils aimés dans la société » ?

J'observe , 1^o. Que , si tous les hom-
 mes aiment la vertu & détestent le vice,
 de cet amour actif & de cette haine vé-
 hémente que l'on respire au Théâtre ,
 tous les hommes ont de bonnes mœurs ;
 & , si M. Rousseau peut me le persuader,
 j'aurai autant de plaisir que lui à le croire.
 2^o. Que , si cet amour & cette haine sont
 assoupis dans l'ame , les impressions du
 Théâtre font un bien en les réveillant.
 3^o. Que , si l'on n'aime la vertu , & si l'on
 ne hait le vice que dans autrui , comme
 il le fait entendre , le grand avantage du

Théâtre est de nous ramener en nous-mêmes par la terreur & la pitié; de nous mettre à la place du personnage dont les égaremens nous effrayent , ou dont nous plaignons les malheurs : en un mot de nous rendre personnels cette haine & cet amour que le vice & la vertu nous inspirent , quand nous les voyons dans autrui.

« Je doute que tout homme à qui l'on
 » exposera d'avance les crimes de Phé-
 » dre & de Médée , ne les déteste plus
 » encore au commencement qu'à la fin
 » de la pièce ; & , si ce doute est fondé,
 » que faut-il penser de cet effet si vanté
 » du Théâtre » ?

Ce ne sont pas les crimes , ce sont les criminels que l'on déteste moins à la fin de la Pièce : l'Art du Théâtre les rapproche de nous , en les conduisant pas à pas , & par des passions qui nous sont naturelles , aux forfaits monstrueux dont nous sommes épouvantés : & c'est en cela même que ces exemples du danger des passions nous deviennent personnels. Une mere qui égorge ses enfans , une femme incestueuse & adultere, qui rejette

sur l'objet vertueux de cet amour détestable , toute l'horreur qu'elle doit inspirer ; ces caractères , seulement annoncés , sont aussi éloignés de nous , que celui d'une lionne ou d'une vipère : il n'est point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais , quand les gradations en sont bien ménagées , quand on voit l'ame de Phèdre ou de Médée , agitée des mêmes sentimens qui s'élevent en nous , susceptible des mêmes retours , combattue des mêmes remords , s'engager peu à-peu & se précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature , nous les plaignons comme nos semblables : & ce retour sur nous-mêmes , qui est le principe de la pitié , est aussi celui de la crainte.

« La source de l'intérêt qui nous at-
 » tache à ce qui est honnête , &
 » nous inspire de l'aversion pour le mal ,
 » est en nous , & non dans les pièces .

Oui , sans doute , la source en est en nous : mais l'Art du Théâtre la purifie.

L'homme est né bon : je le crois ; mais à-t-il conservé ce caractère ? Si les traits

en sont altérés, affoiblis, effacés par des habitudes vicieuses, quelle morale plus vive, plus sensible; plus pénétrante que celle du Théâtre peut en renouveler l'empreinte? Si cette morale est saine & pure, elle n'est donc pas infructueuse. *L'homme est né bon*; & c'est pour cela même que les bons exemples lui sont utiles: ils n'auroient point de prise sur son ame, si la nature l'avoit fait méchant. En un mot, ou toute instruction est superflue, ou celle du Théâtre, comme la plus frappante, doit être aussi la plus salutaire: telle étoit du moins la *prétention* de Corneille, toute *vaine & puérile* que M. Rousseau la suppose: peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus de *bon sens*?

« Le cœur de l'homme est toujours
 » droit sur ce qui ne se rapporte pas
 » personnellement à lui. . . . C'est quand
 » notre intérêt s'y mêle, que nous pré-
 » férons le mal qui nous est utile au bien
 » que nous fait aimer la nature. Que va
 » donc voir le méchant au Spectacle?
 » précisément ce qu'il voudroit trou-
 » ver par-tout: des leçons de vertu pour
 » le public, dont il s'excepte, & des

» gens immolant tout à leur devoir ,
 » tandis qu'on n'exige rien de lui ».

J'avoue que , pour ce méchant déterminé , il n'y a de bonne école que la grève. Mais ce méchant est plus juste que M. Rousseau , dans l'opinion qu'il a du public , puisqu'il jouit au Spectacle du plaisir de voir former d'honnêtes gens dont la probité lui sera utile.

Quant à l'intérêt personnel , il n'éclipse jamais totalement les saines lumières de la conscience ; & plus l'homme est exercé à discerner le juste & l'injuste dans la cause d'autrui , moins il est exposé à s'y méprendre dans la sienne. Pour celui qui est injuste avec pleine lumière , ou sa corruption est sans remède , ou l'habitude du théâtre doit réveiller dans son ame l'effroi , la honte & les remords.

« Quelle est cette pitié ? dit-il , en
 » parlant de celle qu'inspire la Tragédie : une émotion passagère & vaine ,
 » qui ne dure pas plus que l'illusion
 » qui l'a produite ; un reste de sentiment
 » naturel étouffé bien tôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît

» de quelques larmes & n'a jamais pro-
 » duit le moindre acte d'humanité ».

C'est comme si je disois que la discipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'est-ce pas, dans l'un & dans l'autre cas, une impression habituelle qui modifie l'ame & nous fait contracter insensiblement le caractère qui lui est analogue ? Si la fréquentation du Théâtre n'influe pas sur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes ; & des-lors, que devient tout ce qu'on nous dit de la force de l'exemple ?

« Au fond, quand un homme est
 » allé admirer de belles actions dans
 » des fables, & pleurer des malheurs
 » imaginaires, qu'a-t-on encore à exi-
 » ger de lui ? N'est il pas content de
 » lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de
 » sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquitté
 » de tout ce qu'il doit à la vertu par
 » l'hommage qu'il vient de lui rendre ?
 » Que voudroit-on qu'il fît de plus ?
 » Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a
 » point de rôle à jouer ; il n'est pas
 » Comédien ».

Sur qui tombe cette ironie insultante? Est-ce à Paris que M. Rousseau a trouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendrissement qu'on éprouve au Spectacle? Il sçait que le peuple y est doux, humain, secourable, autant qu'en aucun lieu du monde; il doit sçavoir que les honnêtes gens y ont le cœur assez bon pour tolérer, plaindre & soulager ceux même qui les calomnient; & il auroit pu attribuer à la fréquentation du Théâtre quelques nuances de ce caractère généreux & compatissant qu'il a reconnu dans les François.

« On se croiroit, ajoute-t-il, aussi
 » ridicule d'adopter les vertus de ses
 » Héros, que de parler en vers, & d'en-
 » dosser un habit de Théâtre ».

Encore un coup, où a-t-il vu cela? Se croiroit-on ridicule d'être humain comme Alvarès, & vertueux comme Burrhus? M. Rousseau le pense-t-il? Est-ce à lui de nous croire des monstres? Le gigantesque, qui est ridicule au Théâtre, le seroit dans la société; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la Tra-

gédie , ont peint la Nature dans sa vérité , dans sa beauté simple & touchante ; & la réalité en est aussi révéree que la fiction en est applaudie.

« Tout se réduit à nous montrer la
» vertu comme un jeu de Théâtre , bon
» pour amuser le public , mais qu'il y
» auroit de la folie à vouloir transpor-
» ter sérieusement dans la société ».

O vous qui regardez la justice & la vérité comme les premiers devoirs de l'homme , êtes-vous juste & vrai dans ce moment ? Vous , pour qui l'humanité & la patrie sont les premières affections , oubliez-vous que nous sommes des hommes ? Il y auroit de la folie à une mere d'avoir les entrailles de Mérope ; à une épouse d'avoir les sentimens d'Inès ! De quel public nous parlez-vous ? Si je connoissois moins les gens vertueux que vous avez fréquentés , vous m'en donneriez une idée effroyable. Ce sont-là , cependant , les faits d'après lesquels vous décidez que
» la plus avantageuse impression des
» meilleures Tragédies est de réduire à
» quelques affections passageres , stéri-

» les & fans effet , tous les devoirs de
» la vie humaine ».

« On me dira, poursuit M.R. que , dans
» ces pièces , le crime est toujours puni ,
» & la vertu toujours récompensée ».

On ne lui dira pas cela : mais on lui dira que le crime y est toujours peint avec des couleurs odieuses & effrayantes , la vertu avec des traits respectables & intéressans. Si quelquefois cette règle a été violée , c'est une difformité monstrueuse que le public ne pardonne jamais. M. Rousseau avoue qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron , même après la catastrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs Théâtrales. Je lui abandonne tous les exemples vicieux & reconnus tels ; mais de cent Tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt soit pour le crime. Je dis plus : il n'y en a pas une seule au Théâtre qui ait réussi avec ce défaut.

« Le *sçavoir* , l'*esprit* , le *courage* ont
» seuls notre admiration ; & toi , douce
» & modeste vertu , tu restes toujours
» sans honneur » !

Remarquez que c'est après s'être plaint que l'on a avili le personnage de *Cicéron* pour flatter le goût du siècle, que M. Rousseau s'écrie que *l'esprit & le savoir* ont seuls notre admiration. Qu'elle se présente, Monsieur, cette vertu douce & modeste, & sur le Théâtre & dans la société; nos hommages iront au devant d'elle: nous la respectons dure & farouche; indulgente & sociable, elle obtiendra nos adorations.

Les observations judicieuses que fait M. Rousseau sur la Tragédie de *Mahomet*, devoient suffire, ce me semble, pour déterminer dans son esprit les vrais principes des mœurs Théâtrales. Mais, comme il n'en veut rien conclure d'opposé à son système, il tâche d'affoiblir l'idée d'utilité qu'elles présentent naturellement. « Le fanatisme, dit-il, n'est pas une erreur, mais une erreur aveugle & stupide, que la raison ne retient jamais Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre ».

Aussi le but moral de ce Poëme n'est-il pas de guérir les peuples du fana-

tisme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur est mere de cette fureur aveugle; & c'est dans sa source, que l'attaque la Tragédie de Mahomet. En un mot, cet exemple épouvantable des horreurs de la superstition n'en seroit pas le remède, mais peut en être le préservatif.

« Je crains bien, ajoûte M. Rouf-
 » seau, qu'une pareille pièce jouée de-
 » vant des gens en état de choisir ne
 » fit plus de Mahomets que de Zc-
 » pires ».

Je le crois; aussi l'instruction n'est-elle pas pour le petit nombre de Mahomets, mais pour la foule des Séïdes.

M. Rousseau, en louant le goût antique dans le Rôle de Thyeste, demande avec raison que l'on daigne nous attendrir quelquefois pour la simple Humanité souffrante; & c'est à quoi l'on devroit consacrer ce genre si naturel & si touchant, dont l'Enfant Prodigue est le modele, & que les gens qui ne réfléchissent sur rien, ont tourné en ridicule.

Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les personnages comme celui de Thyeste, sont si rarement employés au Théâtre. Cependant, le goût des Grecs fût-il en cela préférable au nôtre, M. Rousseau ne peut-il nous offrir la vérité que sous une face insultante? « Les anciens, dit-il, avoient des héros & mettoient des hommes sur leur Théâtre; nous, au contraire, nous n'y mettons que des Héros, & à peine avons-nous des hommes ». Il rappelle un mot d'un vieillard qui avoit été rebuté au Spectacle par la Jeunesse Athénienne, & auquel les Ambassadeurs de Sparte avoient donné place auprès d'eux. « Cette action fut remarquée de tout le Spectacle, & applaudie d'un battement de mains universel. Hé! que de maux, s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur, les Athéniens savent ce qui est honnête; mais les Lacédémoniens le pratiquent. Voilà la philosophie moderne, & les mœurs anciennes, observe M. Rousseau ».

Ici je retiens ma plume; il ne seroit pas généreux d'opposer la personnalité à la Satyre. J'avoue donc qu'il y a à

Paris comme à Athènes des étourdis sans décence & sans mœurs. Mais la Jeunesse Athenienne rebutoit un vieillard qui vraisemblablement n'insultoit personne ; & M. Rousseau sçait bien que nous n'en sommes pas encore là.

Il revient à son objet : « Qu'apprend-on dans Phédre, & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée » ?

Voilà deux exemples fort différens, & qu'il est bon de ne pas confondre. La cause des événemens Tragiques peut être ou personnelle ou étrangere ; & celle-ci, ou naturelle ou surnaturelle, c'est-à-dire, ou dans l'ordre des choses, ou dans la volonté immédiate des Dieux.

Les Tragédies de ce dernier genre sont toutes tirées du Théâtre ancien. Je ne sçais quel intérêt pouvoient avoir les Grecs à frapper les esprits du systê-

me de la fatalité ; mais il est certain qu'ils faisoient de l'homme un instrument aveugle dans la main des Destinées. J'avoue que tout le fruit de ces Tragédies se borne à entretenir en nous une sensibilité compatissante pour des crimes involontaires & pour des malheurs indépendans de celui qui en est accablé, comme dans *Œdipe* & dans *Phédre*. On y joint l'avantage de faire sentir à l'homme sa dépendance ; mais comme il en résulte plus d'horreur que de crainte des Dieux, je crois la morale de ces Tragédies pernicieuse à cet égard. Heureusement elles sont en petit nombre, & l'idée de la fatalité s'évanouit avec l'illusion Théâtrale.

Un autre genre est celui où la cause des événemens est dans l'ordre naturel, mais indépendante du caractère des personnes. Par exemple, en ne supposant à *Andromaque*, & à *Méropé* que les sentimens naturels d'une mere, c'en est assez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuses & intéressantes. La seule utilité de cette sorte de Spectacle est de nourrir & d'exercer en nous les sentimens d'humanité qu'il réveille ; car

je compte pour très-peu de chose la prudence qu'il peut inspirer.

Un troisieme genre place dans l'ame des Acteurs tous les ressorts de l'action & du pathétique, & c'est-là, selon moi, le plus moral & le plus utile. Le crime & le malheur y sont les effets des passions ; & plus le crime est odieux, plus le malheur est déplorable, plus aussi la passion qui en est la source, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderoit à être développé & rendu sensible par des exemples. Mais je ne suis déjà que trop long. Il suffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'est faite dans l'art de la Tragédie, lorsqu'abandonnant les deux premiers genres il y a substitué celui qui prend sa force pathétique & morale dans le combat des passions & dans les mœurs des personnages.

« Les actions atroces présentées dans
 » la Tragédie sont dangereuses, dit M.
 » Rousseau, en ce qu'elles accoutument
 » les yeux du peuple à des horreurs
 » qu'il ne devoit pas même connoître,
 » & à des forfaits qu'il ne devoit pas
 » supposer faciles ».

1°. Le fait démontre que, si les yeux du peuple s'y accoutument, son cœur ne s'y accoutume pas. M. Rousseau reconnoît le peuple François pour le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre. Il y a cependant bien des années que ce peuple voit Horace poignarder sa sœur, Agamemnon immoler sa fille, Oreste égorger sa mere. 2°. Au lieu de prendre l'inutile soin de cacher au peuple la possibilité des actions atroces, il faut qu'il sache que l'homme, dans l'excès de la passion, est capable de tout, afin de lui faire détester cette passion qui le rend féroce. Voilà quel est le but & l'objet de la Tragédie ; &, quoi qu'en dise M. Rousseau, tous les grands Maîtres l'ont rempli,

« Il n'est pas même vrai, dit-il, que
 » le meurtre & le parricide y soient tou-
 » jours odieux ; à la faveur de je ne sçais
 » quelles commodés suppositions, on
 » les rend permis ou pardonnables ».

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles sont ces suppositions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole sa fille, pour ne pas désobéir aux Dieux & déshonorer la Grèce ; Oreste égorge sa

mere sans le savoir & en voulant frapper le meurtrier de son pere ; Horace poignarde Camille dans un premier mouvement de fureur excitée par les imprécations qu'elle vomit contre sa patrie. Mais Horace, ivre de sa victoire, oublie jusqu'aux droits les plus saints de la nature & du sang ; &, dès ce moment, il est détesté. Agamemnon lui-même devient révoltant, dès qu'il s'occupe de sa grandeur & de sa gloire. Oreste sort du Théâtre, déchiré par les furies pour un crime aveuglément commis. Je demande si sur de tels exemples on est fondé à écrire qu'il *n'est pas vrai* que sur notre Théâtre le meurtre & le parricide soient toujours odieux.

« Ajoûtez que l'Auteur, pour faire
 » parler chacun selon son caractère, est
 » forcé de mettre dans la bouche des
 » méchans leurs maximes & leurs prin-
 » cipes revêtus de tout l'éclat des beaux
 » vers, & débités d'un ton imposant &
 » sentencieux, pour l'instruction du
 » parterre ».

Il est vrai que l'un dit :

*Et pour nous rendre heureux, perdons les misé-
 rables.*

L'autre :

Tombe sur moi le Ciel , pourvu que je me venge.

L'autre :

J'embrasse mon rival , mais c'est pour l'étouffer.

Celui-ci s'endurcit , contre les cris de la nature ; celui-là foule aux pieds tous les droits de l'Humanité. Il n'y a pas un méchant au Théâtre , qui , dans l'intimité d'une confidence , ou dans quelque monologue , ne se trahisse , ne s'accuse , ne se présente aux spectateurs sous l'aspect le plus odieux ; & les Auteurs ont porté cette attention au point de sacrifier souvent la vraisemblance à l'utilité morale. M. Rousseau , qui a vu assiduellement six ans de suite ce spectacle , devoit se rappeler ces faits.

« Non , dit-il ; je le soutiens , & j'en
» atteste l'effroi des lecteurs , les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si
» barbares que ces affreux spectacles.
» On voyoit du sang , il est vrai ; mais
» on ne souilloit pas son imagination
» de crimes qui font frémir la nature ».

Si l'on verfoit réellement une goutte de fang au Théâtre, la Scene Tragique feroit tout au plus le Spectacle de la groffiere populace. Tel se plaît à frémir en voyant Mérope le poignard levé fur fon fils, & Orefte ou Ninias venant d'affaffiner fa mere; tel, dis-je, foutient ces fictions, qui jetteroient des cris de douleur & d'effroi à la vue d'un malheureux que l'on tueroit fur fon paffage. La Mothe a très-bien observé que l'illusion Théâtrale n'est jamais complete, & que le Spectacle cefseroit d'être un plaisir, fans la réflexion confuse qui en affoiblit le pathétique, & qui nous console intérieurement. Quant à *l'imagination fouillée*; c'est un mal, fi le crime y est peint avec des couleurs qui nous féduisent: mais c'est un bien, & un très-grand bien, fi les traces qui en reftent infpirent l'horreur & l'effroi. Les arrêts qui flétriffent ou qui condamnent les criminels fouillent l'imagination du peuple: faut-il ne pas les publier?

C'en est assez, je crois, fur l'article de la Tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la Comédie, les mœurs des Comédiens, & l'amour, ce sentiment si naturel

naturel & si dangereux, qui est l'ame de nos deux Théâtres. Je l'ai déjà dit ; l'affection est rapide & tranchante, la discussion est ralentie à chaque instant par les détails : mais j'examine & ne plaide point : il ne me seroit que trop aisé d'être moins froid & plus pressant.

On a vu comment M. Rousseau s'y est pris pour nous prouver que la Tragédie allume en nous les mêmes passions dont elle prétend inspirer la crainte, & qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la Comédie lui semblent encore plus dangereuses, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiate. « Tout » en est mauvais & pernicieux, tout » tire à conséquence pour les Specta- » teurs ; &, le plaisir même du comi- » que étant fondé sur un vice du cœur » humain, c'est une suite de ce prin- » cipe, que plus la Comédie est agréa- » ble & parfaite, plus son effet est fu- » neste aux mœurs ».

Pour se concilier avec M. Rousseau, il ne suffit donc pas d'avouer que le Théâtre, quoique purgé de son ancienne

indécence , n'est pas encore assez châtié ; que Dancourt , Montfleuri & leurs semblables , devroient en être à jamais bannis ; qu'en un mot le seul comique honnête & moral doit être donné en spectacle. Si M. Rousseau n'eût dit que cela , il eût pensé comme tous les honnêtes gens ; mais ce n'étoit pas assez pour lui : tout comique sans distinction est , s'il faut l'en croire , une école de vice : il n'en connoît point d'innocent. Il n'est donc pas question d'examiner s'il y a des Comédies répréhensibles du côté des mœurs ; mais s'il y a des Comédies dont les mœurs soient bonnes , & les leçons utiles.

M. Rousseau commence par vouloir prouver l'inutilité de la Comédie. « Imaginez la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira , où est celui qui , s'y rendant pour la première fois , n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve ? »

Celui qui n'est pas convaincu , est , lui dirai - je , un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe ; un jaloux qui ne voit de sûreté pour son honneur que dans une tyrannie odieuse ; un avare

qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un trésor qui fera son supplice; un mari livré à une seconde femme qui lui fait haïr ses premiers enfans, & qui le flatte pour le dépouiller. Voilà les gens qui vont au Spectacle le bandeau sur les yeux; & qui en reviennent capables de réflexions salutaires, à moins de les supposer imbéciles.

De ce que la Comédie se rapproche du ton du monde, M. Rousseau conclut qu'elle ne corrige point les mœurs.

« Un laid visage ne paroît point laid » à celui qui le porte ». Quand cela seroit, comme cela n'est pas, de bonne foi cette comparaison peut-elle être posée en principe? La laideur & la beauté sont arbitraires jusqu'à un certain point; il y a du préjugé, de la fantaisie, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en est-il ainsi des vices; & sur-tout des vices auxquels le public attache le ridicule & le mépris? Si le vicieux se méconnoît au Théâtre, il se méconnoît encore plus dans un discours de morale, & dès-lors

toute instruction générale devient inutile ; ce que M. Rousseau n'a certainement pas prétendu.

A l'égard du Théâtre, rappelions-nous ce qui s'est passé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les faux dévots eussent du plaisir à s'y voir peints ? Croira-t-on que l'usurier se complaise dans le miroir de l'avare ? Voilà les vicieux bien à leur aise, s'ils aiment à se voir tels qu'ils sont ! mais du moins n'aiment-ils pas être vus dans cette nudité humiliante. Leur raison a beau être corrompue au point de les justifier à eux-mêmes, ils sçavent, comme l'avare d'Horace, qu'ils sont la fable & la risée du peuple, & ils se cachent pour s'applaudir. D'où il résulte deux sortes de biens ; l'un, qu'au défaut de la vertu, le desir de l'estime publique, la crainte du blâme & du mépris tiennent le vice comme à la gêne ; l'autre, que l'exemple en est moins contagieux : car l'attrait du vice a pour contre-poids la peine de l'humiliation, à laquelle l'orgueil répugne. Est-ce là, me direz-vous, faire à la vertu des amis désintéressés ? Hé ! non, Monsieur ;

nous n'en sommes pas là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudroit, s'il étoit permis de le dire, prendre la fleur de l'espèce humaine pour en former une République qui seroit peu nombreuse encore.

La Comédie prend les hommes tels qu'ils sont par-tout, & à Genève comme ici, c'est-à-dire, sensibles à l'estime & au mépris de la Société, n'aimant point du tout à se donner en dérision, & assez malins pour se plaire à voir répandre sur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœurs sont fidèlement peintes sur le Théâtre comique, si les vices & les travers en sont les véritables jouets, la Comédie peut avoir son utilité morale, comme la censure des femmes de Genève. Que l'on médise sur le Théâtre ou dans un cercle, c'est toujours la malignité humaine qui sert d'épouvantail au vice, avec cette différence, qu'au Théâtre on peint les vicieux, & que dans un cercle on les nomme. J'avoue que sans ce fond de malice, qui fait qu'on s'amuse des ridicules d'autrui, la Comédie seroit insipide, & par conséquent infructueuse :

aussi ne feroit-elle pas soufferte dans une Société toute composée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le monde un amour-propre, envieux & malin, la Comédie aura l'avantage de démasquer, d'humilier les vices, & de les livrer en plein Théâtre à l'insulte des spectateurs.

« Si l'on veut corriger les mœurs par leurs charges, on quitte la vraisemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet ».

La peinture du Théâtre est une imitation exagérée; mais voici comment. Moliere veut peindre l'Avare; chacun des traits doit ressembler: c'est-à-dire que l'Avare ne doit agir & penser sur la scène, que comme il pense & agit dans la Société. Mais l'action Théâtrale ne dure que deux heures, & l'art de l'intrigue consiste à réunir sans affectation, dans ce court espace de temps, un assez grand nombre de situations, pour engager naturellement le caractère de l'Avare à se développer en deux heures, comme dans la Société il se développeroit en six mois.

Ce n'est-là que rapprocher les traits qui doivent former son image. De plus, comme la Comédie n'est pas une satire personnelle, & que non-seulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même espèce doivent se reconnoître dans le tableau, le Peintre y réunit les traits les plus forts du même vice, répandus dans la Société, tous copiés d'après nature.

« Qu'importe la vérité de l'imitation, dit M. Rousseau, pourvu que l'illusion y soit »?

L'illusion n'y seroit pas, si l'imitation n'étoit pas vraie. Quand est-ce, en effet, que cesse l'illusion? Dès qu'il échappe au Poëte, ou à l'Acteur quelque trait qui n'est pas dans la nature, c'est-à-dire, quelque trait qui contredit ou qui force le caractère. Ainsi le plaisir que nous fait la bonne Comédie, dépend de la vérité des peintures; & son utilité est fondée sur le mépris qu'elle attache au vice, & sur la répugnance qu'a le vicieux à se voir en bute au mépris.

Si le bien est nul, comme le conclut
R iv

M. Rousseau, ce n'est donc pas pour les raisons qu'il en a données. Voyons à présent si le comique remplit son objet ; & d'abord, avec M. Rousseau, prenons pour exemple Moliere. « Qui » peut disconvenir que ce Moliere même, des talens duquel je suis plus admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ».

Il faut avouer que M. Rousseau ne nous ménage guères, & je ne crois pas qu'on puisse, en termes plus énergiques, faire le procès à notre police & à notre gouvernement. Ce n'est donc pas contre un babil Philoſophique, mais contre une imputation très-grave que je m'éleve. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les peres & les meres ne sont pas assez imbéciles ou assez pervers, & dans la capitale, & dans toutes les villes du Royaume, & dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent comique est joué, pour mener leurs enfans à la plus pernicieuse école du vice.

« Son plus grand soin, dit M. Rouſ-

» feau , en parlant de Moliere , est de
 » tourner la bonté & la simplicité en
 » ridicule , & de mettre la ruse & le
 » mensonge du parti pour lequel on
 » prend intérêt.... Examinez le comi-
 » que de cet Auteur, vous trouverez
 » que les vices de caractère en sont
 » l'instrument ; & les défauts naturels ,
 » le sujet ; que la malice de l'un punit
 » la simplicité de l'autre , & que les
 » fots sont la victime des méchans : ce
 » qui , pour n'être que trop vrai dans
 » le monde , n'en vaut pas mieux à met-
 » tre au Théâtre avec un air d'approba-
 » tion , comme pour exciter les ames
 » perfides à punir, sous le nom de sottise,
 » la candeur des honnêtes gens ».

Dat veniam corvis , vexat censura columbas.

» Voilà l'esprit général de Moliere &
 » de ses imitateurs ».

Cette page d'accusations exigeroit pour réponse un volume ; je vais abrégé si je puis.

Il y a deux sortes de vices dans les hommes : les uns , vices des frippons ; & les autres , vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la se-

ciété, ils sont odieux & terribles : le ridicule fait place à l'infamie, & la Tragédie s'en empare. Quand ils ne portent au bien public & particulier que de légères atteintes, ila Comédie, qui ne doit pas être plus sévère que les loix, se contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils sont humiliés au Théâtre, mais ils n'y sont jamais flétris : cette distinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir sensible : elle contient toute la Philosophie de Moliere, & ma réponse à M. Rousseau.

Le but de Moliere a donc été de démasquer les frippons, & de corriger les dupes ; & c'est l'objet le plus utile qu'il pût jamais se proposer. En effet, supposons qu'il n'eût mis au Théâtre que des gens de bien ; voilà tous les frippons en paix : qu'il n'eût mis au Théâtre que des frippons ; dès-lors la scène comique n'étoit plus qu'une académie de fourberies : qu'il eût mis au Théâtre des gens de bien & des frippons, mais ceux-ci moins actifs, moins habiles, moins industrieux que les gens de bien ; la scène comique n'auroit eu ni vérité, ni utilité morale : qu'enfin Moliere eût fait tromper par

des frippons d'honnêtes gens éclairés, vigilans & sages; c'étoit donner au vice, sur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces leçons? Que la probité, en vain sur ses gardes contre la malice & la fausseté, n'en peut être, quoi qu'elle fasse, que le jouet ou la victime? C'est alors que le Théâtre comique seroit une école pernicieuse par le découragement & le dégoût qu'il inspireroit pour la vertu. De toutes les combinaisons possibles dans le mélange & le contraste des mœurs, Moliere s'est donc attaché à la seule qui soit utile. Il a pris des gens de bien, foibles, crédules, entêtés, confians, ou soupçonneux à l'excès, imprudens même dans leurs précautions, & toujours punis, non pas de leur bonté, mais de leurs travers, ou de leurs foibleesses: tels sont le Bourgeois - Gentilhomme, George-Dandin, le Malade Imaginaire, les Tuteurs Jaloux (de l'Ecole des Femmes & de l'Ecole des Maris.) Que l'on me cite un seul exemple où l'honnêteté pure & simple soit tournée en ridicule, & je condamne la pièce au feu. Voyez si l'on rit aux dépens de Cléante, dans le Tartuffe; aux dépens de Chrysale,

dans les Femmes Sçavantes; aux dépens d'Angélique, dans le Malade Imaginaire; aux dépens d'Ariste, dans l'École des Maris; aux dépens même de Madame Jourdain, dans le Bourgeois-Gentilhomme. Qu'est-ce donc que Moliere a joué dans les honnêtes gens, ou plutôt dans les bonnes gens dont on se moque à ces spectacles? L'aveugle prévention d'Orgon & de sa mere pour un scélérat hypocrite; la manie de l'érudition & du bel esprit dans une société d'honnêtes femmes à qui des pédans ont tourné la tête; le foible d'un homme pusillanime pour une marâtre qu'il a donnée à ses enfans, & qui n'attend que son dernier soupir pour s'enrichir de leurs dépouilles; l'imbécile prétention de deux jaloux à se faire aimer de leurs pupilles en les tenant dans la captivité; la sotte ambition d'un Bourgeois de passer pour Gentilhomme en imitant les gens de Cour: voilà sur quoi tombe le ridicule de ces Comédies. Est ce là jouer la vertu, la simplicité, la bonté? Je le demande au public qui sçait bien de quoi il s'amuse: je le demande à M. Rousseau lui-même, qui peut avoir ces tableaux aussi présens que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir font, comme l'on voit, ceux des dupes; il n'est donc pas étonnant que Moliere oppose à ces personnages des frippons adroits & souvent heureux; c'est ce qui rend ses leçons utiles. Mais ces frippons eux-mêmes ont-ils jamais l'estime des spectateurs? Je m'en tiens à l'exemple que M. Rousseau a choisi; c'est le Gentilhomme qui dupe M. Jourdain. « Ce personnage, dit-il, est l'honnête-homme de la pièce ». Un homme donné sans ménagement par Moliere pour un fourbe, pour un escroc, pour un flatteur, pour un vil complaisant, & pour quelque chose de pis encore, c'est l'honnête-homme de la pièce! Est-ce dans l'opinion de Moliere? Il est évident que non. Est-ce dans l'opinion des spectateurs? En est-il un seul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infâme caractère? Est-ce dans l'opinion de M. Rousseau lui-même? Je ne révoque pas en doute sa sincérité; je ne me plains que de sa mémoire: mais il eût été bon, je crois, d'avoir Moliere sous les yeux en faisant le procès à ses pièces, afin de ne pas altérer la vérité

dans un objet de toute autre conséquence que le Sonnet du Misanthrope.

« Quel est , ajoûte M. Rousseau , quel
 » est le plus criminel d'un paysan assez
 » fou pour épouser une Demoiselle , ou
 » d'une femme qui cherche à déshonorer
 » son époux ? Que penser d'une pièce
 » où le parterre applaudit à l'infidélité,
 » au mensonge , à l'impudence de celle-
 » ci , & rit de la bêtise du manant puni ?

Que penser de cette pièce ! Que c'est le plus terrible coup de fouët qu'on ait jamais donné à la vanité des mésalliances. Ce n'est point à l'intention de Moliere que je m'attache : car l'intention pourroit être bonne , & la pièce mauvaise ; je m'en rapporte à l'impresion qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans George - Dandin ? De faire sentir les conséquences de la sottise de ce villageois ; Moliere a donc peint ses personnages d'après nature. Mais en exposant à nos yeux le vice , l'a-t-il rendu intéressant ? A-t-il donné un coup de pinceau pour l'adoucir & le colorer ? Lui , qui sçavoit si bien nuancer les ca-

raâctères , a-t-il seulement pris soin de rendre cette coquette séduisante , & son complice intéressant ? Rien n'étoit plus facile sans doute ; mais s'il eût affoibli le mépris qu'il devoit répandre sur le vice , il se fût contredit lui-même , il eût oublié son dessein : c'est donc pour rendre sa pièce morale qu'il a peint de mauvaises mœurs ; & ceux qui lui en ont fait un reproche , ont confondu la décence avec le fond des mœurs théâtrales. La décence est violée dans la Comédie de *George-Dandin* , comme dans la Tragedie de *Théodore* ; mais ni l'une ni l'autre pièce n'est une leçon de mauvaises mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette pièce , c'est *George-Dandin* lui-même , & on le plaint comme un bon-homme , quoiqu'on en rie comme d'un sot.

Ce qui a fait , je crois , que *M. Rousseau* s'est mépris sur l'impression de ces Comédies , ce sont les applaudissemens. Mais il nous suppose bien vicieux nous-mêmes , s'il nous accuse d'approuver tout ce que nous applaudissons. Il a entendu applaudir à ces mots d'*Atrée* :

» reconnois-tu ce sang » ? Et à ce vers de Cléopâtre :

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

Les spectateurs , à son avis , adhèrent-ils dans ce moment aux mœurs de Cléopâtre ou d'Atrée ? C'est le génie , c'est l'art du Poëte qu'on admire & qu'on applaudit dans la peinture du crime , comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe , que l'habileté d'un méchant , que toute situation qui met la sottise & la fripponnerie en évidence , soit applaudie au Théâtre ; ce n'est pas qu'on aime les frippons. mais c'est qu'on aime à les connoître : ce n'est pas qu'on méprise la bonté , l'honnêteté dans les dupes , mais seulement les travers ou les foibleſſes qui les font donner dans le piège , & dont on est soi-même exempt. La preuve en est que , si le personnage dont on se joue est estimable , & que le tort qu'on lui fait devienne sérieux , la plaisanterie cesse & l'indignation lui succède. On en voit l'exemple dans le cinquième acte du Tartuffe , ce chef-d'œuvre du Théâtre comique , dont M. Rousseau ne dit pas un mot.

Il est vrai que les valets frippons sont communément du côté des personnages auxquels on s'intéresse. Il y a nombre de Comédies dont les mœurs sont répréhensibles à cet égard ; & quelques-unes même des pièces de Moliere peuvent être mises dans cette classe ; mais ce n'est ni le Tartuffe , ni le Misanthrope , ni les Femmes Sçavantes , ni aucune de ses bonnes Comédies ; & l'on ne doit pas juger Moliere sur les fourberies de Scapin. « Il seroit d'autant moins juste, (c'est M. Rousseau qui parle) « d'imputer » à Moliere les erreurs de ses modèles » & de son siecle , qu'il s'en est corrigé » lui-même ».

Mais venons au plus sérieux , & voyons comment *les vices de caractère sont l'instrument de son comique , & les défauts naturels , le sujet.* Dans le Tartuffe , le sujet du comique est la confiance obstinée d'un honnête-homme pour un scélérat. Cette confiance est-elle un défaut naturel ? Dans l'École des Femmes & dans l'École des Maris , le sujet du comique est la prétention d'un Tuteur jaloux à s'assurer du cœur de sa pupille par la gêne & la vigilance. Cet

abus de l'autorité confiée est-il un défaut naturel ? En est-ce un dans l'Avare que la manie de se priver soi-même & ses enfans des besoins d'une vie honnête pour accumuler & enfouir des trésors ? En est-ce un dans les Précieuses & dans les Femmes Sçavantes, que la folie du bel-esprit & la négligence des choses utiles ? En est-ce un que l'aveugle prévention du Malade imaginaire pour sa femme & son médecin ; que la sotte vanité de George-Dandin & du Bourgeois-Gentilhomme ; que le foible du Misanthrope pour une coquette qui le trompe ? & si la bonté, la simplicité naturelle de quelques-uns de ces personnages est la cause du ridicule qu'ils se donnent, est-ce à la cause que Moliere l'attache ? l'a-t-il confondue avec l'effet ?

M. Rousseau peut me répondre que le public ne fait pas ces distinctions philosophiques, & que le mépris attaché à l'effet rejaillit infailliblement sur la cause. C'est de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au Théâtre un homme vertueux & simple sans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, &

que l'auteur s'avise de le rendre le jouet de la scène, on verra si le parterre n'en fera pas indigné. Qu'un valet se joue du vieil Euphémon ou du pere du Glorieux, je passe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Moliere n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractère, la vanité, la crédulité, la foiblesse, les prétentions déplacées; & rien de tout cela n'est incorrigible.

L'examen de l'Avare & du Misanthrope vont rendre plus sensible encore mon opinion sur les mœurs du Théâtre de Moliere.

« C'est un grand vice, dit M. Rouf-
» seau, d'être avare & de prêter à usure;
» mais n'en est-ce pas un plus grand
» encore à un fils de voler son pere, de
» lui manquer de respect, de lui faire
» mille insultans reproches, & quand
» ce pere irrité lui donne sa malédic-
» tion, de répondre d'un air goguenard
» qu'il n'a que faire de ses dons? Si la
» plaisanterie est excellente, en est-elle
» moins punissable, & la pièce où l'on
» fait aimer le fils insolent qui l'a faite,

» en est elle moins une école de mau-
 » vaises mœurs » ?

Supposons que dans un sermon l'Orateur dît à l'Avare : Vos enfans sont vertueux , sensibles , reconnoissans , nés pour être votre consolation ; en leur refusant tout , en vous défiant d'eux , en les faisant rougir du vice honteux qui vous domine , sçavez-vous ce que vous faites ? Votre inflexible dureté lasse & rebute leur tendresse. Ils ont beau se souvenir que vous êtes leur pere ; si vous oubliez qu'ils sont vos enfans , le vice l'emportera sur la vertu , & le mépris dont vous vous chargez étouffera le respect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative , ou de manquer de tout , ou d'anticiper sur votre héritage par des ressourcés ruineuses , ils dissiperont en usure ce qu'en usure vous accumulez ; leurs valets se ligueraient pour dérober à votre avarice les secours que vos enfans n'ont pu obtenir de votre amour. La dissipation & le larcin seront le fruit de vos épargnes , & vos enfans , devenus vicieux par votre faute & pour votre supplice , seront encore intéressans pour le public que vous révoltez.

Je demande à M. Rousseau si cette leçon seroit scandaleuse ? Hé bien ! ce qu'annonceroit l'Orateur , le Poëte n'a fait que le peindre , & la comédie de Moliere n'est autre chose que cette morale en action. Ni l'Orateur , ni le Poëte ne veulent encourager par-là les enfans à manquer à ce qu'ils doivent à leur pere ; mais tous les deux veulent apprendre aux peres à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfans. Passons aux mœurs du Misanthrope , que M. Rousseau a choisi par préférence comme le chef-d'œuvre de Moliere.

« Je trouve , dit-il , que cette piece
 » nous découvre mieux qu'aucune au-
 » tre la véritable vue dans laquelle Mo-
 » liere a composé son Théâtre , & nous
 » peut mieux faire juger de ses vrais
 » effets. Ayant à plaire au public, il a
 » consulté le goût le plus général de
 » ceux qui le composent. Sur ce goût
 » il s'est formé un modele , & sur ce mo-
 » dele un tableau des défauts contraires
 » dans lequel il a pris ses caracteres co-
 » miques , & dont il a distribué les di-
 » vers traits dans ses pièces.

Arrêtons-nous un moment à cette

théorie générale. Moliere , en consultant son siecle, a donc vû qu'un usage honnête de ses biens étoit du goût général, & il a attaqué l'avarice ; qu'on aimoit à voir chacun se tenir dans son état, & il a joué le Bourgeois-Gentilhomme ; qu'une femme occupée modestement de ses devoirs étoit une femme estimée, & il a jetté du mépris sur les Précieuses & les Sçavantes ; qu'une piété simple & sincere inspiroit le respect, & il a démasqué le Tartuffe ; que la gêne & la violence dans le choix d'un époux étoit une tyrannie odieuse, & il a fait de deux Tuteurs les jouets de deux amans. Que M. Rousseau me dise où est le mal, & en quoi le goût du siecle a nui aux mœurs du Théâtre de Moliere ?

Je sens bien que tous les ridicules dont Moliere s'est joué, ne sont pas ce que j'ai entendu par les vices des frippons. Mais il est des vices qui ne nuisent qu'à nous, & que j'appelle les vices des dupes. C'est, comme je l'ai dit, de cette dernière espece de vices que Moliere a voulu nous guérir. Il sçavoit bien, ce Philosophe, qu'on ne corrigeoit pas un

frisson, & que ce n'étoit qu'en le dénonçant qu'on pouvoit le déconcerter. Allez persuader à un Charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'est au peuple qu'il faut apprendre à se défier du Charlatan. Voilà, selon moi, tout l'art de Moliere, & je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

« Mais, reprend M. Rousseau, vou-
 » lant exposer à la risée publique tous
 » les défauts opposés aux qualités de
 » l'homme aimable, de l'homme de
 » société ; après avoir joué tant d'autres
 » ridicules, il lui restoit à jouer celui
 » que le monde pardonne le moins, le
 » ridicule de la vertu. C'est ce qu'il a
 » fait dans le Misanthrope. Vous ne sçau-
 » riez me nier deux choses, ajoutez le
 » censeur du Théâtre : l'une qu'Alceste
 » dans cette pièce est un homme droit,
 » sincère, estimable, un véritable hom-
 » me de bien ; l'autre, que l'Auteur lui
 » donne un personnage ridicule.

Vous ne sçauriez me nier deux choses, dirai-je à mon tour à M. Rousseau ; l'une, qu'Alceste est un homme passion-

né, violent, infociable; l'autre, que dans sa vertu Moliere n'a repris que l'excès. Vous donnez à Moliere le projet d'un scélérat, & je trouve dans son ouvrage le dessein du plus honnête homme. Il seroit malheureux pour vous que la raison fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un Auteur dans un seul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de son siecle, & mettre le fléau de la satyre dans la main de l'un de ses Acteurs. Quel personnage a-t-il dû choisir? Un sage accompli? Non: le sage est indulgent & modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeste & compatissant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, respecte la vertu, & regarde les vices répandus dans la société, comme un poison qui circule dans le sein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'est ni le fer, ni le feu. Il sçait que le malade est foible, inquiet, difficile, & qu'il faut gagner sa confiance pour obtenir sa docilité. Il parle aux hommes comme un pere, & non comme un juge; la douceur se peint dans ses yeux, la persuasion coule de

de ses lèvres ; mais le plaisir délicat de l'entendre n'étoit pas un attrait pour la multitude. Le sage au Théâtre eût paru froid & n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus sévère & plus véhément, sans aucun travers, sans aucune foiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie. Le Misanthrope, exempt de ridicule, seroit tombé : M. Rousseau l'avouera lui-même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siècle & de son pays, mais de tous les lieux & de tous les tems, c'est-à-dire à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre ; & rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilieroit la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devoit pas affoiblir l'autorité de la vertu ; & le comble de l'art étoit de composer un caractère à la fois respectable & risible, qualités qui semblent s'exclure & que Molière a sçu concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine ; c'est l'effet que tout le monde éprouve. On adore le fond du caractère du Misanthrope.

thrope : sa droiture , sa candeur , sa sensibilité inspirent la vénération. Ah ! Moliere , que n'ai - je le bonheur de ressembler à cet honnête-homme ! s'écrioit M. le Duc de Montausier. Moliere auroit donc bien manqué son coup , s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irrite , passe les bornes & tombe dans l'excès. Le Misanthrope déraisonne & devient ridicule , non pas dans sa vertu , mais dans l'excès où elle donne. Écoutez ce dialogue :

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !...

Oui , j'ai conçu pour elle une effroyable haine....

*Tous les pauvres mortels , sans nulle exception ,
Seront enveloppés dans cette aversion ?*

Encore en est-il bien , dans le siècle où nous sommes...

Non ; elle est générale , & je hais tous les hommes.

C'est de cet emportement que l'on rit ; le Misanthrope a beau le motiver , ce ne peut être qu'un accès d'humeur : car , au fond , la haine qu'il a conçue pour les méchants n'est fondée que sur son amour pour les gens de bien , & sur la supposition qu'il en reste encore.

« S'il n'y avoit ni frippons , ni flatteurs ,

dit M. Rousseau, le Misanthrope aimeroit tout le monde ».

Mais s'il n'y avoit pas des gens de bien, des gens sinceres, il n'auroit plus aucun sujet de haïr ni les flatteurs, ni les frippons.

On vient de lui lire des vers qu'il a trouvé mauvais; il le fait entendre avec ménagement; il le dit enfin avec pleine franchise: ses amis lui reprochent sa sincérité; c'est alors qu'il devient extrême.

*Je lui soutiendrai moi, que ses vers sont mauvais;
Et qu'un homme est pendable, après les avoir faits.*

Comme on ne s'attend pas à ces traits, & qu'ils consolent la vanité humiliée, on en rit d'un plaisir malin causé par la surprise, mais sans que le mépris s'en mêle; & l'on semble dire au Misanthrope: Hé bien! Censeur qui vous croyez si sage, vous vous passionnez donc aussi! vous déraisonnez comme un autre.

M. Rousseau se trompe sur les circonstances qui, dans la première scène peuvent rendre naturel l'emportement

du Misanthrope ; mais il me suffit qu'il avoue que cet emportement fait dire au Misanthrope plus qu'il ne pense de sang-froid ; c'est de cette colere exaltée , de cette humeur qui déborde , de cette impatience poussée à bout par le calme de Philinte , que Moliere a plaisanté. Ce n'est donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouer ; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu , & qui naît de la même source ; une fougue qui l'emporte au-delà de ses limites , une âpreté qui la rend insociable , une extrême sévérité qui nous fait des crimes de tout , un zèle inflammable que la contradiction & les obstacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Moliere attaque dans le Misanthrope ; & , pour le ramener aux sentimens de l'humanité compatissante, il lui fait voir qu'il est homme lui-même , & qu'il peut être , comme nous , le jouet de ses passions.

Mais , pour justifier le dessein de Moliere , j'ai un témoignage auquel M. Rousseau ne peut se refuser : voici ce que je viens de lire.

« Dans toutes les autres pieces de
» Moliere , le personnage ridicule est

» toujours haïssable ou méprisable ; dans
 » celle-ci , quoique Alceste ait des dé-
 » fauts réels , dont on n'a pas tort de
 » rire , on sent pourtant au fond du
 » cœur un respect pour lui , dont on ne
 » peut se défendre. . . . Moliere étoit
 » personnellement honnête homme , &
 » jamais le pinceau d'un honnête-homme
 » ne sçut couvrir de couleurs odieuses
 » les traits de la droiture & de la pro-
 » bité. Il y a plus : Moliere a mis dans
 » la bouche d'Alceste un si grand nom-
 » bre de ses propres maximes , que plu-
 » sieurs ont cru qu'il s'étoit voulu pein-
 » dre lui-même ».

Confrontons ce témoignage avec le sentiment de M. Rousseau.

« Ayant à plaire au public , Moliere
 » a consulté le goût le plus général. . .
 » après avoir joué tant d'autres ridicu-
 » les , il lui restoit à jouer celui que le
 » monde pardonne le moins , le ridi-
 » cule de la vertu : c'est ce qu'il a fait
 » dans le Misanthrope ».

Il est évident que l'une de ces deux opinions est fautive ; car si Moliere , pour plaire à son siècle , a voulu tourner

la vertu en ridicule, un si lâche adulateur du vice n'étoit rien moins qu'un honnête-homme; s'il a voulu se peindre lui-même dans *Alceste*, il n'a pas prétendu s'exposer à la risée du public; s'il fait aimer & respecter ce caractère sans le vouloir, & en dépit de son art, le ridicule de la vertu n'est donc pas celui que le monde pardonne le moins. Que M. Rousseau accorde, s'il le peut, son opinion avec l'autorité que je lui ai opposée; son contradicteur c'est lui-même.

Le dessein de Moliere a donc été, en composant le caractère du *Misanthrope*, de se servir de sa vertu comme d'un exemple, & de son humeur comme d'un fléau. Voilà le vrai; tout le monde le sent.

« Il lui a donné pour ami, non pas
» un de ces honnêtes gens du grand
» monde, dont les maximes ressemblent
» beaucoup à celles des frippons; non pas
» un de ces gens si doux, si modérés,
» qui trouvent toujours que tout va
» bien, parce qu'ils ont intérêt que rien
» n'aille mieux » : mais un de ces gens

qui , aimant le bien , & condamnant le mal , se contentent de pratiquer l'un & d'éviter l'autre ; qui ne se croient ni assez de vertu , ni assez d'autorité pour s'ériger en censeurs publics & faire le procès à la nature humaine ; qui , sans être complices , ni partisans des vices destructeurs de l'ordre , tolèrent les défauts , ménagent les foiblesses , flattent les vaines prétentions , passent légèrement sur les épines de la société , & s'épargnent les chagrins & les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnête-homme est celui qui remplit fidelement les devoirs de son état ; & ce n'est le devoir d'aucun particulier d'exercer la police du monde. Il est vrai que Philinte , soit manque de goût , soit excès de politesse , loue des vers qui ne valent rien ; mais tout mensonge n'est pas un crime ; c'est l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne sçais même si , dans la morale la plus austere , il ne vaut pas mieux flatter un homme sur une bagatelle , que de s'exposer , par une sincérité qui l'offense , à se couper la gorge avec lui.

Du reste , si Moliere eût fait un vicieux
S iv

du Misanthrope , il lui eût donné pour contraste un modele de vertu ; mais comme il n'en fait qu'un homme insociable , c'est un modele de complaisance & d'égards qu'il a dû lui opposer. Philinte n'est donc pas le sage de la piece , mais seulement l'homme du monde : son sang-froid donne du relief à la fougue du Misanthrope ; & , quoique l'un de ces contrastes fasse rire aux dépens de l'autre , l'avantage & l'ascendant que Moliere donne à Alceste sur Philinte , prouve bien qu'il lui destinoit la premiere place dans l'estime des spectateurs.

« Le tort de Moliere n'est pas , selon
 « M. Rousseau , d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux ,
 « mais de lui avoir donné des fureurs
 « puériles sur des sujets qui ne doivent
 « pas l'émouvoir. Le caractère du Misanthrope n'est pas en la disposition du
 « Poëte ; il est déterminé par la nature
 « de sa passion dominante : cette passion
 « est une violente haine du vice , née
 « d'un amour ardent pour la vertu , &
 « aigrie par le spectacle continuel de la
 « méchanceté des hommes ; il n'y a

» donc qu'une ame grande & noble qui
 » en soit susceptible. . . . Cette contem-
 » plation continuelle des désordres de
 » la société le détache de lui-même pour
 » fixer son attention sur le genre hu-
 » main. Qu'il s'emporte sur tous les dé-
 » sordres dont il n'est que le témoin. . . .
 » Mais qu'il soit froid sur celui qui ne
 » s'adresse qu'à lui ; qu'une femme fausse
 » le trahisse , que d'indignes amis le dés-
 » honorent , que de foibles amis l'aban-
 » donnent , il doit le souffrir sans en mur-
 » murer ; il connoît les hommes. Si ces
 » distinctions sont justes , Moliere a mal
 » fait le Misanthrope. Pense-t-on que ce
 » soit par erreur ? Non , sans doute :
 » mais voilà par où le desir de faire rire
 » aux dépens du personnage l'a forcé.
 » de le dégrader contre *la vérité* du ca-
 » ractere ».

Si M. Rousseau parle d'une vérité
 métaphysique , je ne lui dispute rien ;
 chacun se fait des idées comme il lui
 plaît. Le Misanthrope métaphysique est
 donc , si l'on veut , un être surnaturel
 qui aime tous les hommes , excepté lui
 seul ; qui prend feu sur les injustices
 qu'ils éprouvent , & qui est de glace

pour celles qu'il essuie lui-même ; qui combat tous les vices , hormis ceux qui lui nuisent ; auquel un petit mal qui lui est étranger peut donner une *très-grande colere* , & qui n'est point ému d'un très-grand mal qui lui est personnel. Mais Moliere n'a pas voulu peindre un personnage idéal. Le Misanthrope , tel qu'il l'a vu dans la nature , se comprend au moins dans le nombre des hommes qu'il aime ; il ne donne pas dans l'absurde inconséquence de regarder comme *des inclinations basses* le soin de son honneur , de sa renommée , de son repos , de sa fortune , en un mot de ces mêmes biens auxquels il ne peut souffrir que l'on porte atteinte dans ses semblables ; il n'a point une ame sensible pour eux , & une ame impassible pour lui ; & cette trempe de caractère qui reçoit de si vives impressions des plaies faites à l'Humanité , n'est pas impénétrable aux traits qui sont lancés contre lui-même. Je crois bien que le courage & la force étouffent ses plaintes quelquefois ; mais enfin *l'homme est toujours homme*. Moliere a donc très bien pris , je ne dis pas le caractère idéal , mais le caractère réel du Misanthrope , tel qu'il le

voyoit dans le monde, & qu'il vouloit le corriger.

J'avouerai même que je ne conçois pas le Misanthrope de M. Rousseau. Si la connoissance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahisons de sa maîtresse, aux outrages & à l'abandon de ses amis, à l'iniquité de ses juges, il doit donc être sérieusement convaincu que tous les hommes sont perfides & méchans; &, cela posé, il doit n'aimer personne. Comment est-il donc si touché des désordres d'un monde où il n'aime rien? Il hait le vice, il aime la vertu; mais le vice & la vertu ne sont rien de réel que relativement aux hommes. Que lui importe la guerre des vautours, si la société n'a plus de colombes?

Dira-t-on que le Misanthrope aime les hommes quels qu'ils soient, & ne hait en eux que le vice? C'est le caractère du sage tel que je l'ai peint; mais ce n'est pas le caractère du Misanthrope. Celui-ci enveloppe dans sa haine, & le vice & le vicieux; il déteste dans les méchans les ennemis des gens de bien: mais s'il est persuadé qu'il y a des gens

de bien dans le monde, il est naturel qu'il ait cette opinion de ses juges, de ses amis, de sa maitresse; & lorsque l'iniquité, la perfidie, la trahison qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens qui l'attachoient à ses semblables.

Le Misanthrope, que rien de personnel ne touche, & qui se passionne sur tout ce qui lui est étranger, est donc, selon moi, un être fantastique; & Moliere, pour rendre le sien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Du reste, que l'on se rappelle la position de ce personnage: il accable son ami de reproches, humilie Oronte, apostrophe les Marquis, & leur impose silence; confond & refuse Célimene, domine d'un bout de la piece à l'autre, efface tout, n'est jamais effacé, & sort du Théâtre, ennemi de la nature entiere, autant admiré qu'applaudi. Voilà donc le personnage que Moliere a voulu humilier pour flatter le goût de son siècle. Si Moliere a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceste, jamais Au-

teur , j'ose le dire , n'a été plus mal-
adroit.

Philinte a loué la chute du sonnet
d'Oronte. Le Misanthrope indigné , lui
dit :

*La peste de ta chute , empoisonneur au Diable !
En eusses tu fait une à te casser le nez.*

M. Rousseau désapprouve avec rai-
son ce jeu de mots , & il s'écrie : *Et
voilà comme on avilit la vertu.* Je n'ai
qu'à citer du même rôle cinq cents des
plus beaux vers & des plus applaudis
qu'on ait jamais faits , & à m'écrier à
mon tour : *Et voilà comme on honore la
vertu.* Est-il possible que d'un frivole
jeu de mots qui , dans la vivacité , peut
échapper à tout le monde , on tire une
conséquence déshonorante pour la mé-
moire d'un homme qu'on fait profession
d'admirer.

« On voit Alceste tergiverser & user
» de détours pour dire son avis à
» Oronte. Ce n'est point-là le Misfan-
» thrope , dit M. Rousseau ; c'est un hon-
» nête homme du monde qui se fait
» peine de tromper celui qui le con-

» sulte. La force du caractère vouloit
 » qu'il lui dît brusquement : Votre son-
 » net ne vaut rien , jetez-le au feu ;
 » mais cela auroit ôté le comique qui
 » naît de l'embarras du Misanthrope , &
 » de ses *je ne dis pas cela* , répétés , qui
 » pourtant ne sont , au fond , que des
 » mensonges ».

Les *je ne dis pas cela* sont très-plai-
 sans ; mais ce n'est point aux dépens du
 Misanthrope qu'ils font rire : du reste, il
 ne faut que sçavoir distinguer la grossie-
 reté de la franchise pour justifier cette
 réticence. M. Rousseau sçait bien que
 le mensonge n'est pas dans les mots ;
 & il me seroit aisé de lui prouver , par
 son propre exemple , que , sans déguiser
 la vérité , on peut la couvrir d'un voile
 modeste. Le Misanthrope répète à Oron-
 te , *je ne dis pas cela* ; si Philinte lui
 demandoit : *Hé ! que dis-tu donc , traî-
 tre ?* la réponse seroit facile : *Je ne suis
 point traître , je me fais entendre ; je dis ce
 qu'exige l'honnêteté , & ce que permet la
 bienséance.*

M. Rousseau demande *jusqu'où peu-
 vent aller les menagemens d'un homme*

vrai. Je lui réponds, *exclusivement jusqu'à l'équivoque.* Suivant ses principes, le Misanthrope doit n'user d'aucun détour, & dire crûment tout ce qu'il pense ; mais si Moliere eût voulu mettre un tel personnage sur la scène, il l'eût pris au fond des forêts.

Il est inutile de donner au Théâtre des leçons d'une morale outrée, qu'il ne feroit ni possible, ni honnête de pratiquer dans le monde, où l'on peut très-bien, quoi qu'en dise M. Rousseau, n'être ni fourbe, ni brutal. Moliere n'a donc pas prétendu, ni pu prétendre dégrader la vérité & la vertu, en les faisant un peu moins farouches que M. Rousseau ne l'exige ; & franchement il n'y a qu'un Philosophe qui regrette le temps où l'homme marchoit à quatre pattes, qui puisse trouver le Misanthrope de Moliere trop doux & trop civilisé. M. Rousseau dit lui-même de ce personnage : » L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre » ridicule, mais non pas fou ; & c'est ce » qu'il paroîtroit aux yeux du public, » s'il étoit tout-à-fait sage.

Après l'esquisse que j'ai tracée du ca-

ractere du sage tel que je le conçois, il est inutile d'ajouter que le Misanthrope de M. Rousseau n'est pas digne à mes yeux de ce titre : il est plus inutile encore de réfuter sa conclusion contre la morale du Misanthrope & de tout le Théâtre de Moliere. Si les principes sont détruits, la conséquence tombe d'elle-même.

Je suis convenu avec M. Rousseau qu'il restoit encore au Théâtre François des Comédies répréhensibles du côté des mœurs ; & , quoiqu'elles soient d'un ton si bas & d'un si mauvais goût , que , n'ayant rien de séduisant , elles me semblent peu dangereuses ; quoique je sois très-éloigné de regarder tous ceux qui rient du testament de Crispin comme des frippons dans l'ame ; il seroit bon , je l'avoue , de bannir ce comique méprisable d'un Théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts « soient tellement inhérens à ce Théâtre , qu'en » voulant les en ôter , on le défigure » , c'est de quoi je ne puis convenir ; & je crois avoir bien prouvé que , sans les Filoux & les Femmes perdues , Moliere

a fait d'excellentes Comédies. Ainsi , quand il seroit vrai que les pièces modernes , *plus épurées* , n'auroient plus de vrai Comique , & qu'*en instruisant beaucoup* , elles ennuieroient encore davantage , la pureté des mœurs n'en seroit pas la cause. Les mœurs du Glorieux , de la Métromanie , de l'Enfant Prodigue , des Dehors trompeurs , du Méchant , sont épurées ; & je ne puis croire que M. Rousseau les compare à d'ennuyeux sermons. Quelles sont les pièces morales qui nous ennuient Celles dont les peintures sont froides , les vers lâches , le coloris foible , les sentimens fades , l'intrigue languissante , les caractères mal dessinés ; celles , en deux mots , dont le Comique manque de sel , ou le sérieux de pathétique.

Le vice n'est donc pas inhérent aux mœurs de la scène Comique Française , à moins que l'amour , comme le prétend M. Rousseau , ne soit , même dans les personnages vertueux , un exemple vicieux au Théâtre.

Que tout ce qui respire la licence , que tout ce qui blesse l'honnêteté soit

condamné dans la peinture de l'amour ; il n'est personne qui n'y souscrive. Mais ce n'est point - là ce que M. Rousseau reproche à la scène Française ; c'est l'amour décent , l'amour vertueux qu'il y attaque.

« Ce qui acheve de rendre ces images
 » dangereuses , c'est, dit-il , qu'on ne le
 » voit jamais regner sur la scène qu'en-
 » tre des ames honnêtes . . . Les qualités
 » de l'objet ne l'accompagnent point
 » jusqu'au cœur ; ce qui le rend sensi-
 » ble , intéressant , s'efface . . . Les im-
 » pressions vertueuses en déguisent le
 » danger , & donnent à ce sentiment
 » trompeur un nouvel attrait , par le-
 » quel il perd ceux qui s'y livrent . . .
 » En admirant l'amour honnête , on se
 » livre à l'amour criminel.

Telle est l'opinion de M. Rousseau. Voyons comment il la développe.

» Les Auteurs concourent à l'envi
 » pour l'utilité publique à donner une
 » nouvelle énergie & un nouveau co-
 » loris à cette passion dangereuse ; &
 » depuis Moliere & Corneille , on ne
 » voit plus réussir au Théâtre que des

» Romans , sous le nom de pièces dra-
 » matiques.

Athalie , Mérope , l'Orphelin de la Chine , Iphigénie en Tauride ont réussi. Est-ce l'amour qui en a fait le succès ? Mais passons sur ces propositions incidentes , & accordons à M. Rousseau que Britannicus , Alzire , Inès , & toutes les Tragédies où regne l'amour , sont des Romans , sans lui demander ce qu'il entend par des pièces dramatiques , si de tels Romans n'en sont pas. Une action régulière & intéressante , où l'une des plus violentes passions de la nature tient sans cesse l'ame des spectateurs agitée entre la crainte & la pitié , sera donc ce qu'il lui plaira. Mais si l'amour y est peint comme il doit l'être , terrible & funeste dans ses excès ; respectable & touchant dans ce qu'il a d'honnête , de vertueux , d'héroïque ; ce tableau de l'amour sera une leçon morale , sans en excepter Zaïre qui meurt , non pas victime de l'amour , mais victime de son devoir & des fureurs de la jalousie : sans en excepter Bérénice , qui seroit tombée , quoi qu'en dise M. Rousseau , si Titus sacrifioit l'orgueil des

Romains , tout injuste qu'il nous semble , au tendre & vertueux amour que nous ressentons avec lui.

Comme le sentiment de l'amour n'est pas toujours violent & passionné , qu'il se modifie selon les caractères , que les épreuves en sont plus ou moins pénibles , suivant la situation des personnages , & les intérêts qui lui sont opposés ; comme ce sentiment le plus naturel , le plus familier dans tous les états , est aussi le plus propre à développer les vices , & à mettre le ridicule en jeu ; la Comédie l'a pris dans la peinture de la vie commune , tantôt pour objet principal , & tantôt pour premier mobile. Voilà comment & pourquoi l'amour a été introduit sur nos deux Théâtres : est-ce un bien , est-ce un mal pour les mœurs ? C'est ce qui reste à examiner.

L'usage des Anciens est un préjugé contre nous ; mais par-tout & dans tous les tems le Théâtre a dû suivre les constitutions nationales. Chez les Grecs , la Tragédie étoit une leçon politique : chez nous elle est une leçon morale , & ne peut ni ne doit avoir rapport à l'admi-

nistration de l'État. Il n'est donc pas étonnant que l'amour, qui n'avoit rien de commun avec le gouvernement d'Athenes, n'y fût point admis au Théâtre; & que ce même sentiment, qui est d'un si grand poids dans nos mœurs, soit devenu le premier ressort de la scene Tragique Françoisé.

Une différence non moins sensible dans les mœurs de la société, dont la Comédie est le tableau, y a fait substituer des femmes libres & honnêtes aux esclaves & aux courtisannes des Comiques Grecs & Romains. Mais comment M. Rousseau trouveroit il les honnêtes femmes placées au Théâtre ? Il trouve même indécent qu'elles soient admises dans la société.

« Les Anciens, dit-il, avoient en gé-
 » néral un très-grand respect pour les
 » femmes : mais ils marquoient ce res-
 » pect en s'abstenant de les exposer au
 » jugement du public, & croyoient ho-
 » norer leur modestie, en se taisant sur
 » leurs autres vertus. Chez nous, au
 » contraire, la femme la plus estimée
 » est celle qui fait le plus de bruit, qui

» parle le plus , qu'on voit le plus dans
» le monde , &c. »

Il me semble que M. Rousseau n'a ni compté, ni pesé les voix ; & , après tout, ces paralleles vagues , ces tableaux de fantaisie ne prouvent que l'art & le talent du Peintre. Considérons les choses en elles-mêmes , & tâchons d'y saisir le vrai.

Dans tous les États où les Citoyens sont admis a l'administration de la République , il est naturel que les femmes soient éloignées de la société des hommes , & reléguées dans l'obscurité. La guerre , les conseils , les négociations , le commerce , les fonctions pénibles du gouvernement élèvent l'orgueil des hommes au-dessus des soins de la galanterie & des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont seuls la force d'agir , ils s'attribuent à eux seuls la sagesse de délibérer ; & , jaloux du droit de gouverner , ils n'y instruisent que leurs semblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été d'abord éloignées de l'administration des États , il n'est donc pas be-

soin d'attribuer aux hommes un sçavoir & des talens qui leur soient-propres ; il suffit de remonter à l'institution des gouvernemens. La premiere concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing ; la seconde , à coups de massue ; ensuite vinrent la hache & l'épée ; & dans cette maniere de régler les droits , il est clair que les femmes n'avoient rien à prétendre. Or , comme dans un État républicain tout homme participe au gouvernement , ou aspire à y participer , notre sexe y conserve avec soin son ancienne prérogative.

Mais dans un pays où les Citoyens , sous l'autorité d'un Monarque & sous la tutelle des loix , ne tiennent à la constitution politique que par le droit de propriété , & par le tribut d'obéissance ; où personne n'influe sur l'administration de l'État , qu'autant qu'il y est appelé ; où l'homme privé ne peut rien ; où chacun vit pour soi & pour un certain nombre de ses semblables , selon ses affections plus ou moins étendues , sans autre soin que de contribuer , autant qu'il est en lui , aux douceurs de la société : dans cet État, dis-je , il est natu-

rel que les femmes soient admises à ce concours paisible de devoirs officieux, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité superbe qui s'indigne du frein des loix; en un mot pour cultiver & nourrir dans leur ame l'amour de la paix & de l'ordre, qui est la vertu de leur condition.

Il seroit mieux peut-être que chacun, avec sa compagne, vécût dans sa maison au milieu des ses enfans; mais ces mœurs ne peuvent subsister que chez un peuple attaché au travail par le besoin. La richesse invite à l'oisiveté; celle-ci à la dissipation: le cercle de la société s'étend, & les hommes y appellent les femmes. Mahomet, pour engager les Muulmans à vivre chacun chez soi, fut obligé de leur donner un sérail & de leur en confier la garde. Ailleurs, la jalousie tient les femmes captives; mais les mœurs en sont plus farouches sans être plus pures, & il vaut encore mieux se disputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous
leur

leur rendons nous dégradent , nous avilissent aux yeux de M. Rousseau ; & c'est-là sur-tout ce qui cause son déchaînement contre les pièces de Théâtre où l'amour domine.

« L'amour est le regne des femmes ,
 » dit-il ; un effet naturel de ces sortes de
 » pièces est donc d'étendre l'empire du
 » sexe. Pensez-vous , Monsieur , (de-
 » mande-t-il à M. d'Alembert) que cet
 » ordre soit sans inconvénient , & qu'en
 » augmentant avec tant de soin l'ascen-
 » dant des femmes , les hommes en
 » soient mieux gouvernés ? Il peut y
 » avoir , poursuit-il , dans le monde
 » quelques femmes dignes d'être écou-
 » tées d'un honnête-homme ; mais est-
 » ce d'elles en général qu'il doit pren-
 » dre conseil , & n'y auroit il aucun
 » moyen d'honorer leur sexe sans avilir
 » le nôtre » ?

Prendre conseil d'une femme , c'est avilir notre sexe ! Il est donc bien établi dans l'opinion d'un Philo sophe , que la supériorité nous est acquise en fait de prudence ! Je le souhaite ; mais j'en doute encore.

« Le plus charmant objet de la Nature , le plus digne d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien , est , je l'avoue , une femme aimable & vertueuse ; mais cet objet céleste où se cache-t-il ? »

M. Rousseau , selon ses principes , trouve si peu d'hommes de bien ! Il n'est pas étonnant qu'il trouve si peu de femmes vertueuses , sur-tout d'après les mœurs des peuples qui vivoient il y a trois mille ans.

« Il n'y a pas de bonnes mœurs pour les femmes , hors d'une vie retirée & domestique . . . Rechercher les regards des hommes , c'est déjà s'en laisser corrompre ; & toute femme qui se montre , se déshonore . . . Une femme hors de sa maison , perd son lustre , & dépouillée de ses vrais ornemens , elle se montre avec indécence ».

Or chez nous toutes les femmes se montrent ; elles sont donc toutes déshonorées : toutes celles qui ont de la beauté sont bien-aïses qu'on s'en aperçoive ; les voilà donc déjà corrompues ;

aucune d'elles ne se renferme dans l'intérieur de son domestique ; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. De là nos festins , nos promenades , nos assemblées , ainsi que le bal que M. Rousseau veut instituer à Geneve , sont les rendez-vous du déshonneur , & les sources de la corruption. En un mot , toute femme qui s'expose en public est une femme sans pudeur ; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté , qui est l'ame des bonnes mœurs : nos femmes vivent en public , elles n'ont par conséquent ni pudeur , ni honnêteté , ni vertu. Le raisonnement est simple , & il n'en falloit pas davantage pour prouver qu'un Spectacle qui nous dispose à les aimer , est un spectacle pernicieux.

Cependant M. Rousseau ne croit pas cet argument sans réplique ; il s'en fait une , mais il a soin de la choisir facile à détruire. Il suppose qu'on lui répond que la pudeur n'est rien , & il s'attache à prouver que la pudeur est inspirée aux femmes par la nature. Je le crois : je suis persuadé que l'attaque est le rôle

naturel de l'homme ; & la défense , celui de la femme ; & , quoique la raison très-sensible qu'en donne M. Rousseau ait pu ne venir que par réflexion ; quoique la disposition habituelle des deux sexes n'engage les femmes qu'à nous attendre , sans leur faire une loi de nous résister ; quoique cette retenue , qui n'est qu'une décence passive , ne remplisse pas l'idée que nous avons de la pudeur , & que par conséquent la preuve de M. Rousseau soit insuffisante contre ceux qui veulent que la pudeur qui résiste soit une vertu factice & un devoir de convention ; ce n'est pas-là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la société des hommes ? Voilà ce que je nie , & ce que M. Rousseau ne prouvera jamais. Il semble que pour elles , vivre avec les hommes , ou s'abandonner aux hommes , soient synonymes , & qu'à son avis il ne soit pas possible de nous résister sans nous fuir. Qu'un Petit-Maître le dise , à la bonne-heure ; mais un Philosophe peut-il le penser ? La société sans doute a multiplié les loix de la pudeur ; & , quelque capricieux que soit l'usage , le sexe doit

s'y conformer : mais dans ce qui n'est pas prescrit par la Nature, la pudeur d'un pays n'est pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'usage défendoit aux femmes de se montrer en public. Chez nous, l'usage les y autorise.

Or celle-là est honnête & décente ; qui observe ce que lui prescrit la pudeur, l'honnêteté, la décence des mœurs du pays qu'elle habite. Il n'y a d'institution naturelle que le devoir de la résistance, ou plutôt l'interdiction de l'attaque : tout le reste varie suivant les lieux & les tems. Voici ce que pense un Orateur Chrétien de l'opinion que M. Rousseau renouvelle.

« Un Ancien disoit autrefois que les
» hommes étoient nés pour l'action &
» pour la conduite du monde, & que
» les dieux leur avoient donné en par-
» tage la valeur dans les combats, la
» prudence dans les conseils, la modé-
» ration dans les prospérités, & la con-
» stance dans la mauvaise fortune ; que
» les Dames n'étoient nées que pour le
» repos & pour la retraite ; que toute

» leur vertu consistoit à être inconnues ;
 » sans s'attirer ni blâme ni louange ; &
 » que celle-là étoit sans doute la plus
 » vertueuse , de qui l'on avoit le moins
 » parlé : ainsi il les retranchoit de la
 » république pour les renfermer dans
 » l'obscurité de leurs familles ; de toutes
 » les vertus morales il ne leur accor-
 » doit qu'une pudeur farouche ; il leur
 » ôtoit même cette bonne réputation
 » qui semble être attachée à l'honnêteté
 » de leur sexe ; &, les réduisant à une oi-
 » siveté qu'il croyoit louable, il ne leur
 » laissoit pour toute gloire que celle de
 » n'en avoir point. Il est aisé de recon-
 » noître l'injustice de ce sentiment, &c.»
 (Fléchier, *Oraison funébre de Madame de
 Montausier.*)

« Je sçais , dit M. Rousseau , qu'il rè-
 » gne en d'autres pays des coutumes
 » contraires à celles des Anciens : mais
 » voyez aussi quelles mœurs elles ont
 » fait naître. Je ne voudrois pas d'au-
 » tre exemple pour confirmer mes ma-
 » ximes ».

Il est facile de faire la satyre de nos

mœurs; & cent exemples vicieux, pris sur un million de Citoyens, feroient un tableau épouvantable de la ville de l'Univers la mieux policée, après l'immense capitale des Chinois. Mais sur l'article de la galanterie & de l'amour, faut-il avouer ce que je pense des mœurs les plus licencieuses de Paris? Que M. Rousseau se rappelle ses pigeons.

« La blanche colombe va suivant
» pas à pas son bien-aimé, & prend
» chasse elle-même, aussi-tôt qu'il se
» retourne. Reste-t-il dans l'inaction,
» de légers coups de bec le réveillent:
» s'il se retire, elle le poursuit: s'il se
» défend, un petit vol de six pas l'attire
» encore; l'innocence de la nature mé-
» nage les agaceries & la molle résis-
» tance, avec un art qu'auroit à peine
» la plus habile coquette ».

Hé bien! Monsieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là: vous ne voyez dans *cette image charmante* rien de bien pernicieux au monde; & un peuple de pigeons avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la

coquetterie des colombes se mêleroit un peu d'inconstance, ce seroit encore un jeu de la nature, dont vos yeux seroient égayés. C'est ce que je voulois vous faire observer en passant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui prescrit d'autres mœurs aux femmes ; & en défavouant la conduite de celles dont la colombe est l'image, voyons si vous n'êtes pas injuste d'envelopper tout le sexe dans un mépris universel.

Vous êtes indigné qu'au Théâtre une femme pense & raisonne, qu'on lui donne un esprit ferme, une ame élevée, des principes & des vertus ! Et si les femmes s'offensoient qu'on mît au Théâtre des Héros & des Sages, les croiriez-vous moins fondées ? A votre avis, ces modèles sont-ils plus communs parmi nous ? « Les imbéciles Spectateurs vont, dites-
» vous, apprendre d'elles ce qu'ils ont
» pris soin de leur dicter ». Et à qui, Monsieur, n'a-t-on pas dicté sa leçon ? En naissant, sçavions-nous la nôtre ?

« Parcourez la plupart des pièces mo-

» dernes, c'est toujours une femme qui
 » sçait tout, qui fait tout : la bonne est
 » sur le Théâtre, & les enfans sont au
 » parterre».

Quand on met au Théâtre Didon, Sé-
 miramis, Elifabeth, il faut bien suppo-
 ser qu'elles sçavoient quelque chose ;
 ces femmes-là n'étoient pas des enfans.
 Quand on peint des femmes bien nées,
 il faut bien qu'elles aient des principes
 d'honnêteté, de vertu, d'humanité : la
 nature leur tient, je crois, le même lan-
 gage qu'à nous ; le monde leur donne
 les mêmes connoissances ; & il est vrai-
 semblable qu'elles l'étudient avec d'au-
 tant plus d'attention, qu'elles sont moins
 préoccupées. L'amour regne au Théâ-
 tre ; il faut bien qu'elles y regnent, &
 qu'elles exercent sur la scène le même
 empire que dans la société. Est-ce un
 mal ? Nous le verrons. A l'égard des
 leçons qu'elles donnent au Parterre, si
 ces leçons peuvent être utiles, elles
 n'en sont que plus goûtées : & je ne
 connois que vous seul parmi les hom-
 mes qui croyez en être avili.

M. Rousseau ne peut se persuader
 qu'une femme soit son égale ; deman-

dons-lui donc enfin quels sont les talens de l'esprit & les qualités du cœur dont la nature a doué l'homme , à l'exclusion de la femme ? quels sont les vices qu'elle a essentiellement attachés à ce sexe , les délices du nôtre ? quels sont les pièges qu'elle nous cache sous les fleurs de la beauté ?

« Les femmes en général n'aiment
» aucun art, ne se connoissent à aucun ».

Ce seroit là un bien petit mal: cependant si les femmes étoient naturellement privées du sentiment du beau, elles pourroient l'être du sentiment du vrai , du juste & de l'honnête ; & cette proposition jettée en l'air peut tirer à conséquence. Que M. Rousseau nous dise donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organisation physique, ou dans le commerce du monde. Les femmes ont-elles les organes moins délicats que nous , le coup-d'œil ou l'oreille moins juste , le sentiment en général plus lent ou plus confus ? Est-ce l'exercice & l'étude qui leur manquent ? Il s'ensuit que nous avons sur elles , à cet égard , l'avantage de l'éducation ; mais si M. Rouf-

seau avoit été moins éloigné par ses principes du commerce du monde & des femmes, il en auroit vû beaucoup qui ont acquis par elles-mêmes les lumières qu'on leur envioit. Tout ce qui n'exige qu'une raison saine, un esprit droit & une sensibilité modérée, leur est donc au-moins commun avec les hommes. Je le dis à propos des Arts, je le dirai même par rapport aux choses les plus sérieuses de la vie; & une multitude d'hommes qui ne sont ni complaisans ni passionnés, l'attesteront avec moi.

« Mais ce feu céleste qui échauffe &
 » embrase l'ame, ce génie qui consume
 » & dévore, cette brûlante éloquence,
 » ces transports sublimes qui portent
 » leur ravissement jusqu'au fond des
 » cœurs, manqueront toujours aux écrits
 » des femmes ».

Si cela est, elles en sont moins capables des fortes productions du génie: mais tout cela est-il essentiel au goût des Arts? Tout cela est-il relatif aux mœurs de la société, qui est l'objet de notre dispute? Faut-il être un Bossuet, un Milton, pour être bon citoyen, bon

parent, bon ami ? Où sont même parmi les hommes les génies brûlans dont vous nous parlez ? En voulez-vous former une République ? Qui les gouverneroit, bon Dieu ! Le monde moral seroit un magasin à poudre.

« Les écrits des femmes sont tous
 » froids, & jolis comme elles. Ils au-
 » ront tant d'esprit que vous voudrez,
 » jamais d'ame. Ils seront cent fois plu-
 » tôt sensés, que passionnés : elles ne
 » savent ni sentir, ni décrire l'amour
 » même. *La seule Sapho*, que je sçache,
 » & *une autre*, méritent d'être excep-
 » tées ».

Que les écrits des femmes ne soient pas passionnés la pudeur seule peut en être la cause : que M. Rousseau & moi en ayons peu connu qui sçachent décrire & sentir l'amour, c'est un malheur particulier, qui est peut-être sans conséquence. Cependant, s'il arrivoit que chacun pût dire, comme M. Rousseau, qu'il connoît deux femmes, *Sapho* & *une autre*, qui méritent, d'être exceptées, il se trouveroit, au bout du compte, autant de femmes capables

d'écrire & de sentir l'amour, qu'il y auroit eu d'hommes capables de l'inspirer ; & si M. Rousseau a trouvé une seconde Sapho , il ne peut avec bien-séance disputer le même avantage à personne.

Mais supposons que le sentiment soit plus foible dans les femmes que dans les hommes ; que leurs écrits, & par conséquent leurs caractères soient plus sensés que passionnés, est-ce à M. Rousseau, qui connoît si bien le danger des passions, à regarder cette froideur comme un vice ? Qu'il s'accorde enfin avec lui-même, & qu'il nous dise, si un naturel passionné lui semble préférable à un caractère moins susceptible de mouvemens impétueux ? Si la vertu s'exerce à tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de sentiment que les femmes n'ont pas, la vertu ne fait donc en eux que ce qu'a fait la nature en elles. Ce sont les passions qui troublent l'ordre : les femmes réduites à des affections tranquilles, seroient donc le sexe le plus flexible à la règle, le plus docile aux loix de la société ; & par conséquent, elles seroient faites pour en être les liens.

Si donc la nature n'a pas interdit aux femmes d'être raisonnables, sensibles, honnêtes, vertueuses; si elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modérée; de quel droit, sur quel rapport, d'après quel examen assurez-vous qu'elles abusent de tous ces dons & qu'elles les tournent à leur honte? *L'homme est né bon*, dites-vous; & sous ce nom, sans doute, vous comprenez la femme.

« Ce sexe, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous ».

Voilà le danger le plus sérieux que puisse avoir le commerce des hommes avec les femmes.

M. Rousseau n'entend pas qu'elles nous ôtent les sentimens du courage & de l'honneur. « Les femmes, dit-il, ne manquent pas de courage, elles préfèrent l'honneur à la vie: l'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons ». C'est donc cette foiblesse qu'elles nous communi-

quent, selon M. Rousseau, « Or, dit-il, » cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très grand par-tout ; mais » c'est sur-tout dans les Etats, comme » le nôtre, (il parle de Geneve) qu'il » importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des » femmes, cela lui doit être assez égal : » mais dans une République il faut des » hommes ».

Il faut des hommes à Geneve : c'est-à-dire, dans son sens, des corps assez bien constitués pour résister aux fatigues de la guerre & à l'intempérie des saisons. Encore une fois, M. Rousseau se croit-il à Lacédémone ? N'est-il pas singulier que l'on s'échauffe l'imagination au point d'appliquer sérieusement les principes de Lycurgue à une Ville industrielle & paisible, qui ne peut être que cela ? Hé Monsieur ! si l'équilibre, qui fait sa sûreté, venoit à se rompre, pour le coup c'est bien à Geneve qu'il seroit indifférent d'être peuplée d'hommes ou de femmes. Qu'une République entourée de Républiques rivales & toujours prêtes à l'accabler, s'exerce sans relâche à défendre sa liberté menacée ;

qu'elle renonce à tous les arts pour ne s'occuper que de l'art de combattre ; qu'elle endurecisse par une discipline austere les mœurs de ses citoyens, dont elle se fait un rempart ; c'est une nécessité cruelle, mais indispensable, & la férocité guerriere entre dans sa constitution. Telle fut Sparte ; mais est ce là Geneve ? Qu'on y joue, qu'on y danse puisque vous le voulez, qu'on y donne des fêtes, ou des spectacles, qu'on y vive avec les femmes ou sans les femmes, pourvu que l'industrie & le négoce y soient en vigueur, & que la police y soit vigilante & sévere ; les fondemens de votre liberté n'en seront ni plus forts ni plus foibles. La force de Geneve n'est pas dans son sein.

C'est un grand mal pour un peuple belliqueux de n'être pas aussi robuste que brave ; & c'est-là, nous l'avouons, le désavantage de tous les peuples qui, nourris sous un ciel doux, n'ont pas été endurecis dès l'enfance aux travaux de cet art destructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des causes bien plus réelles. Vous ne pré-

tendez pas sans doute que les femmes amollissent le laboureur & l'artisan, ni que le peuple de nos Villes & de nos campagnes soit énervé par les délices d'une vie oisive & voluptueuse. C'est de-là cependant que l'on tire nos soldats, & c'est le soldat qui succombe aux travaux d'une guerre éloignée & à l'inclemence d'un ciel étranger. Les inconveniens du luxe n'en sont pas moins réels : mais attendez-vous des hommes qu'ils se bornent aux premiers besoins de la vie, tandis que les superfluités voluptueuses les sollicitent de toutes parts ? Vous voyez que Lycurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de sa République, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne font rien à cela ; tout le vice est dans les richesses.

Du reste, que le climat, les richesses, ou les femmes amollissent la férocité d'un peuple ardent & courageux, & lui ôtent la faculté de porter la désolation & le ravage chez les nations étrangères, en lui laissant la bravoure, la vigueur & l'activité dont il a besoin pour sa propre défense ; que ce peu-

ple, invincible dans ses frontieres, y soit comme repoussé par la nature, dès qu'il en sort les armes à la main ; est-ce à un Philosophe à le regarder comme un mal ? Je pardonnerois tout au plus ce langage au flatteur d'un Roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes : c'est donc à dire, dans votre sens, qu'elles nous rendent moins passionnés, plus doux, plus sensés, plus humains. Elles ne nous inspirent pas cette éloquence brûlante qui convenoit à la tribune, mais elles nous enseignent cette éloquence persuasive & conciliatrice qui convient à la société ; & le don de gagner les cœurs est sans comparaison plus réel & plus infailible que le talent de les subjuguier.

Elles affoiblissent en nous l'ardente soif du sang & la fureur du brigandage ; mais elles nourrissent dans nos ames l'amour de l'honneur & l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté n'ose plus paroître à leurs yeux ; & , si l'on interrogeoit les cœurs, on verroit qu'elles ne sont pas oubliées :

dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier se fait à lui-même, quand il marche à l'ennemi.

A l'égard des avantages d'une sévère discipline ; qu'on en fasse un devoir essentiel , qu'on y attache l'honneur militaire , que la négligence de ce devoir soit un obstacle invincible à l'avancement , & qu'on observe sur-tout avec une exacte équité des distinctions glorieuses pour les uns & humiliantes pour les autres ; j'ose répondre que les hommes ne seront pas retenus , ne seront pas même soufferts parmi les femmes, au moment où le devoir & l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel est , dans la société en général , le vice de leur domination : & si l'amour , tel qu'il est peint sur le Théâtre , contribue ou remédie au mal que leur commerce peut causer.

La plupart des disputes philosophiques ne sont que des disputes de mots. Nous qui cherchons la vérité de bon-foi , commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que M. Rousseau condamne au Théâtre. Quel est d'a-

bord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour ? Il y a un amour physique répandu dans la nature , & qui en est l'ame & le soutien. Voici ce qu'en pense M. Rousseau.

« Si les deux sexes avoient également
 » fait & reçu les avances , *le plus doux*
 » *de tous les sentimens eût à peine effleuré*
 » *le cœur humain , & son objet eût été*
 » *mal rempli.* L'obstacle apparent qui
 » semble éloigner cet objet , est au fond
 » ce qui le rapproche ; les desirs voilés
 » par la honte n'en deviennent que plus
 » séduifans ; en les gênant , la pudeur les
 » enflamme. Ses craintes , ses détours ,
 » ses réserves , ses timides aveux , sa
 » tendre & naïve finesse disent mieux
 » ce qu'elle croit taire que la passion ne
 » l'eût dit sans elle. C'est elle qui donne
 » du prix aux faveurs , & de la dou-
 » ceur aux refus : le véritable amour
 » possède en effet ce que la pudeur lui
 » dispute. Ce mélange de foiblesse &
 » de modestie le rend plus touchant &
 » plus tendre. Moins il obtient , plus la
 » valeur de ce qu'il obtient augmente ;
 » & c'est ainsi qu'il jouit à la fois & de
 » ses privations & de ses plaisirs».

Je défie tout le talent des Actrices, tout le manége des coquettes, de rendre l'amour plus séduisant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour physique étoit un mal, la pudeur seroit donc la plus redoutable de toutes les enchanteresses, & le morceau charmant que je viens de transcrire, la plus pernicieuse de toutes les leçons.

Or, selon M. Rousseau, la pudeur est non-seulement une vertu, mais la première vertu d'une femme : sans la pudeur *une femme est coupable & dépravée*. L'amour que la pudeur enflamme, qu'elle rend plus touchant & plus tendre, est donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ses maximes, c'est m'embellir que de le citer.

« Le plus grand prix des plaisirs est
 » dans le cœur qui les donne... Vou-
 » loir contenter insolemment ses desirs,
 » sans l'aveu de celle qui les fait naître,
 » est l'audace d'un satyre ; celle d'un
 » homme est de sçavoir les témoigner
 » sans déplaire, de les rendre intéres-
 » sans, de faire en sorte qu'on les parta-
 » ge, d'affervir les sentimens avant d'at-

» raquer la personne. Ce n'est pas encore
 » assez d'être aimé ; les desirs partagés
 » ne donnent pas seuls le droit de les
 » satisfaire ; il faut de plus le consente-
 » ment de la volonté : le cœur accorde
 » en vain ce que la volonté refuse.
 » L'honnête - homme & l'amant s'en
 » abstient, même quand il pourroit l'ob-
 » tenir. Arracher ce consentement ta-
 » cite , c'est user de toute la violence
 » permise en amour : le lire dans les
 » yeux , le voir dans les manieres mal-
 » gré le refus de la bouche , c'est l'art
 » de celui qui sçait aimer : *S'il acheve*
 » *alors d'être heureux*, il n'est point brutal,
 » *il est honnête*. Il n'outrage point la
 » pudeur , *il la respecte* , *il la sert* ; il lui
 » laisse l'honneur de défendre encore ce
 » qu'elle eût peut-être abandonné.

Ovide & Quinault ne disoient pas
 mieux , & le Théâtre n'eut jamais de plus
 indulgente morale. D'après ces princi-
 pes , j'ose assurer M. - Rousseau que
 l'amour honnête est l'amour à la mode ,
 qu'il y a peu de satyres dans le monde ,
 & que c'est précisément selon sa mé-
 thode qu'on y acheve d'être heureux.

Mais cet amour innocent dans l'état

de simple nature , peut ne l'être pas dans la constitution actuelle des choses ; il y a même des circonstances où il est puni par les loix , comme crime de séduction ; il ne seroit donc pas prudent de s'en tenir à cette règle. M. Rousseau admet dans les sentimens de l'homme en société , une moralité inconnue aux bêtes ; & , quoiqu'il fût aisé de trancher toute difficulté , en rejetant , comme lui , *l'impertinent préjugé des conditions* , & toutes les conventions de la même espèce , en donnant pour raison de ce qu'on appelle licence , *Ainsi l'a voulu la nature , c'est un crime d'étouffer sa voix* ; quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût justifier en disant comme lui : *La nature a rendu les femmes craintives , afin qu'elles fuyent ; & foibles , afin qu'elles cedent* ; en un mot , quoique , pour combattre M. Rousseau , il suffise peut-être de l'opposer à lui-même ; je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ses maximes. Je reconnois donc , de bonne foi , que les institutions naturelles doivent se plier aux règles établies entre les hommes ; & que ce qui étoit bon dans les bois , peut être

mauvais dans nos villes. Ainsi je vais considérer l'amour dans les relations politiques & morales, & voir en quoi le Théâtre qui le favorise est nuisible à la société.

D'abord, observons, dans l'amour, des sentimens très-distincts, qu'il est bon de ne pas confondre. S'il n'y avoit que ce que M. Rousseau appelle modestement *les desirs du cœur*, l'amour seroit un mouvement passager & périodique, comme tous les besoins, & tel que M. Rousseau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme sauvage.

Cet amour inspiré par la nature, n'est honnête dans les mœurs de la société, qu'autant qu'il se mêle confusément, & comme à notre insçu, à des sentimens plus purs & plus nobles : ces sentimens sont l'estime, la bienveillance, la douce & tendre intimité ; d'où résulte la complaisance de soi même dans un objet de prédilection auquel on attache son être. Quand l'affection est mutuelle & au même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parfait accord qui puisse régner entre deux êtres sensibles ; c'est
enfin,

enfin , s'il est permis de le dire , la transfusion & la coëxistence de deux ames.

Cependant on abuse de tout. Examinons comment les exemples de cette union si délicieuse & si pure peuvent être pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour , dans la plûpart des hommes , n'est que le desir naturel , sans aucune trace de moralité. J'avoue que cet amour est plus commun dans les villes opulentes & peuplées ; j'avouerai même , si l'on veut , qu'il regne à Paris autant & plus qu'en aucun lieu du monde. Est-ce au spectacle qu'il faut l'attribuer ? L'amour vertueux est , comme je l'ai dit , un sentiment composé du physique & du moral , mais dans lequel celui-ci domine. Ce mélange ne se fait dans l'ame que lentement & par degrés : l'estime , la confiance , l'amitié ne s'inspirent pas d'un coup d'œil. Or si des plaisirs faciles préviennent le desir naissant , s'il n'a qu'à se manifester pour être comblé sans obstacles , l'amour ne fera dans l'homme en société , que ce qu'il est dans l'homme sauvage ; c'est ce qui arrive par-tout où regnent l'opulence

& le luxe ; & c'est ainsi que le germe de l'amour vertueux est étouffé dans l'ame des hommes , quelquefois même avant la saison où il doit se développer. Les femmes, foiblement aimées, aiment foiblement à leur tour : l'exemple , le dépit la séduction , les déterminent à imiter un amant trompeur , un époux dédaigneux ou volage ; & bien-tôt le déreglement , de part & d'autre devient une espece d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille célibataires nubiles , qu'il y ait des spectacles , qu'il n'y en ait point , tout ce qu'on peut souhaiter & attendre , c'est que la contagion du vice ne pénétre pas dans le sein des familles ; c'est que les plaisirs tolérés ne dégoûtent pas des plaisirs permis ; que le vice n'ait que le superflu d'une société tumultueuse & surabondante , & que l'hymen , toujours respecté , soit l'asyle inviolable de l'innocence & de la paix. Or l'amour seul , & j'entends l'amour tel qu'il est représenté au Théâtre , honnête , vertueux , fidele , peut être le contrepoison de ce vice contagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille

à craindre. L'homme le plus facile à égarer est celui qui, n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, présente à la séduction un cœur vuide. Et ce que je dis d'un sexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre siècle n'est donc pas l'amour tel qu'il est peint dans nos spectacles, mais l'amour tel que l'inspire la nature, & au devant duquel les plaisirs vont en foule, quand le luxe les met à prix.

Le Théâtre, dit-on, allume les desirs; comme s'il étoit besoin d'aller au spectacle pour être homme. Ces desirs, la nature les donne, elle sçait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de raffinement, ne change rien à cette impulsion universelle. L'homme, livré à l'instinct des bêtes, chercheroit par-tout sa moitié; & au défaut de la beauté, la laideur seroit adorée. L'occasion est un attrait; mais si l'occasion ne venoit pas au devant de lui, il iroit bientôt au devant d'elle. Ce n'est donc pas cet amour d'instinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire; il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il est possible; il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure.

qui l'ennoblit , qui l'éleve au rang des vertus. L'émotion qu'on éprouve au spectacle attendrit l'ame, je l'avoue, & c'est par-là qu'il la dispose à l'amour vertueux. L'amour physique n'a besoin que des sens ; l'amour vertueux a besoin de toute la sensibilité , de toute la délicatesse de l'ame. Plus l'ame est sensible , plus elle est délicate ; je dis l'ame , & l'on m'entend bien ; or la délicatesse des sentimens en garantit l'honnêteté. Un caractère de cette trempe s'attache à son devoir par tous les liens qu'il lui présente ; l'estime , l'amitié , la reconnaissance le captivent ; la nature & le sang ont sur lui des droits absolus : au lieu qu'une ame froide & légère ne tient à rien , & cede à un souffle ; elle oublie la vertu qu'elle n'aime pas , pour un vice qu'elle n'aime gueres , & se perd sans sçavoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de notre siècle, le vrai moyen de les corriger seroit le don de nous attendrir.

La sensibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui est honnête ; de-là vient que toutes les vertus se tiennent par la main : or le Théâtre, en nous intéressant,

prend soin de réunir dans une émotion commune tous les sentimens vertueux qui doivent se combiner ensemble. Ainsi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la fidélité, l'innocence; tous ces caracteres analogues y sont comme fondus en un seul. C'est donc nous supposer une ame déjà bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyse ces émotions composées, pour en extraire du poison. Voyons cependant comment cela s'opere.

« Quand il seroit vrai, dit M. Rousseau;
 » qu'on ne peint au Théâtre que des pas-
 » sions légitimes, s'ensuit-il de-là que
 » les impressions en sont plus foibles,
 » que les effets en sont moins dange-
 » reux? comme si les vives images d'une
 » tendresse innocente étoient moins dou-
 » ces, moins séduisantes, &c.

S'il est vrai que la pudeur qui inspire si bien l'amour, & dont *les craintes, les détours, les réserves, les timides aveux, la tendre & naïve finesse*, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle; s'il est vrai, dis je, que la pudeur soit une vertu, l'amour qu'elle inf-

pire n'est donc pas un crime. En supposant que les peintures du Théâtre produisent les mêmes effets , le Théâtre devroit donc , ce me semble , partager les éloges que M. Rousseau donne à la pudeur.

« Les douces émotions qu'on y ressent
 » n'ont pas par elles-mêmes un projet
 » déterminé , mais elles en font naître
 » le besoin. Elles ne donnent pas précieusement de l'amour ; mais elles préparent à en sentir : elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer ; mais elles nous forcent à faire ce choix.
 » Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons , selon notre caractère ; & le caractère est indépendant de l'exemple ».

Si M. Rousseau parle du desir, il est indépendant du caractère , comme le caractère l'est de l'exemple. Dans tous les hommes , le desir tend au même but ; il y arrive , & il s'éteint : c'est le période de l'amour physique. S'il parle de l'amour composé où dominant les affections morales , je nie que les émotions du Théâtre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'est pas telle ou telle personne que le Théâtre

nous dispose à aimer , mais une personne douée de telle ou telle qualité. Ces qualités nous affectent plus ou moins , selon notre caractère ; mais celui qui en est vivement affecté au spectacle , le sera dans la société : il ne le sera de même que par des qualités semblables ; & plus l'émotion du spectacle aura été vive , plus il sera indifférent pour tout ce qui ne ressemble pas au tableau dont il est frappé. Estime , respect , confiance , vif intérêt , tendre penchant , voilà ce qui lui reste de l'impression qu'il a reçue ; & le besoin d'aimer n'est ici que le desir impatient de posséder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce desir n'est rien moins que vague ; la cause en décide l'objet.

« L'amour est louable en soi , comme
» toutes les passions bien réglées ; mais
» les excès en sont dangereux & inévi-
» tables : si l'idée de l'innocence embel-
» lit quelques instans le sentiment qu'elle
» accompagne , bien tôt les circonstan-
» ces s'effacent de la mémoire , tandis
» que l'impression d'une passion si douce
» reste au fond du cœur ».

Un peuple qui va chaque jour s'atten-

drir à ce spectacle, doit donc être un peuple très-passionné. Écoutez ce qu'en dit M. Rousseau lui-même.

« On flatte les femmes sans les aimer,
 » elles sont entourées d'agréables, mais
 » elles n'ont plus d'amans. Ne seroient-
 » ils pas au désespoir qu'on les crût
 » amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'en
 » inquiètent pas : il faudroit avoir
 » d'étranges idées de l'amour.

Voilà donc cette foule de spectateurs, qui reviennent du Théâtre avec un besoin si pressant d'aimer ! Voilà l'effet de ces émotions qui préparent à sentir l'amour ! Voilà, dis-je, cet amour dont les excès sont inévitables !

Dans les climats où la sensibilité naturelle est plus que suffisante pour remplir l'objet de la société, il seroit dangereux sans doute de l'irriter par des sensations trop violentes ; mais il est un milieu entre la langueur & l'ivresse, & nous sommes bien loin encore de cette vivacité de sentiment, qui, mutuelle entre les deux sexes, fait le charme de leur union. Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il seroit à souhaiter que

pût nous donner le Théâtre ; & ce n'est pas à nous à craindre que la foible illusion qu'il nous cause ne se change en égaremens. On revient ému d'Ariane, d'Inès & d'Alzire ; mais , de bonne foi , en revient-on passionné ?

C'est à la légéreté , à la dissipation qui nous est naturelle , au goût des plaisirs tumultueux & vains , qu'on doit attribuer l'éloignement de la Jeunesse Françoise pour les vieillards ; & le Théâtre , qui fait respecter les vertus de cet âge , comme il en joue les ridicules , est aussi peu la cause de l'abandon où languit la Vieillesse , que des travers des jeunes gens.

Quelques-uns de ces travers sont les effets d'une passion aveugle ; car il y a par-tout des caracteres violens ; mais si quelque chose pouvoit les contenir , quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour , tel qu'il est peint sur la scène Françoise ? L'amour tendre y est séduisant , mais l'amour passionné y est terrible. L'un y cause de douces émotions ; l'autre fait frémir la nature. Est-il de femme qui voulût être

à la place d'Inès ? Est-il d'homme qui voulût se trouver dans la situation de Don Pèdre ?

Quel est donc cet amour criminel où nous conduit l'amour honnête ? Je sçais quelles sont les mœurs d'une Jeunesse dissipée ; mais de tant d'extravagances dont nous sommes témoins , y en a-t-il une , entre mille, dont le sentiment de l'amour soit la source ? ce n'est point le cœur qui mene à la débauche ; & c'est le cœur , le cœur lui seul , qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre & vertueux.

L'amour a deux sortes d'objets ; sçavoir les objets qui affectent l'ame , & les objets qui émeuvent les sens. Le Théâtre peut faire l'une & l'autre impression ; mais ces deux effets n'ont pas la même cause. Que Zaïre soit jouée par une Actrice d'une rare beauté , sa beauté affecte les sens , mais son rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre , me dira-t-on. Point du tout ; car le rôle de Zaïre attendrit également les deux sexes. Une Zaïre moins belle toucheroit moins avec le même talent ; mais cela vient d'une cause si pure , que Zaïre moins belle tou-

cheroit moins les femmes elles-mêmes. Cette cause est le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inspire, l'illusion qu'ajoute une figure ravissante au rôle d'une amante adorée, enfin l'harmonie & l'accord des sentimens vertueux & tendres qu'elle exprime, avec le caractère touchant & noble de sa figure & de son action. Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répète; & la preuve en est, qu'un sage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expression d'un rôle tendre ajoute aux charmes de la beauté; mais je tiens que, de mille spectateurs, il n'y en a pas un qui en soit ému comme il est dangereux de l'être. Ne nous flattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'est pas aussi aisé de nous enflammer qu'on le dit. Je vois même parmi la Jeunesse beaucoup de fantaisie, très-peu de passion. Et quand les hommes seront capables d'un sentiment délicat & vif, ils n'auront pas à redouter la séduction de ces goûts frivoles.

Le spectacle cependant peut être dan-
V vj

gereux comme pantomime ; mais si tout ce qu'on y voit invite à l'amour physique, tout ce qu'on y entend n'inspire que l'amour moral : plus l'âme y est émue, moins les sens doivent l'être. Quelle est de ces deux impressions celle qui domine & qui reste ? C'est-là ce qui dépend des caractères ; mais je suis sûr qu'elles se combattent ; que, plus on est touché du rôle, moins on est tenté de l'Actrice ; & qu'avec les mêmes objets, le spectacle feroit plus dangereux, par exemple, si l'on ne faisoit qu'y danser. Il ne m'est pas permis d'approfondir cette question : mais j'en dis assez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ses dangers est celui des inclinations déplacées : elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux personnes. Sur l'article des convenances, M. Rousseau n'est pas sévère. Il reconnoît la bonté des mœurs de Nanine, « où » l'honneur, la vertu, les purs senti- » mens de la nature sont préférés à l'im- » pertinent préjugé des conditions ». Cependant c'est-là ce qui rend si dangereuse aux yeux de la plupart des hommes la sensibilité des jeunes gens.

L'amour ne connoît point l'inégalité des conditions ; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naissance & la fortune séparent. Il renverse donc le plan œconomique des familles , l'ordre politique de la société, l'empire de la coûtume & de l'opinion.

La société exige dans les alliances certains rapports que la nature n'a point consultés. Le mariage , au lieu d'être l'accord des volontés , est devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi , l'inclination des enfans contredit souvent les intentions des peres. Mais si dans cette position il est malheureux que le cœur de l'homme soit tendre & sensible , s'il est à craindre par conséquent que le Théâtre ne contribue à le rendre tel ; est-ce au Théâtre , est ce à la nature qu'un Philosophe doit s'en prendre ? M. Rousseau ne leur en fait-il pas un crime ? & je parle ici, non à M. Rousseau , mais à un pere de famille jaloux de son nom , soigneux de sa postérité , sensible à l'honneur de son fils , & inquiet sur le choix que ce jeune homme feroit peut-être , si la nature , ou l'habitude dispoit son cœur à l'amour.

Vous souhaitez à votre fils une ame insensible , lui dirai-je ; c'est souhaiter le plus dur esclavage à sa femme & à ses enfans. Si , par malheur , vos vœux sont remplis , il n'aimera rien , excepté lui-même ; & l'amour-propre n'est jamais si fort que dans une ame où il regne seul. Grace à vos soins , son ame endurcie ne sera capable d'aucune affection morale : mais les animaux les plus stupides ont des sens ; votre fils en aura comme eux ; & comme eux il en sera l'esclave.

Aimez-vous mieux , me dira ce pere , aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux caprices aveugles de l'amour ? Non , sans doute , lui répondrai-je ; mais supposons que votre fils ne soit pas naturellement pervers , qu'il soit *né bon* comme tous les hommes , son bonheur & sa vertu sont dans vos mains : plus son ame sera attendrie , & plus vous la trouverez docile : qui vous empêche de diriger sa sensibilité vers des objets qui en soient dignes ?

Un tel soin , je l'avoue , exige une attention vigilante & assidue. Cette at-

tention est un devoir pénible ; on le néglige, & l'on se plaint des égaremens d'un jeune cœur livré à lui-même. Mais dans tout cela, que fait le Théâtre ? Il supplée, par la peinture des affections honnêtes, vertueuses, & par-là même intéressantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples & des leçons domestiques.

Ce qui allarme le plus M. Rousseau, c'est le danger des inclinations déplacées relativement à la personne. « Qu'un
 » jeune homme n'ait vû le monde que sur
 » la scene, le premier moyen qui s'offre
 » à lui pour aller à la vertu, est de cher-
 » cher une maitresse qui l'y conduise,
 » espérant bien trouver une Constance,
 » ou une Cénie tout au moins ».

Je veux que ce jeune homme n'ait vû au Théâtre que des Constances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéressant & vertueux : l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Constance ; mais est-ce dans la société des femmes perdues qu'il ira la chercher ? Le supposez vous assez insensé ? Ne faut-il pas s'abstenir aussi

d'exposer sur le Théâtre l'amitié pure & sainte , de peur que quelque jeune homme épris de ses charmes ne la cherche parmi des frippons ? La Jeunesse facile & crédule donne souvent dans le piège d'un faux amour , comme dans celui d'une fausse amitié ; mais est-ce pour avoir appris au spectacle à discerner le véritable ? Comment s'y prendroit M. Rousseau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé ? Vous reconnoîtrez , lui diroit-il , une femme honnête à ses principes , à ses sentimens , au caractère de son amour. Si elle est plus occupée que vous-même de vos devoirs & de votre gloire , de vos talens & de vos vertus ; si elle prend soin d'embellir votre ame & de vous rendre plus cher à ses yeux en vous rendant plus estimable ; voilà l'objet qui doit vous attacher. C'est la leçon qu'il lui donneroit , & cette leçon est celle du Théâtre. Il ajouteroit à ce tableau le contraste d'une femme impérieuse & vaine , qui veut que tout cede à ses caprices , que tout soit sacrifié à sa fantaisie & à ses plaisirs ; qui ne connoît dans son amant de devoir , de soin , d'intérêt que celui

de lui complaire ; qui se fait un jeu de sa ruine , un amusement de ses folies , un triomphe de ses égaremens. Voilà , dit-il , ce que vous devez craindre ; & le Théâtre l'a dit mille fois. Il seroit bon sans doute de mettre en action ces préceptes , il seroit bon de représenter sur la scene l'enfant prodigue au milieu des malheureuses qui l'ont égaré , ruiné , chassé , méconnu ; mais , par malheur , la décence s'y oppose. Il s'ensuit que la scene Françoise n'est pas , à cet égard , aussi morale qu'elle peut l'être : mais on y dit ce que l'on n'ose y peindre ; & si les impressions n'en sont pas assez vives , si elles frappent l'oreille sans toucher le cœur , ce n'est pas la faute du Théâtre.

« Zaire meurt , & l'on ne laisse pas de » souhaiter de rencontrer une Zaire ». Je le crois bien , aussi n'est-ce pas la crainte d'aimer une Zaire , mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalousie aveugle & forcenée , que ce spectacle doit inspirer.

On s'intéresse à l'amour de Titus pour Bérénice , quoiqu'il soit opposé à son devoir. Pourquoi ? Parce que ce devoir

n'en est pas un dans nos mœurs, & que le cœur doit prendre parti pour un sentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid sacrifiât son pere à Chimene, qu'Horace abandonnât la cause de Rome pour complaire à Sabine : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportât dans nos cœurs sur l'intérêt sacré de la nature ou de la patrie ? Qui de nous est complice dans l'ame de la trahison du fils de Brutus ? Mais qu'il plaise aux Romains de faire un crime à leur Empereur d'épouser une Reine ; cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous app'audissons dans Titus l'effort généreux qu'il fait sur lui-même : mais son respect pour une loi superbe ne se communique point à nous, & les charmes naturels de la beauté & de la vertu conservent tous leurs droits sur nos ames. M. Rousseau a donc raison de dire qu'aucun des spectateurs n'est Romain dans ce moment ; mais aucun ne pardonneroit à Titus de cesser de l'être. C'est par principe qu'on l'admire ; c'est par sentiment qu'on le plaint.

« L'amour séduit, ou ce n'est pas lui ».

Qu'est-ce à dire l'amour séduit ? Il intéresse, il attache ? oui sans doute. Il nous fait tomber dans les pièges du crime, au moment qu'il suit lui-même le chemin de la vertu ? C'est ce que je ne puis concevoir.

« Les circonstances qui le rendent » vertueux au Théâtre, s'effacent, dit M. » Rousseau, de la mémoire des specta- » teurs ». Ainsi quand, les yeux mouillés de larmes, je viens de voir Zaïre ou Bérénice, j'oublie qu'elles étoient vertueuses, qu'elles ont sacrifié le sentiment le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ses peres, l'autre à la gloire de son amant ? Quand je viens d'entendre & d'admirer Lise, Constance ou Cénie, j'oublie la cause, la seule cause de l'intérêt vif & tendre dont je suis encore tout ému ? Voilà une façon de sentir dont je n'avois pas même l'idée. Il me semble, au contraire, que le souvenir des circonstances qui ont excité l'émotion, survit long-tems à l'émotion elle-même ; & ce n'est que par ces images que les peines & les plaisirs passés nous sont encore présens. Comment donc M. Rousseau a-t-il prétendu que l'amour

reste , & que l'objet s'efface ? Feroit-il consister l'impression de l'amour, au spectacle , dans l'émotion physique des sens ? Si telle est son idée , j'ose lui répondre qu'aucune des pieces où l'amour est peint vertueux ne produit cet effet , ni ne peut le produire. Je dis plus : un seul trait qui dans une piece decente réveillerait une idée obscene , indisposeroit tous les esprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame sans aucun mélange de vice , quel est le caractère dépravé qui change en affection criminelle le sentiment que viennent d'exciter en lui la bonté , la candeur , l'innocence , la vertu même ? que M. Rousseau compose lui-même ce caractère détestable ; je ne lui oppose point son principe , que *tout homme est né bon* ; je veux qu'il y en ait de naturellement pervers , & je suppose un tel homme au spectacle. Ou la peinture d'un amour vertueux le touchera , & pour un moment il sera moins méchant ; ou il n'en sera point ému , & le spectacle dès-lors ne sera pour lui qu'insipide. Il en revient , me direz vous , avec l'ardeur du desir dans les sens , & il va l'appaiser par un crime. Cela peut être ; mais ce que le Théâtre a fait , le

spectacle le plus innocent l'eût fait de même. Pensez qu'il s'agit d'un homme perdu : tout est poison pour une telle ame. Mais supposons ce qui est plus commun , c'est-à-dire un homme qui ne se livre à l'amour vicieux que parce qu'il y suppose un charme & des plaisirs qui manquent à l'amour honnête : pour celui-ci , plus la peinture de l'amour honnête sera touchante , plus le contre-poids du vice aura de force , & moins par conséquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement de l'Enfant prodigue ; s'il est attendri , s'il a versé des larmes , il est vertueux , au-moins dans ce moment. Il a partagé les regrets , la honte, les remords de son semblable ; il a goûté avec lui le plaisir de détester aux pieds d'une femme honnête , sensible & généreuse , le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ses égaremens , son cœur s'est dilaté au moment du pardon. Il a baisé avec Euphémon la main de sa vertueuse amante : voilà donc les circonstances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conserver que l'impression . . . de quoi ? D'un amour sans objet , sans motif , sans caractère , & qui dans son ame

va se changer en vice ? Je me perds dans cette analyse étrange du cœur humain.

« Il faudroit apprendre aux jeunes gens » à se défier des illusions de l'amour, » & à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur » l'estime ».

J'ai dit comment le Théâtre répond à ces vûes ; mais, dans les principes de M. Rousseau, rien n'est plus rare qu'une femme aimable & vertueuse ; tout ce qui nous dispose à aimer les femmes, nous entraîne donc au vice. C'est ainsi qu'il doit raisonner. Pour moi qui dans les familles n'ai gueres vu que des filles bien nées, & les graces de l'innocence unies à celles de la jeunesse, je crois que c'est remplir l'intention de la nature & celle de la société, que d'attirer sur ces chastes objets les vœux innocens des hommes de leur état & de leur âge : je crois que leur inspirer une estime, une confiance mutuelle, c'est les disposer à se rendre heureux : je crois en un mot qu'attendrir un sexe pour l'autre, c'est tirer l'homme de la classe

des bêtes , & cacher la honte de l'amour physique sous l'honnêteté de l'amour moral.

L'amour a ses dangers , sans doute ; mais quelle passion n'a pas les siens ? Il s'agit de le régler , c'est-à-dire de l'éclairer sur son objet , & de lui tracer des limites. L'homme a ses delirs , la nature les lui donne : il faut qu'il les fixe , ou qu'il les répande. Entre l'amour & la débauche , il n'y a que la sagesse stoïque , ou l'insensible froideur. Voyez si vous prétendez faire de tous les hommes des Stoïciens , ou des marbres ; les élever au-dessus du soin de perpétuer leur espèce , ou les réduire à n'être plus que des automates multipliers. A moins de métamorphoser ainsi la nature , il me semble que le lien le plus doux , le plus vertueux qui puisse rapprocher , unir , enchaîner les deux sexes , c'est le nœud intime d'une affection mutuelle , & que le plus grand bien qu'on puisse opérer dans les mœurs d'un peuple inconstant & volage , c'est de l'émouvoir , de l'attendrir , de le disposer à l'amour , en l'accoutumant à mépriser ce qu'un tel sentiment a de vicieux , à craindre ce

qu'il a de funeste , à chérir ce qu'il a d'intéressant , de respectable & de sacré.

Il n'est point d'armes que M. Rousseau n'emploie , & qu'il ne manie avec beaucoup d'art . pour attaquer les mœurs du Théâtre. L'amour honnête qu'on y respire , réunit toutes les affections de l'ame sur un seul objet. Or , « le plus » méchant des hommes , est celui qui » s'isole le plus , qui concentre le plus » son cœur en lui-même. Le meilleur » est celui qui partage également ses » affections à tous ses semblables. Il » vaut beaucoup mieux aimer une mai- » tresse que de s'aimer seul au monde. » Mais quiconque aime tendrement ses » parens , ses amis , sa patrie & le genre » humain , se dégrade par un attache- » ment désordonné qui nuit bien-tôt à » tous les autres , & leur est infaillible- » ment préféré.

Je nie que le plus méchant des hommes , soit celui qui s'isole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la société. Or , le néant n'est pas ce qu'il y a de pire. Il est évident que Cartouche étoit plus méchant que Timon. Du reste,
il

il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ses devoirs , & qui en rompt les liens : tout sentiment vif les relâche : l'amitié , le sang & l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame ; mais cet équilibre est une chimere. Lycurgue , pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs, jusqu'aux enfans , & de former son nœud politique des débris de tous les nœuds domestiques & personnels. Avec l'argument de M. Rousseau , je prouverai qu'une Mérope est un personnage vicieux , & aucune mere ne voudra m'en croire.

L'amour passionné , c'est-à-dire aveugle & sans frein, est un des plus grands maux, dont le cœur de l'homme soit menacé ; aussi dans la peinture qu'on en fait sur la scene, n'inspire-t-il jamais la pitié sans la crainte : voyez Hermione , Rhadamiste , Orosmane , &c. mais ce n'est point cette fureur cruelle, forcenée , atroce , dont vous craignez pour nos ames foibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces spectacles tranquilles , où l'on répand

de douces larmes , où la vertu gémit avec l'amour , où la volupté même est décente. Cénie , Mélanide , l'Oracle , c'est-là , dites-vous , qu'on respire le poison d'un amour dont les excès sont inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez si froides , quand l'humanité , la pitié les frappe , deviennent donc tout-à-coup bien sensibles aux impressions de l'amour ! Que dis je ? l'amour lui-même ne les touche donc qu'au spectacle ; car vous-même , vous avouez que le monde ne le connoît plus. J'ai beau vouloir vous concilier avec vous-même , il n'y a pas moyen ; votre opinion est un Prothée , & je ne suis pas un Ulysse. Je conclus donc , sans plus de discussion , que l'amour , tel que peuvent l'inspirer ces spectacles attendrissans , n'est rien moins qu'une frénésie , rien moins qu'un mouvement stupide ; qu'il est assez vif pour rapprocher les ames , & qu'il ne l'est point assez pour enivrer les sens ; qu'il favorise le penchant de la nature , sans rompre la digue des bienséances , ni changer la direction du devoir & de la vertu. Bannissez donc l'amour de Genève , comme les spectacles ; souhaitez qu'il ne pénètre point dans les retraites de ces Montagnons

fortunés , chez qui vous priez Dieu *qu'on ne mette point de lanternes* ; mais laissez-nous desirer qu'à Paris le sentiment le plus doux de la nature , prenne la place de la coquetterie & du libertinage. Les spectacles y sont utiles , non *pour perfectionner le goût , quand l'honnêteté est perdue* , mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux & publiquement applaudis ; non *pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice* , mais pour faire sentir la honte & la bassesse du vice , & développer dans les ames le germe naturel des vertus ; non *pour empêcher que les mauvaises mœurs ne dégèrent en brigandage* , mais pour y répandre & perpétuer les bonnes , par la communication progressive des saines idées , & l'impression habituelle des sentimens vertueux ; en un mot , pour cultiver & nourrir le goût du vrai , de l'honnête & du beau , qui , quoi qu'on en dise , est encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le Théâtre comme l'école la plus pernicieuse du vice , on doit bien s'attendre que M. Rousseau n'épargnera pas les mœurs des Comé-

diens. Je n'examine point le fait ; la fatyre m'est odieuse. Je parle de ce qui peut être , sans m'attacher à ce qui est ; & je considere la profession en faisant abstraction des personnes.

Selon M. Rousseau « dans une grande » ville , la pudeur est ignoble & basse , » c'est la seule chose dont une femme » bien élevée auroit honte. Une femme » qui paroît en public , est une femme » déshonorée ; » à plus forte raison une femme qui par état se donne en spectacle ; il n'y a rien de plus conséquent. Leur maniere de se vêtir n'échappe point à sa censure. Si on lui dit que les femmes sauvages n'ont point de pudeur , car elles vont nues ; il répond que « les » nôtres en ont encore moins , car elles » s'habillent ». Si une Chinoise ne laisse voir que le bout de son pied , c'est ce bout du pied qui enflamme les desirs. Si parmi nous la mode est moins sévere , les charmes qu'elle laisse appercevoir , sont une amorce dangereuse. Ainsi , une femme ne peut sans crime , ni se voiler , ni se dévoiler. Si faut-il bien cependant qu'elle soit vêtue de quelque maniere ; & , à vrai dire , il n'en est point

que l'habitude ne rende décente. Or, les Actrices sont mises à-peu-près comme on l'est dans le monde : elles se montrent avec cette bonne grace que M. Rousseau permet aux filles de Genève d'avoir au bal ; & , dans tout cela, il n'y a rien que d'honnête.

M. Rousseau demande « comment un » état , dont l'unique objet est de se » montrer en public , & , qui pis est , de » se montrer pour de l'argent , convien- » droit à d'honnêtes femmes ? » Je ne répons point au premier article : j'ai fait voir que , dans tout ce qui n'est pas d'institution naturelle , les bienséances dépendent de l'opinion. Dans la Grèce , une honnête femme ne se montroit point en public ; parmi nous , elle y paroît avec décence ; un état qui l'y oblige peut donc être un état décent. Quant à la circonstance du salaire dont M. Rousseau fait aux Comédiens un reproche plus humiliant , a-t-il oublié que rien n'est plus honnête que de gagner sa vie ? & ne fait-il pas gloire lui-même de se procurer, par son travail , de quoi n'être à charge à personne ? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Misanthrope , de

Zaïre , ou que l'on donne un concert pour de l'argent , tout cela est égal , si , de part & d'autre , les plaisirs que l'on procure à qui les paye , n'ont rien que d'honnête : or c'étoit-là seulement ce qu'il falloit considérer , sans s'attacher à une circonstance qui ne fait rien du tout à la chose ; car , si le spectacle étoit pernicieux , il y auroit encore plus de honte à être Acteur gratuitement , qu'à l'être pour gagner sa vie. Qui , d'ailleurs , assure M. Rousseau que l'argent soit le principal objet d'un Baron , d'une Lecouvreur , & de celui qui , comme eux , aspire à se rendre célèbre.

Sans doute les talens & le génie ont un objet plus noble que le salaire du travail. Mais comme il faut vivre pour se rendre immortel , la première récompense du Comédien , comme du Poëte , du Peintre , du Statuaire , &c. doit être la subsistance , dont l'argent est le moyen ; car on ne peut pas en même tems faire Cinna & labourer la terre.

« Il est difficile que celle qui se met à
 » prix en représentation , ne s'y mette
 » bien-tôt en personne ». Un si excellent

Ecrivain peut-il vouloir faire passer en preuve d'une imputation flétrissante un tour d'expression qui n'est qu'un jeu de mots ? L'Actrice qui joue Émilie ou Colette est-elle plus *vendue à l'or des spectateurs* que ne l'étoient Corneille & M. Rousseau lui même ? S'il me répond qu'elle leur vend sa présence, son action, sa voix & le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite ; je dirai que Corneille & M. Rousseau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, & le don de feindre qui leur est commun avec elle. C'est principalement ce don de feindre & d'en imposer, que M. Rousseau trouve déshonorant dans la profession de Comédien.

« Qu'est-cè que le talent du Comédien ?
 » l'art de se contrefaire . . . de dire autre
 » chose que ce qu'on pense, aussi natu-
 » rellement que si on le pensoit réelle-
 » ment, & d'oublier enfin sa propre pla-
 » ce, à force de prendre celle d'autrui ».

Et, à votre avis, Monsieur, qu'est-ce que l'art du Peintre, du Musicien, & sur-tout du Poëte ? Auriez-vous jamais fait des rôles de Colin & de Colette, si vous ne vous étiez pas déplacé ? M. de Voltaire, que vous n'accuserez pas

d'exercer un métier infâme , étoit-il semblable à lui-même en écrivant ses Tragédies ? L'art de faire illusion est-il plus de l'essence du Comédien , que de l'essence du Poëte , du Musicien , du Peintre, &c ? Celui qui trouva le Dominicain travaillant avec un air atroce au tableau de S. André , le soupçonna-t-il d'être complice du Soldat qu'il peignoit alors insultant le Saint Martyr ?

En vérité , plus j'y pense , moins je conçois que vous ayez écrit sérieusement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation si étrange & si peu fondée , vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez si ces hommes si bien parés , si bien exercés aux tons de la galanterie & aux accens de la passion , n'abuseront jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ; votre crainte peut être fondée , & je sens qu'un bon Comédien doit sçavoir , mieux que personne , l'art de *temoigner ses desirs sans déplaire , & de les rendre intéressans*. Cet art est honnête selon vos principes ; mais comme je ne vous prends pas au mot , j'avoue qu'un bon Comédien sans mœurs est plus dan-

gereux qu'un autre homme ; mais vous aliez encore plus loin. » Ces valets fi-
 » loux , si subtiles de la langue & de la
 » main sur la scene, dans les besoins
 » d'un métier plus dispendieux que lu-
 » cratif, n'auront-ils jamais de distrac-
 » tion utile ? ne prendront-ils jamais la
 » bourse d'un fils prodigue, ou d'un
 » pere avare, pour celle de Léandre
 » ou d'Argant ?

Que ne demandez-vous de même si celui qui joue Narcisse ne sera pas un empoisonneur au besoin ? Je passe rapidement sur ce trait qui vous est échappé sans doute : je n'ai pas le courage d'en plaisanter ; & si je le relevois sérieusement , je tomberois peut être moi même dans l'excès que je vous reproche : je m'en tiens donc à notre objet.

L'Auteur qui compose & l'Acteur qui représente , se frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à peindre. Racine crayonnoit de la même main le caractère divin de Burrhus , & le caractère infernal de Narcisse. Milton est sublime dans les blasphêmes de Satan & dans l'adoration de nos premiers peres. L'ame

de Corneille s'élevoit jusqu'à l'héroïsme pour faire parler Cornélie & César, après s'être abaissée jusqu'aux sentimens de la plus lâche trahison pour faire parler Achillas & Septime. Il en est de l'Acteur comme du Poëte, avec cette différence que celui-ci a besoin de se transformer tout entier, & que son ame doit être, s'il est permis de le dire, centralement affectée des passions qu'il veut rendre, puisque c'est lui qui les enfante : au lieu que l'Acteur, inspiré par le Poëte, n'en est que le copiste, & n'a besoin, pour le rendre, que d'une émotion plus superficielle, qui influe encore moins par conséquent sur son caractère habituel.

L'ame prend, à la longue, une teinture des affections vertueuses dont elle se pénètre : l'intérêt qu'elles lui inspirent leur sert comme de mordant. Mais les sentimens qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on méprise au moment qu'on le joue, & qu'on voit en bute au mépris, ce rôle, dis-je, n'a rien de séduisant, rien de contagieux, ni pour le Poëte qui le feint, ni pour l'Acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je sens comme vous qu'un Comédien vertueux , une Comédienne sage & honnête sera une espèce de prodige , quand vous les réduirez l'un & l'autre à l'amour pur de la vertu , & à la privation défintéressée de tous les plaisirs qui les sollicitent.

Le crime a trois sortes de freins : les loix , l'honneur , la religion. Le vice n'a que la religion & l'honneur. D'un côté l'on excommunie les Comédiens , de l'autre on veut les rendre infâmes ; je demande par quel effort généreux ils se priveroient des plaisirs tolérés par les loix & permis par la nature ? S'ils ont des mœurs , ce ne peut être qu'en s'élevant au-dessus des autres hommes par une droiture & une force d'ame qui les rassure & qui les console. Ils ne sont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger qu'il est l'influence de cette profession sur les mœurs ? commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice , les deux plus fermes apuis de la foiblesse & de l'innocence ; la religion & l'honneur. Ne les privez de rien , ne les dispensez de rien ; laissez à leurs penchans les mêmes

contrepoids qu'aux nôtres ; & alors, s'ils font constamment plus vicieux que nous, c'est à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

M. Rousseau prend la chose à rebours, & de la honte attachée à l'état de Comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, & contre celles des Spectacles. A Rome les Comédiens étoient des esclaves * ; la condition d'esclave étoit infâme, & par conséquent celle de Comédien : M. Rousseau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans la Grece, les Comédiens étoient des hommes libres, & leur état n'avoit rien de honteux : M. Rousseau nous répond qu'ils représentoient les actions des Héros, que ces grands spectacles étoient donnés sous le ciel sur des Théâtres magnifiques & devant toute la Grèce assemblée. Il nous dispensera, je l'espère, de prendre tout cela pour des raisons ; &, s'il veut bien se souvenir que ces Comédiens représentoient familièrement des Héros incestueux ou

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, *Tom. 17, p. 210.*

parricides, qu'ils jouoient & calomnioient Socrate; il avouera que, si jamais l'état de Comédien a dû être déshonorant, c'est sur le Théâtre d'Athènes.

Dans les premiers établissemens des nôtres, l'indécence & l'obscénité des spectacles ont dû attirer sur la profession des Comédiens les censures de l'Église & le mépris des honnêtes gens. Les mœurs de la scene ont changé; &, si M. Rousseau n'a pas prouvé que le spectacle est pernicieux, tel qu'il est, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de Comédien soit en lui-même un état honteux. Or, si cet état peut être honnête, il est de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs de l'y encourager. Je le répète, l'honneur & la religion sont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu & les contrepoids des passions humaines: priver l'homme de ces secours, c'est l'abandonner à lui-même. Heureusement les Comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon désespérant: autorisés, protégés, récompensés par l'État, accueillis, considérés même dans la société la plus

décente , lorsqu'ils y apportent de bonnes mœurs , ils ſçavent que , ſi nos ſages Magiſtrats n'ont pas cru devoir encore céder aux vœux de la nation & aux motifs puiffans qui ſollicitent en faveur du Théâtre , c'eſt par des raifons très-supérieures aux préjugés de la barbarie. Ils ſçavent que ces raifons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite perſonnelle , & par conféquent rien de déshonorant pour eux ; auffi n'ont-ils pas perdu le courage d'être Chrétiens & honnêtes gens. M. Rouſſeau n'a connu particulièrement qu'un ſeul Comédien , & il avoue que ſon amitié ne peut qu'honorer un honnête-homme.

A l'égard des tentations auxquelles une Actrice eſt expoſée , il en eſt qui , dans la ſituation actuelle des choſes , me ſemblent comme inévitables. On ne doit pas ſ'attendre à voir des mœurs pures au Théâtre , tant que le fruit du travail & du talent ne pourra ſuffire aux dépenses attachées à cette profeſſion. Mais que , tout compenſé , il reſte à une Actrice qui penſe de quoi vivre modèſtement & honnêtement dans ſa maiſon , où ſes études continuelles l'attachent ;

qu'elle puisse d'ailleurs prétendre , dans son état, à tous les avantages que l'estime publique attribue à la vertu ; il y a d'autant mieux à présumer de sa conduite & de ses mœurs , que les principes & les sentimens dont elle est habituellement affectée , lui éclairent l'esprit & lui élèvent l'ame.

J'en ai dit assez ; j'en ai trop dit peut-être , & encore n'ai-je pas relevé tous les traits qui, dans cet ouvrage, mériteroient d'être discutés. Si je me livrois à toutes les réflexions que M. Rousseau me présente, je ferois un livre plus long que le sien , mais infiniment moins curieux, moins éloquent , moins intéressant de toutes manières. Mon dessein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ses dépens ; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ses lecteurs sur l'article des Spectacles. Je puis avoir raison contre lui , sans préjudice pour sa vertu que je respecte, ni pour ses talens que j'admire ; & , s'il m'est échappé quelque trait qui fasse douter de ces sentimens , je le désavoue & le condamne. Du reste , il est à souhaiter pour lui-même que j'aye raison contre lui. « Les farces, dit-il, les » plus grossières sont moins dangereuses

» pour une jeune fille , que la Comédie
 » de l'Oracle ». Quels reproches ne le
 fait-il donc pas d'avoir composé en vers
 & en musique cette scène si naïve & si
 touchante , que toutes les jeunes filles
 savent par cœur !

Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire.

« Le Théâtre François est, dit-il encore,
 x la plus pernicieuse école du vice,
 » J'aime la Comédie à la passion.... Ra-
 » cine me charme , & je n'ai jamais man-
 » qué volontairement une représenta-
 » tion de Moliere ».

Il est, comme on voit , selon ses prin-
 cipes, dans le cas d'un homme qui au-
 roit assisté journellement & avec délices
 à un festin où il auroit sçu que l'on ver-
 soit du poison aux convives.

J'aurai donc rendu à M. Rousseau un
 service bien essentiel , si j'ai pu lui per-
 suader que ces idées affligeantes qu'il a
 prises pour la vérité , n'en étoient que de
 vains phantômes , & que le mal auquel il
 croit avoir contribué par ses écrits & par
 ses exemples , est un bien pour l'Humani-
 té.

Fin du Tome quatrième.



